



Conan l'usurpateur

Howard, Robert

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



ROBERT E. HOWARD

Textes mis au point et complétés
par L. Sprague de Camp et Lin Carter

Conan l'usurpateur

Science-fiction

ROBERT E. HOWARD

Textes mis au point et complétés
par L. Sprague de Camp et Lin Carter

Conan L'usurpateur



Traduit de l'américain par Éric Chedaille
Éditions J'ai Lu

ROBERT E. HOWARD

22 janvier 1906-11 juin 1936 : trente ans de vie, quinze ans de création littéraire à jet continu. Fureur d'écrire, fureur de vivre ! L'œuvre d'Howard est exemplaire par son bouillonnement intérieur, son ardeur, son impatience, son jaillissement continu ; une création pleine de tumulte, de bruit et de fureur. Howard s'illustra tout particulièrement dans le fantastique, L'homme noir, Le pacte noir, et dans l'heroïc fantasy. Son personnage le plus connu étant Conan le Barbare, le roi Kull venant ensuite.

Il écrivit les aventures de Conan pratiquement dans un état second, comme si quelqu'un les lui dictait. Écriture automatique ou mystère de la création fantastique ? Howard aborda franchement la vie, de plain-pied, comme ses personnages affrontent le péril. « Two-gun Bob », comme l'avait surnommé affectueusement Lovecraft, pressentit certainement que sa vie serait brève, d'où le caractère d'urgence, de nervosité, d'impatience et de frénésie, de sa vie et de son œuvre. L'on parle beaucoup de mort et de destin dans l'œuvre d'Howard.

Son personnage préféré est l'aventurier solitaire et errant, rejeté par les siens et marqué par le destin. Pour lui le Barbare est l'image même de l'homme, de son attitude face à la vie et au monde. Des brutes en apparence mais qui recèlent en eux une grande noblesse et une rare générosité. Ces sauvages sont en accord avec le monde physique et ses lois implacables. Eux seuls sont capables de s'adapter, de réagir et de survivre. Ils sont sauvés par leur énergie vitale, exprimée par leurs muscles... par leur instinct souvent proche de l'animal. D'où l'attitude étonnante des personnages d'Howard face au surnaturel, au fantastique qui pour eux sont des périls comme les autres qu'ils affrontent à grands coups d'épée. Howard a composé une véritable symphonie du rouge et du noir (le sang et les ténèbres abritant le surnaturel) tout imprégnée de violence et de mort. Les cauchemars surgissent de l'ombre et du passé (l'Histoire même mythique ou imaginaire est omniprésente chez lui) car Howard est le prince de la nuit et de la terreur.

Dans les années soixante, L. Sprague de Camp fut chargé de rassembler en volumes les aventures de Conan qui n'avaient été publiées que dans des magazines comme Weir Tales, Argosy, Top-Notch, Oriental Stories. Il compléta certains récits inachevés puis en collaboration avec Lin Carter et Björn Nyberg écrivit plusieurs « pastiches » à partir d'indications et de notes laissées dans la correspondance d'Howard. Enfin, il leur donna un ordre chronologique (qui n'existait pas du vivant d'Howard), racontant ainsi la saga de Conan en douze volumes. Les quatre derniers ne contiennent aucun texte d'Howard. Voici Conan l'usurpateur, septième volume de la saga la

plus remarquable de l'heroïc fantasy.

INTRODUCTION

Robert Ervin Howard (1906-1936) figure parmi nos plus grands conteurs. Créateur prolifique et varié – il a par exemple écrit une suite d'histoires « westerns » d'une grande drôlerie –, sa magie narrative culmine dans ses récits *d'heroic fantasy*. C'est dans ces histoires de guerriers, d'enchanteurs et de démons qu'il a campé d'inoubliables personnages tels que le roi Kull de Valusia, Bran Mak Morn, Solomon Kane et, de tous le plus haut en couleur, Conan le Cimmérien, héros de plus de deux douzaines de récits captivants.

Conan vivait il y a environ douze mille ans, lors de cette ère hyborienne, imaginée par Howard, entre l'engloutissement de l'Atlantide et les débuts de l'histoire écrite. Barbare aventurier descendu des mornes terres de la Cimmérie, Conan traversa des fleuves de sang, défit d'impitoyables adversaires, naturels et surnaturels, pour s'asseoir enfin sur le trône du royaume hyborien d'Aquilonie.

Dix-huit histoires de Conan furent publiées du vivant de Howard, et plusieurs autres, certaines achevées, d'autres à l'état de fragments, ont été retrouvées dans ses papiers au cours des deux dernières décennies. J'ai eu le privilège de rassembler ces histoires pour une publication posthume, et de mettre la dernière main à celles qui étaient inachevées.

Des quatre nouvelles du présent volume, les deux premières ont une histoire compliquée. En 1951, chez feu Oscar J. Friend, alors agent littéraire posthume de Howard, je découvris au milieu d'une pile de manuscrits inédits, une nouvelle intitulée « The Black Stranger ». En vue de sa publication, je la remaniai assez profondément, la condensant de plus de quinze pour cent et lui ajoutant un certain nombre d'interpolations afin de faire le lien avec le Roi Numédides, Toth-Amon et la révolution qui suivit en Aquilonie, et d'insérer harmonieusement cette histoire dans la saga.

Le directeur de *Fantasy Magazine*, qui le premier publia cette nouvelle, y fit d'autres coupures et rajouts. Cette version fut réimprimée en 1953 dans le volume *King Conan*. Le directeur du magazine avait conservé le titre original ; mais, lorsque la nouvelle fut publiée dans *King Conan*, je l'intitulai « The Treasure of Tranicos » car « The Black Stranger » rappelait trop le titre de plusieurs autres

nouvelles de Howard dont au moins une douzaine comportait le mot « black ».

Pour la présente version, je suis revenu au manuscrit original de Howard que j'ai cette fois retouché beaucoup plus légèrement, sans tenter de le condenser, n'y apportant que les modifications nécessaires. J'ai supprimé les altérations qu'y avait apportées le directeur de *Fantasy Magazine* ; j'ai toutefois conservé mes premières interpolations destinées à rattacher l'histoire au reste de la saga (par exemple, le récit que fait Conan de sa fuite d'Aquilonie). Ce que vous avez entre les mains est donc beaucoup plus proche de l'original de Howard que les précédentes versions.

En 1965, Glenn Ford, actuel agent littéraire de Howard, découvrit « *Wolves Beyond the Border* » qui était dissimulé dans une cache des papiers de l'auteur. Ce récit semblait de première main ; mais il s'interrompait en son milieu (au combat dans la cabane) et ne donnait qu'un bref résumé, d'une page environ, de la suite. Nous ne saurons jamais si Howard, lassé de cette histoire, l'avait écartée avec l'intention de l'achever ultérieurement, ou s'il avait autre chose en tête. Tenant compte du résumé, j'ai terminé ce récit dans le style howardien.

Quant aux deux dernières nouvelles, « *The Phoenix on the Sword* » et « *The Scarlet Citadel* », elles sont, mis à part quelques corrections mineures, sous leur forme originale, et telles que *Weird Tales* les publia dans les années trente.

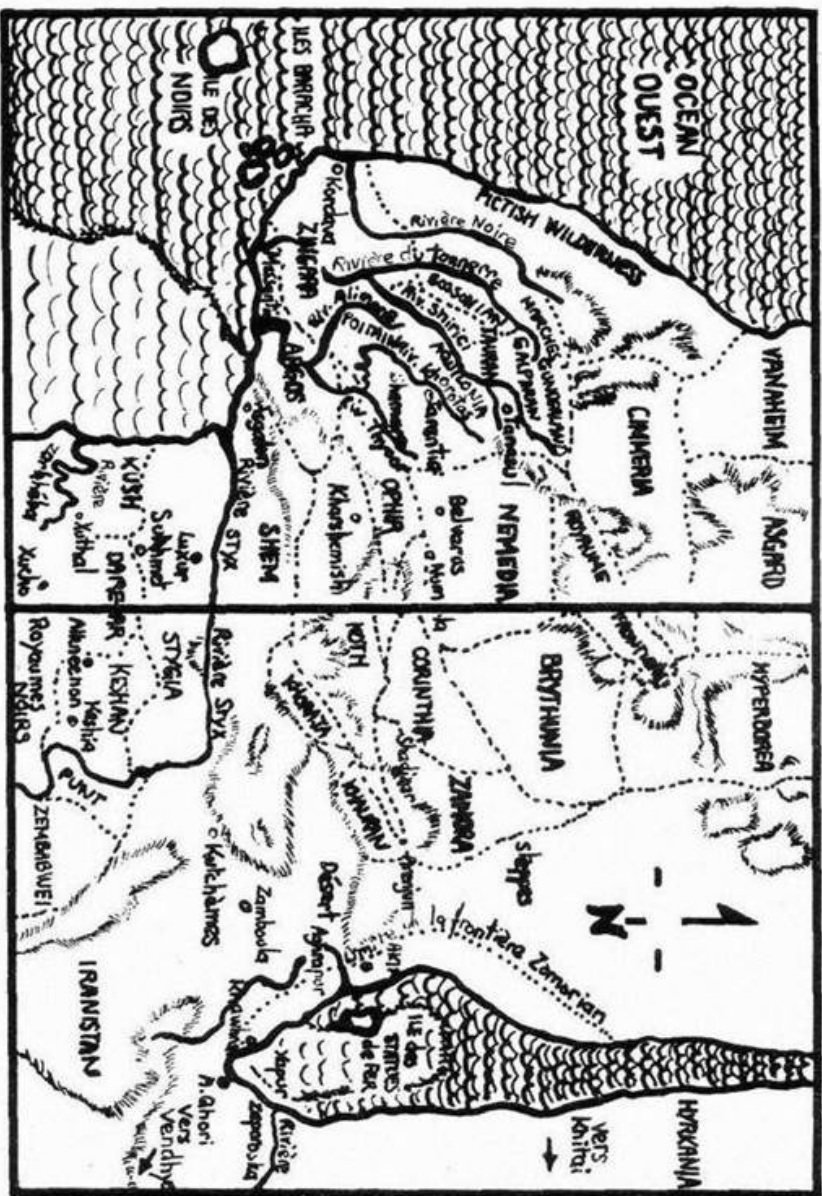
Voici un bref résumé de la saga de Conan : fils d'un forgeron cimmérien, Conan naquit sur un champ de bataille de cette terre nuageuse et accidentée. Adolescent, il prit part au sac du poste frontière aquilonien de Venarium. Peu après, alors qu'il accompagnait une bande d'Aesirs qui menait des raids en Hyperborée, il fut capturé par les Hyperboréens. Réduit en esclavage, il parvint à s'enfuir et s'en fut errer dans le Sud, en Zamora et dans les contrées voisines, menant la vie précaire d'un brigand. Peu familier de la civilisation et de nature indépendante, il contrebalançait son manque de subtilité et de sophistication par la sagacité et la force herculéenne qu'il tenait de son père.

Il finit par s'enrôler comme mercenaire dans l'armée du roi Yildiz de Turan. Il parcourut en tous sens les terres hyrkaniennes et devint excellent archer et fin cavalier. Plus tard il razzia les côtes de Kush à la tête de corsaires noirs, puis il fut à nouveau mercenaire en Shem et dans les pays voisins. Ensuite, il se refit hors-la-loi chez les Kozakis des steppes orientales et les pirates de la Mer de Vilayet. Après avoir servi dans l'armée du royaume de Khauran, il fut pendant deux ans chef des Zuagirs, une tribu de nomades shémites. S'ensuivirent de périlleuses aventures sur les terres orientales d'Iranistan et de Vendhya, au cours

desquelles il eut à affronter les Noirs Prophètes de Yimsha dans les montagnes himeliennes.

Regagnant le Ponant, Conan vécut à nouveau de pillages parmi les pirates barachans et les boucaniers zingarans. Puis il fut encore mercenaire en Stygie et dans les royaumes noirs. Il partit ensuite en direction du nord, vers l'Aquilonie, et, à environ quarante ans, devint éclaireur sur la frontière picte. Quand les Pictes, aidés par le mage Zogar Sag, attaquèrent les avant-postes aquiloniens, Conan tenta en vain de préserver Fort Tuscelan de la destruction, mais il parvint à sauver la vie d'un grand nombre de colons entre la Rivière Noire et la Rivière du Tonnerre. C'est ici que commence la présente histoire.

L. SPRAGUE DE CAMP.



Carre du monde de Conan à l'âge hyborien, réalisée à partir des notes de Robert E. Howard et des travaux de P. Schuyler Miller, John D. Clark, David Kyle et L. Sprague de Camp, avec superposé, une carte de l'Europe à l'échelle.

Le trésor de Tranicos

Conan a connu un avancement rapide au sein de l'armée aquilonienne. Nommé général, il défait les Pictes dans la grande bataille de Velitrium et brise les reins à leur confédération. Il est alors rappelé à Tarantia, la capitale, pour un triomphe. Cependant, ayant suscité les soupçons et la jalousie de Numédides, monarque insensé et pervers, il est drogué, enchaîné dans la Tour de Fer et condamné à mort. Le barbare a toutefois en Aquilonie autant d'amis que d'ennemis. Une nuit, il s'évade ; ses complices lui fournissent un cheval et une épée. Ventre à terre, il gagne la frontière où il trouve ses soldats bossoniens dispersés, et sa tête mise à prix. Il franchit à la nage la Rivière du Tonnerre et s'enfonce dans les froides forêts pictes en direction de la mer lointaine.

1. Les guerriers peints

Un instant plus tôt, la clairière était déserte ; à présent, un homme était farouchement campé à la lisière des buissons. Pas un bruit n'avait averti les écureuils gris de sa venue ; mais les oiseaux bariolés qui voletaient dans le soleil, affolés par cette subite apparition, s'étaient enfuis à tire-d'aile. L'homme, l'air contrarié, jeta un coup d'œil derrière lui, comme s'il craignait que leur essor n'eût trahi sa position. Puis il s'engagea dans la clairière d'un pas précautionneux.

En dépit de sa stature massive, il se mouvait avec l'assurance et la souplesse d'un léopard. Il était nu à l'exception d'un morceau d'étoffe autour des reins ; ses bras, ses jambes, maculés de boue séchée, avaient été griffés en tous sens par les ronces. Un pansement taché de brun était noué autour de son bras gauche. Sous sa crinière noire, emmêlée, son visage était maigre et tiré, et ses yeux flamboyaient comme ceux d'un loup blessé. Il boitait légèrement en suivant le sentier qui traversait la clairière.

À mi-chemin, il s'immobilisa et volta comme un chat ; un appel prolongé retentissait à travers la forêt. Pour tout autre que lui, ce n'eût été que le hurlement d'un loup. Mais le Cimmérien qu'il était savait identifier les bruits d'un monde sauvage aussi facilement qu'un citadin reconnaît la voix de ses amis.

Ses yeux rougis brûlaient de colère lorsqu'il fit à nouveau demi-tour pour reprendre sa marche. Au sortir de la clairière, le sentier longeait un épais fourré qui se dressait, masse de vert dense, parmi les arbres et les buissons épars. Une grosse bille de bois, profondément enfoncée dans le sol meuble, gisait parallèlement au fourré, le séparant du sentier. Avisant ce tronc, le Cimmérien fit halte et jeta un coup d'œil de l'autre côté de la clairière. Le profane n'y eût relevé aucune trace de son passage ; mais ce n'était pas le cas de son regard acéré, ni donc de ceux qui le pourchassaient. Il montra les dents tel un fauve traqué qui se résout à faire face.

Il refit quelques pas avec une négligence délibérée, foulant ici ou là une touffe d'herbe. Puis, lorsqu'il eut traversé la clairière, il sauta sur le tronc abattu et revint prestement sur ses pas. Comme l'écorce avait depuis longtemps disparu sous l'action des éléments, l'œil le plus perçant ne pouvait évaluer la ruse. Quand il parvint à la partie la plus dense du fourré, il s'y glissa comme une ombre sans presque faire frémir la plus petite feuille.

Les minutes s'étiraient. Les écureuils avaient repris leurs occupations quand, subitement, ils s'aplatirent sur leur branche. La clairière était à nouveau envahie. Aussi silencieusement que le premier intrus, trois hommes venaient de se matérialiser à la lisière orientale : des personnages trapus, à la peau sombre, à la poitrine musculeuse. Une longue peau de daim, ornée de perles, leur ceignait la taille, et une plume d'aigle était fichée dans leur bandeau. Leurs corps étaient peints de motifs compliqués. Ils portaient de lourdes armes grossières de cuivre martelé.

Ils avaient soigneusement inspecté la clairière avant de sortir à découvert, car ils s'y engageaient maintenant sans hésitation, sur une seule file, progressant avec la légèreté du léopard, les yeux rivés au sol. Ils suivaient la piste du Cimmérien, ce qui n'était pas chose aisée, même pour ces fauves humains. Ils traversèrent lentement la clairière ; puis l'un d'eux se figea et émit un grognement en montrant de la pointe de sa lance la tige écrasée d'une fougère, à l'endroit où le sentier pénétrait à nouveau dans le sous-bois. Tous s'immobilisèrent instantanément pour scruter de leurs petits yeux noirs les murs de verdure. Mais leur proie était bien cachée. Ne remarquant rien qui suscitât leur méfiance, ils se remirent en marche. Ils progressaient plus rapidement maintenant, suivant les traces ténues qui, toujours plus nombreuses, prouvaient que le gibier, affaibli ou désespéré, perdait peu à peu toute prudence.

Ils venaient de dépasser l'endroit où le fourré bordait le sentier, quand le Cimmérien jaillit sur leurs arrières, brandissant un glaive de bronze de la main gauche et de la droite une petite hache de bataille, du même métal. L'attaque était si fulgurante, si inattendue, qu'elle ne laissa aucune chance au dernier Picte. La lame lui transperça le cœur avant qu'il ne comprit le péril.

Les deux autres se retournèrent vivement. Mais déjà le Cimmérien, tout en dégageant sa lame, abattit sa hache de bataille. Le second Picte achevait son demi-tour lorsque le fer lui fendit le crâne jusqu'aux dents.

Le dernier brave, un chef, car l'extrémité de sa plume d'aigle était écarlate, se rua à l'attaque. Il se fendit en direction de la poitrine de l'ennemi qui dégageait sa hache. Mais le Cimmérien avait l'avantage d'une intelligence supérieure, et une arme dans chaque main. Du manche de sa hache, il dévia la lance ; son glaive ouvrit un sillon vermeil sur le ventre peint du sauvage.

Un rugissement atroce sortit de la gorge du Picte qui s'affaissa, éventré. Un hurlement de fureur et de surprise, auquel répondit aussitôt un concert de cris à quelque distance à l'est de la clairière. Le Cimmérien se retourna vivement en se ramassant comme un fauve traqué. Du sang coulait de son pansement le long de son avant-bras.

Il émit une imprécation sourde. À présent, faisant appel à la profonde endurance qui est la compensation naturelle d'une existence rude, il courait de toute la vitesse de ses longues jambes sans se soucier des traces qu'il laissait. Dans son dos, les bois restèrent un instant silencieux. Puis retentit un hurlement démoniaque, et il sut que ses poursuivants venaient de découvrir les trois cadavres. Le sang qui coulait de sa blessure réouverte marquait une piste qu'un enfant aurait pu suivre. Il s'était dit que les trois Pictes étaient peut-être tout ce qu'il restait de ceux qui l'avaient poursuivi sur plus de quarante lieues. Mais il aurait dû savoir que les loups n'abandonnent jamais une piste ensanglantée.

Les sous-bois étaient à nouveau silencieux ; les autres avaient donc repris la poursuite. Une brise d'ouest soufflait contre le fuyard ; elle était chargée d'une humidité saumâtre qu'il connaissait. Si l'océan était si proche, la chasse durait depuis plus longtemps encore qu'il ne le pensait.

Elle touchait cependant à sa fin ; la formidable vitalité du Cimmérien diminuait rapidement. Sa poitrine brûlait et une douleur aiguë lui lancinait le côté. Ses jambes s'alourdissaient, et la gauche, à chaque fois que son pied touchait terre, le faisait souffrir comme si une lame de couteau lui entamait les tendons. Il avait suivi les instincts du monde sauvage où il avait grandi ; pour survivre, il avait épuisé toutes les ressources de ses muscles et de sa ruse. Maintenant, il obéissait à un dernier instinct, et cherchait un endroit où il pût s'adosser et faire face pour vendre chèrement sa vie.

Pas un instant il ne songea à abandonner le sentier pour tenter de se perdre dans les profondeurs de la forêt. Il savait qu'il eût été illusoire d'espérer échapper maintenant à ses poursuivants. Le sang battait de plus en plus fort à ses tympans. Derrière lui un concert de vociférations démentes s'éleva ; ils gagnaient du terrain et ne doutaient pas de mettre bientôt la main sur leur proie. Ils avaient maintenant le pied aussi léger que des loups affamés, et ils donnaient de la voix à chaque bond.

Émergeant subitement de la verdure compacte, le fuyard vit devant lui un pan abrupt de falaise qui s'élevait du sol sans la moindre pente intermédiaire. Il jeta un coup d'œil à gauche et à droite ; c'était un escarpement solitaire, telle une tour. Enfant, le Cimmérien avait bien souvent escaladé les collines escarpées de son pays natal ; s'il avait été en bonne condition physique, il aurait pu envisager de grimper à la paroi la plus proche ; affaibli et blessé, il avait peu de chances de succès.

Cependant les autres faces du rocher allaient peut-être se révéler moins inhospitalières. La piste le contournait par la droite. Il la suivit et découvrit que sur le versant occidental elle sinuait à l'assaut du

rocher par une succession de corniches séparées par de gros blocs déchaquetés, et menait à une plate-forme proche du sommet.

C'était un endroit comme un autre pour mourir. Tandis que devant lui le monde semblait dans une brume rougeâtre, le Cimmérien entreprit de monter, progressant à quatre pattes dans les passages les plus escarpés, son glaive entre les dents.

Il n'avait pas encore atteint le surplomb lorsque quarante guerriers recouverts de peintures de guerre, hurlant comme des loups, apparurent à l'extrémité la plus éloignée du piton. À la vue de leur proie, leurs hurlements montèrent de plusieurs tons, et ils accoururent au pied du rocher en décochant flèches sur flèches. Les traits s'abattaient en grêle sur l'homme qui poursuivait opiniâtrement son escalade, et l'un d'eux se ficha dans son mollet. Sans cesser de grimper, il l'arracha et le jeta au loin, sans s'inquiéter des projectiles moins précis qui crépitaient autour de lui. Il se hissa enfin sur la corniche et se retourna en empoignant hache et glaive. Allongé sur la roche, ne leur présentant que sa tignasse et ses yeux haineux, il se mit à considérer ses ennemis. Son torse puissant se soulevait au rythme de son souffle haletant ; il serrait les dents pour réprimer la nausée qui montait en lui.

Seules quelques flèches sifflèrent encore autour de son perchoir. La horde savait que sa proie était acculée. Hache de bataille au poing, les guerriers s'élancèrent en hurlant parmi les blocs qui parsemaient le pied du piton. Le premier à atteindre l'escarpement était un colosse dont la plume, plusieurs fois tachée de rouge, était celle d'un chef. Il s'immobilisa, un pied posé sur une grosse pierre, une flèche sur le bois de son arc, la tête rejetée en arrière et ses lèvres s'entrouvrant pour un cri de triomphe. Mais il ne tira pas. Il se figea, et, dans ses yeux noirs, la joie sanguinaire fit place à un effroi subit. Tout à coup il fit demi-tour et redescendit en étendant les bras pour contenir le flux de ses braves. Bien que le Cimmérien entendît le Pictes, il était trop éloigné pour comprendre les phrases précipitées que le chef aboya à l'adresse de ses guerriers.

Tous alors se turent, baissèrent les bras, et, immobiles, restèrent un long moment à contempler non pas leur proie, ainsi que le Cimmérien le comprit, mais la falaise. Puis, comme un seul homme, ils débandèrent leurs arcs qu'ils rangèrent dans des fourreaux de daim, et tournèrent les talons pour disparaître au coin de la falaise sans un seul regard en arrière.

Le Cimmérien n'en croyait pas ses yeux. Il connaissait suffisamment la nature des Pictes pour ne pas se méprendre sur leur départ. Il savait qu'ils ne reviendraient pas, qu'ils étaient en route pour leurs villages, à quarante lieues à l'est.

Alors qu'y avait-il dans son refuge qui pût amener un parti de

guerriers pictes à abandonner une traque qu'ils avaient menée des jours durant avec une opiniâtreté de loups affamés ? Bien sûr il existait des lieux sacrés, des endroits écartés dont les différents clans faisaient leurs sanctuaires ; un fugitif se réfugiant à l'intérieur de l'un d'eux n'avait plus rien à craindre du clan qui l'avait établi. Mais les tribus respectaient rarement les sanctuaires des autres clans, et puis les hommes qui l'avaient poursuivi ne possédaient certainement aucun lieu sacré en une région si éloignée de leur territoire. Ils appartenaient au clan de l'Aigle dont les terres se trouvent loin à l'est, voisines de celles du clan du Loup.

C'étaient les Loups qui avaient capturé le Cimmérien lorsque, fuyant l'Aquilonie, il avait pénétré dans leur territoire ; et c'étaient eux qui l'avaient remis aux Aigles en échange d'un chef du Loup, fait prisonnier peu de temps auparavant. Les hommes de l'Aigle avaient plus d'un grief contre le géant cimmérien, le dernier et le plus grave étant que son évasion avait coûté la vie à un chef de guerre vénéré. C'est pourquoi ils l'avaient poursuivi sans relâche à travers des rivières impétueuses, des massifs arides, sur des lieues et des lieues de forêts hostiles, terrains de chasse de tribus ennemies. Et voici qu'à l'instant où leur adversaire était pris au piège, les survivants de cette longue chasse à l'homme rebroussaient chemin. Le Cimmérien secoua la tête, incapable de comprendre cette attitude.

Il se releva lentement. Ses muscles étaient engourdis ; ses blessures le lancinaient. Il jura et cracha, frottant du dos de son énorme poing ses yeux rougis et brûlants. Il cligna et entreprit d'inspecter les alentours. Sous lui, la forêt vierge ondoyait en une masse compacte jusqu'à l'horizon, sauf à l'ouest où elle s'interrompait sur une brume bleu acier qui, il le savait, recouvrait l'océan. La brise agitait sa chevelure noire, et l'odeur iodée de l'air le vivifiait. Plusieurs fois il gonfla son ample poitrine.

Puis il se retourna comme un automate en grognant à la douleur de son mollet ensanglanté, et se mit à étudier la corniche sur laquelle il se trouvait. Elle s'adossait à un pan de rocher vertical d'une dizaine de mètres de haut. De petites niches, creusées en manière d'échelons, permettaient de se hisser jusqu'à une fissure suffisamment large et haute pour qu'un homme pût s'y glisser.

Le Cimmérien claudiqua jusqu'à la paroi et, se haussant sur la pointe des pieds, plongea le regard dans la crevasse. Il émit un grognement. Le soleil, encore haut, en éclairait l'intérieur, révélant une caverne en forme de tunnel et terminée par une voûte régulière. Celle-ci était fermée d'une forte porte de chêne aux lourdes ferrures !

Voilà qui était singulier. Cette contrée sauvage ignorait tout de la civilisation. Sur plus de quatre cents lieues, cette côte occidentale s'étendait nue et inhabitée hormis les villages de quelques tribus

littorales, encore plus féroces et moins civilisées que leurs sœurs de la forêt.

Les plus proches avant-postes de la civilisation se trouvaient le long de la Rivière du Tonnerre à des centaines de kilomètres à l'est. Le Cimmérien était le premier homme blanc à avoir jamais traversé les terres sauvages s'étendant entre cette rivière et la côte. Quoi qu'il en soit cette porte n'était pas l'œuvre des Pictes.

Inexplicable, elle était suspecte, et il s'en approcha avec méfiance, arme au poing. Ses yeux rougis s'habituaient à la douce pénombre qui bordait l'étroit conduit lumineux. Le tunnel s'évasait légèrement avant d'arriver à la porte ; le long de ses parois étaient alignés des coffres massifs, renforcés de fer. Une lueur de compréhension alluma le regard de l'homme. Il se pencha sur un de ces coffres, mais le couvercle résista à ses efforts. Il leva sa hache pour fracasser l'antique cadenas ; puis il se ravisa et repartit en direction de la porte. Sa démarche était plus assurée et il avait repassé ses armes à sa ceinture. Il imprima une poussée à la porte sculptée qui s'ouvrit sans résistance.

Alors, tout à coup, les manières du Cimmérien changèrent à nouveau. Il se ramassa sur lui-même en poussant un juron ; comme de leur propre volonté, glaive et hache jaillirent dans ses poings. Il resta un instant planté là, telle une statue menaçante, avançant son cou massif pour voir à l'intérieur.

Il découvrait une grotte, plus sombre que le tunnel, mais chichement éclairée par la lueur ténue que jetait une grande gemme posée sur un minuscule piédestal d'ivoire dressé sur une vaste table d'ébène. Autour siégeaient des formes silencieuses dont l'apparence venait d'alarmer si vivement le Cimmérien.

Elles ne bougèrent ni ne tournèrent la tête dans sa direction ; mais la brume bleuâtre qui emplissait la salle semblait se mouvoir comme une chose vivante.

— Eh bien, fit l'homme d'une voix rude, êtes-vous ivres ?

Pas de réponse. Il n'était pas homme à facilement s'émouvoir, mais cet accueil le déconcertait.

— Vous pourriez m'offrir de ce vin, grogna-t-il, l'embarras éveillant sa nature belliqueuse. Par Crom, vous n'êtes guère chaleureux avec un homme qui a fait partie de votre fraternité. Avez-vous l'intention de...

Sa voix mourut, et il considéra un moment ces singulières silhouettes, assises en un tel silence autour de la grande table d'ébène.

— Ils ne sont pas ivres, marmonna-t-il pour lui-même. Ils ne sont même pas en train de boire. Quelle diablerie est-ce là ?

Il franchit le seuil. Aussitôt le mouvement de la brume bleue s'accéléra. L'étrange matière se gélifia, et le Cimmérien fut instantanément aux prises avec deux énormes mains noires qui

jaillirent vers sa gorge.

2. Les ennemis venus de la mer

D'un orteil gracieux, Bélésa retourna un coquillage, comparant le rose délicat de ses bords aux premières lueurs de l'aube qui pointait au-dessus de la plage embrumée. Le soleil matinal n'avait pas encore chassé les petits nuages nacrés qui dérivait sur les eaux en direction de l'ouest.

Elle leva son visage harmonieux pour contempler un paysage étranger, repoussant, et tristement familier jusque dans ses moindres détails. De l'endroit où étaient posés ses pieds menus, les sables fauves s'étendaient jusqu'aux vagues qui allaient se fondre dans la brume bleutée de l'horizon. Elle se trouvait sur la courbe sud d'une large baie ; dans son dos, la plage remontait vers l'arête peu élevée qui, s'avancant vers le large, constituait le cap méridional de ce golfe. De là-haut, elle le savait, la vue se perdait, en direction de l'ouest ou du nord, à travers l'infinie et déserte étendue des eaux.

L'esprit absent, elle se retourna vers les terres et parcourut du regard la forteresse, sa résidence depuis un an et demi. Sur un fond de ciel céruléen flottait le drapeau écarlate et or de sa maison. Mais, bien qu'il eût ensanglanté maints champs de bataille du Sud lointain, le faucon rouge en champ d'or n'éveilla nul enthousiasme dans son cœur jeune.

Elle distinguait les silhouettes d'hommes qui travaillaient la terre. Champs et jardins se pressaient à proximité du fort, comme soucieux de rester à l'écart du rempart sinistre de la forêt qui bordait à l'est la zone déboisée et qui, au nord comme au sud, s'étirait aussi loin que portât la vue. Cette forêt lui inspirait une grande peur, sentiment partagé par tous les habitants de la minuscule colonie. Cette crainte n'était pas sans objet. La mort était tapie en ces profondeurs sournoises – la mort prompte et terrible, la mort lente et hideuse –, embusquée, patiente, implacable.

Bélésa soupira et, sans but précis, s'avança vers le bord de l'eau. Ses journées, toujours pareilles, lui pesaient, et le monde des villes, des cours et des amusements lui semblait à des milliers de lieues, à des siècles de là. Une nouvelle fois elle s'interrogeait sur la raison qui avait poussé un comte de Zingara à fuir avec ces gens jusqu'à cette côte sauvage, à des centaines de lieues de son pays natal, à troquer le château de ses ancêtres pour une hutte de rondins.

Le regard de la jeune fille s'adoucissait au trottement de petits pieds

nus sur le sable mouillé. Une fillette nue et dégoulinante d'eau, sa chevelure blonde plaquée sur la tête, arrivait en courant. L'excitation agrandissait ses yeux habituellement désenchantés.

— Dame Bélésa ! criait-elle en zingaran teinté d'un léger accent ophiréen. Oh, dame Bélésa !

Essoufflée par sa course, l'enfant avait peine à parler et faisait de grands gestes. Avec un sourire, Bélésa lui passa un bras autour des épaules sans se soucier que sa robe de soie fût en contact avec le petit corps tiède et mouillé. De nature tendre et aimante, elle s'était prise d'affection pour cette pauvre fillette qu'elle avait soustraite à un maître brutal lors de la longue navigation depuis les côtes du sud, et qui depuis partageait son existence solitaire.

— Qu'essaies-tu de me dire, Tina ? Reprends donc ton souffle.

— Un bateau ! s'écria la fillette en montrant le sud. J'étais en train de nager dans le bassin que laisse la marée, et je l'ai aperçu ! Une voile qui remonte du sud !

Frémissant de tout son corps gracile, elle tirait timidement la main de Bélésa. Celle-ci sentit les battements de son cœur s'accélérer à la seule pensée d'un visiteur inconnu. Nulle voile n'était montée de l'horizon depuis son arrivée sur ce rivage désolé.

Tina partit en avant sur les sables jaunes, contournant les petites mares laissées par le jusant. Elles gravirent la petite barrière de dunes. Là, silhouette pâle et frêle se détachant sur l'azur, Tina s'arrêta et tendit le bras.

— Regardez !

Bélésa l'avait déjà vue : à quelques milles de la pointe, une voile blanche longeait la côte, poussée par la brise fraîchissante du sud. Sa poitrine se serra ; certes, la plus petite chose peut avoir un effet disproportionné dans une vie morne et solitaire, mais Bélésa eut la prémonition d'événements étranges et violents. Elle sentit que ce n'était pas le hasard qui amenait cette voile le long de cette côte déserte. Entre ce lieu et les premiers rivages de glace, il n'y avait aucun port ; et au sud, le havre le plus proche devait se trouver à des milliers de milles. Qu'est-ce qui pouvait bien attirer ce bateau inconnu jusqu'à la Baie de Korvella, ainsi que l'avait baptisée son oncle le jour de leur arrivée ?

Les traits déformés par l'appréhension, Tina se rapprocha de sa maîtresse.

— Qui cela peut-il être, ma dame ? balbutia-t-elle, ses joues pâles rosies par le vent. Est-ce celui que redoute le comte ?

Bélésa la regarda en fronçant le sourcil.

— Pourquoi dis-tu cela ? Qu'est-ce qui te fait penser que mon oncle redoute qui que ce soit ?

— C'est forcé, répliqua naïvement Tina, sinon il ne serait jamais

venu se cacher dans un endroit aussi désert. Oh, regardez, ma dame, comme il approche vite !

— Allons avertir mon oncle, souffla Bélésa. Les barques de pêche n'étant pas encore sorties, personne n'aura aperçu cette voile. Va chercher tes vêtements, Tina. Dépêche-toi !

L'enfant dévala la pente jusqu'au bassin où elle venait de se baigner, et ramassa vivement pantalon, tunique et ceinture qu'elle avait laissés sur le sable. Tout en se rhabillant à la hâte, elle remonta au sommet de la petite dune.

Bélésa, le regard braqué sur la voile qui approchait toujours, lui prit la main, et elles s'en furent vers le fort. Aussitôt franchi le portail de rondins, la sonnerie stridente d'une trompette fit sursauter les hommes qui travaillaient dans les jardins et ceux qui ouvraient le garage à bateaux pour pousser leurs embarcations jusqu'à l'eau.

Tous ceux qui se trouvaient à l'extérieur laissèrent tomber leurs outils, abandonnèrent leur tâche et, sans tenter d'élucider les causes de l'alerte, se ruèrent vers la palissade. Convergeant en désordre vers le portail, tous tournaient la tête en direction de l'est, de la forêt ; pas un ne regardait du côté de la mer.

Ils s'engouffrèrent dans le fort en assaillant de questions les sentinelles qui parcouraient le chemin de ronde : « Qu'est-ce qu'il se passe ? » « Pourquoi nous fait-on rentrer ? » « Ce sont les Pictes qui arrivent ? »

Pour toute réponse, un homme d'armes taciturne, caparaçonné de cuir usé et de fer rouillé, tendit le bras vers le sud. Ceux qui le rejoignirent sur son perchoir purent alors voir le bateau.

D'une petite tour de guet érigée sur le toit de son donjon en rondins comme tous les bâtiments du fort, le comte Valenso de Korzetta regardait la voile contourner la pointe sud de la baie. C'était un personnage sec et nerveux, de taille moyenne et d'âge mûr. Il avait une expression austère et ombrageuse. Ses chausses et son pourpoint étaient de soie noire ; les seules couleurs qu'il portât étaient celles des pierreries ornant le pommeau de son épée et du grand manteau lie-de-vin jeté à la diable en travers de ses épaules. Tortillant nerveusement sa fine moustache noire, il se tourna vers son sénéchal, personnage aux traits burinés, vêtu de satin sous sa cuirasse d'acier poli.

— Que dis-tu de cela, Galbro ?

— Une caraque, monsieur, répondit le sénéchal. Gréée et menée à la façon des pirates barachans – tenez, regardez !

Un concert de cris venant du chemin de ronde fit écho à son exclamation. Le bateau venait de parer la pointe et lofait vers l'intérieur de la baie. Tous avaient reconnu le pavillon hissé en tête de mât : une main écarlate sur fond noir. Les colons gardèrent un

moment le regard braqué sur cet emblème redoutable. Puis tous se tournèrent vers le haut du donjon où se dressait sombrement le maître du fort, son grand manteau claquant au vent.

— Oui, c'est bien un Barachan, grogna Galbro. Que je sois damné si ce n'est pas la *Main Rouge* de Strombanni. Que vient-il faire sur cette côte pelée ?

— Rien de bon pour nous en tout cas, grommela le comte.

Il baissa les yeux et vit que les lourds vantaux du portail avaient été refermés et que le capitaine de ses hommes d'armes, tout luisant d'acier poli, envoyait ses soldats à leur poste, certains sur le chemin de ronde, d'autres aux meurtrières. Il massait le gros de ses forces le long de la palissade occidentale, celle où se trouvait le portail.

Une centaine d'hommes, soldats, vassaux, serfs, et leurs familles, avaient suivi Valenso en exil ; dont une quarantaine d'hommes d'armes portant casque et cotte de mailles, et armés d'épées, de haches ou d'arbalètes ; le reste, des laboureurs et des artisans qui ne possédaient pour toute armure qu'une épaisse tunique de cuir mais de solides gaillards, habiles au tir à l'arc, au maniement de la cognée et de l'épieu à sangliers. Tous gagnaient leur poste, bien décidés à en découdre avec l'ennemi héréditaire. Depuis plus d'un siècle en effet, les pirates des îles Bara-chans, minuscule archipel de la côte sud-ouest de Zingara, harcelaient le continent.

Les hommes, sur le chemin de ronde, empoignèrent leurs arcs ou leurs épieux et observèrent la caraque qui approchait dans les miroitements de son doublage de cuivre. Ils distinguaient les silhouettes qui couraient sur le pont, et entendaient les vociférations impatientes des pirates. L'acier des lames étincelait le long du bastingage.

Le comte avait quitté la tour de guet en poussant devant lui sa nièce et sa jeune protégée. Après avoir revêtu casque et cuirasse, il se rendit sur les remparts pour organiser la défense. Ses sujets le regardèrent arriver avec un fatalisme maussade. Ils comptaient vendre chèrement leur peau, mais, en dépit de leurs solides positions, n'avaient pas grand espoir de l'emporter. Ils étaient convaincus qu'un sombre destin les attendait. Leur séjour d'un an et demi sur cette côte désolée, avec dans leur dos la menace permanente de la forêt maléfique, leur avait assombri l'âme de noirs pressentiments. Leurs femmes, debout sur le seuil des huttes, s'efforçaient de calmer les pleurs et les cris des enfants.

D'une des fenêtres supérieures du donjon, Bélésa et Tina embrassaient toute la scène. La jeune fille sentait trembler le petit corps de sa protégée qu'elle tenait par l'épaule.

— Ils vont jeter l'ancre près du garage à bateaux, balbutia Bélésa. Oui ! Ça y est, ils viennent de mouiller à cent mètres du bord. Ne

tremble donc pas, Tina ! Le fort est imprenable. Peut-être ne veulent-ils que de l'eau et des vivres ; peut-être une tempête les a-t-elle poussés dans nos eaux.

— Ils vont accoster avec leur chaloupe ! lança l'enfant. Oh, ma dame, j'ai peur ! Ils sont grands et ils portent des armures ! Voyez comme leurs piques et leurs casques luisent au soleil ! Est-ce qu'ils vont nous manger ?

En dépit de ses appréhensions, Bélésa éclata de rire.

— Bien sûr que non ! Où es-tu allée chercher pareille sottise ?

— Zingelito m'a dit que les Barachans mangent les femmes.

— Il te faisait marcher. Les Barachans sont certes cruels, mais ils ne sont pas pires que les renégats zingarans qui se disent boucaniers. Zingelito a été boucanier à une époque.

— Il était cruel, marmonna la fillette. Je suis contente que les Pictes lui aient coupé la tête.

— Tais-toi, Tina ! (Bélésa eut un léger frémissement.) Je ne veux pas que tu dises de telles choses. Regarde, les pirates viennent de débarquer. Ils se postent sur toute la longueur de la plage. En voici un qui vient vers le fort. C'est sûrement Strombanni.

— Ohé, du fort ! fit une voix lointaine. Je viens parlementer !

La tête casquée du comte apparut au-dessus des rondins effilés de la palissade. Son austère visage, encadré d'acier, considéra sombrement le pirate. Strombanni s'était arrêté à portée de voix. C'était un homme de haute taille ; il était tête nue, et ses cheveux avaient cette couleur de chaume que l'on rencontrait parfois en Argos. De tous les coureurs de mers qui hantaient les Barachans, nul n'avait plus solide réputation de bandit.

— Parle ! ordonna Valenso. Converser avec ceux de ton espèce ne m'enchanté guère.

Strombanni eut un rire bref, mais son regard resta de glace.

— L'année dernière, au large des Trallibes, quand ton galion m'a échappé à la faveur d'un grain, je n'aurais jamais imaginé de te retrouver un jour sur la côte picté, Valenso ! Sur le moment je me suis demandé quelle pouvait bien être ta destination. Par Mitra, si je m'en étais douté, je t'aurais volontiers suivi ! J'ai eu l'émotion de ma vie tout à l'heure, quand j'ai vu ton faucon rouge flotter sur une forteresse là où je m'attendais à ne trouver qu'une plage déserte. Tu l'as donc trouvé, hein ?

— Trouvé quoi ? rétorqua impatiemment le comte.

— N'essaie pas de jouer au plus fin avec moi ! fit le pirate en un sursaut d'impatience qui révélait sa nature impétueuse. Je sais pourquoi tu es venu ici, et je suis venu pour la même raison. Personne ne se mettra en travers de mon chemin. Où est ton navire ?

— Cela ne te regarde pas.

— Tu n'en as plus, affirma le pirate. Je reconnais des morceaux de mât dans ta palissade. Il a dû faire côte après votre arrivée. Si tu avais eu un navire, tu serais parti d'ici depuis longtemps avec ton butin.

— Mais de quoi parles-tu ? s'écria le comte. Mon butin ? Suis-je un Barachan, pour incendier et piller ? Et quand bien même, qu'aurais-je pu piller sur cette côte désertique ?

— Ce que tu es venu y chercher, pardi, fit l'autre d'une voix calme. Ce que je suis moi-même venu chercher et que j'ai bien l'intention de me procurer. Mais je vais me montrer coulant. Remets-moi le butin, et je m'en vais sans toucher à un seul de tes cheveux.

— Tu dois être dérangé ! railla Valenso. Je suis venu ici pour trouver la solitude. Solitude dont je jouissais jusqu'à ce que tu mettes le pied ici, espèce de chien à tête jaune. Va-t'en ! Je n'ai pas demandé à parlementer, et je suis fatigué de ta conversation oiseuse. Fais embarquer tes coquins et bon vent !

— Quand je m'en irai, tes cahutes ne seront plus qu'un tas de cendres ! rugit le pirate, hors de lui. Pour la dernière fois : consens-tu à me remettre le butin en échange de vos vies ? Je vous tiens encerclés, avec cent cinquante hommes prêts à vous trancher la gorge sur un mot de moi.

Pour toute réponse, de sa main masquée par la palissade, le comte adressa un geste bref à l'un de ses hommes. Presque aussitôt, une flèche jaillit d'une meurtrière et alla se briser sur la cuirasse de Strombanni. Avec un cri féroce, le pirate fit un bond en arrière, puis détala en direction de la plage, tandis qu'une nuée de traits sifflaient autour de lui. Ses hommes poussèrent un rugissement et s'avancèrent comme une vague, l'épée luisant au soleil.

— Maudit chien ! hurla le comte en assommant son archer d'un coup de son poing ganté de fer. Pourquoi ne lui as-tu pas transpercé le cou au-dessus du gorgerin ? Attention, tenez-vous prêts ! Ils arrivent !

Mais Strombanni tempéra la charge impétueuse et désordonnée de ses hommes. Disposés en un long cordon, plus étendu que la palissade elle-même, ils se mirent à progresser en rampant. Bien que leur archerie fût tenue pour supérieure à celle des Zingarans, ils étaient obligés de se relever pour bander leurs longs arcs. Cependant, les assiégés, à l'abri de la palissade, décochaient soigneusement carreaux d'arbalètes et flèches de chasse.

Les longs traits des Barachans décrivaient de grandes trajectoires courbes pour se ficher verticalement en terre de l'autre côté de la palissade. L'un d'eux vint se planter dans l'appui de la fenêtre où était postée Bélésa. Tina poussa un petit cri en voyant vibrer l'empenne.

En retour, les Zingarans visaient et tiraient sans hâte. Les femmes, qui avaient fait rentrer les enfants, attendaient stoïquement le destin que leur avaient réservé les dieux.

Les Barachans étaient réputés pour leur ardeur au combat ; en l'occurrence cependant, ils se montraient aussi prudents que féroces et ne semblaient pas disposés à gaspiller vainement leurs forces en charges directes contre les remparts. En formation clairsemée, ils rampaient en mettant à profit la moindre dépression naturelle, le plus modeste buisson, ce qui était bien peu car le terrain avait été nettoyé de tous côtés en prévision des attaques des Pictes.

Plus les pirates approchaient, plus le tir des assiégés se faisait précis. Ici ou là un corps gisait sur le ventre, le dos de la cuirasse luisant au soleil, et la pointe d'un carreau saillant de la nuque. Des blessés se convulsaient en gémissant.

Vifs comme des chats, les pirates, que protégeait une armure légère, changeaient constamment de position. Leur tir, plus tendu maintenant, était une menace constante pour les hommes postés sur le crénelage. Il était néanmoins évident que tant que le combat resterait un échange de projectiles, l'avantage serait dans le camp des assiégés.

Cependant, en contrebas de la plage, au garage à bateaux, des hommes travaillaient à la hache. Le comte poussa un violent juron lorsqu'il vit quel saccage ils faisaient dans la petite flottille de pêche. Ces barques avaient été laborieusement construites en bois massif à l'aide de planches débitées dans des arbres.

— Maudits chiens ! Ils sont en train de construire un mantelet ! rugit-il. Faisons une sortie – avant qu'ils l'aient terminé – tant qu'ils sont disséminés.

Galbro secoua la tête et parcourut du regard les paysans sans armure, armés de leurs longs épieux.

— Non, leurs flèches nous décimeraient, et ils nous achèveraient au corps à corps. Restons à l'abri de nos murs et faisons confiance à nos archers.

— Ouais, grogna Valenso, si nous parvenons à les maintenir du bon côté de nos murs.

De longues minutes s'écoulèrent durant lesquelles se poursuivit le combat incertain entre archers et arbalétriers. Puis un groupe d'une trentaine d'hommes s'avança en poussant devant lui un grand bouclier construit à l'aide des bordés des embarcations et des poutres de leur abri. Ils avaient trouvé un char à bœufs et doté ainsi leur mantelet de roues, disques pleins de chêne massif. Ce vaste panneau les masquait à la vue des assiégés, à l'exception de leurs pieds.

Les archers venaient s'y abriter en courant.

— Tirez, mais tirez donc ! exhortait Valenso en blêmissant. Tuez-les avant qu'ils n'atteignent le portail !

Une nuée de flèches partit de la palissade pour se clouer inutilement dans les lourds madriers. Une clameur de dérision s'éleva derrière le bouclier. Le tir des pirates se faisait plus meurtrier à

présent. Près du comte, un soldat émit un affreux gargouillis et tomba à la renverse, une flèche en travers de la gorge.

— Visez leurs pieds ! lança Valenso. Quarante hommes au portail avec piques et haches ! Le reste au crénelage !

Les carreaux d'arbalètes faisaient voler le sable à la base du bouclier. Un hurlement haineux prouva que l'un d'eux venait de trouver sa cible. Un homme sortit à découvert ; il poussait force jurons et allait en sautillant sur une jambe, s'efforçant d'arracher le carreau qui venait de lui embrocher le pied. En quelques secondes, il fut criblé d'une douzaine de traits.

Cependant, au milieu d'une clameur de triomphe, les pirates venaient d'accoler leur bouclier au portail. Par une ouverture pratiquée au centre de leur abri, ils firent coulisser un lourd madrier terminé par une pointe de fer, la faîtière du garage à bateaux. Mû par les bras vigoureux des pirates qu'animait une ardeur sanguinaire, le bélier commença à marteler le portail. Les carreaux pleuvaient toujours du haut de la palissade ; certains atteignaient leur cible, mais les pirates paraissaient sûrs à présent de leur victoire.

Ils manœuvraient leur bélier en poussant de grands cris, tandis que de tous côtés leurs compagnons convergeaient vers le bouclier, bravant le tir venant du crénelage dégarni et lui répondant coup pour coup.

Ne cessant de pousser des jurons, le comte descendit en hâte du chemin de ronde et courut au portail en tirant son épée. Un groupe d'hommes d'armes se regroupa derrière lui, l'épieu au poing. Dans un moment le portail se briserait, et ils devraient colmater la brèche de leurs corps.

Alors un bruit nouveau vint s'ajouter à la clameur : une sonnerie de trompette retentit sur le navire. Debout sur une vergue, une silhouette gesticulait frénétiquement.

Le fracas du bélier cessa, et la voix profonde de Strombanni couvrit les vociférations de ses hommes.

— Arrêtez ! Arrêtez, maudits ! Écoutez !

La sonnerie de trompette s'élevait à nouveau. Puis, dans le silence qui s'ensuivit, une voix hurla quelque chose que les assiégés ne purent comprendre. Mais Strombanni, lui, avait bien entendu, car sa voix retentit une nouvelle fois. Sur son ordre, le bélier fut lâché et le mantelet commença de reculer aussi promptement qu'il s'était avancé. Les pirates qui échangeaient des traits avec les assiégés aidèrent leurs camarades blessés à regagner la plage.

— Regarde ! lança Tina en trépignant d'excitation. Ils se sauvent ! Ils courent vers la plage ! Regarde ! Ils ont abandonné leurs boucliers ! Nous avons gagné !

— Je ne crois pas. (Bélésa regardait la mer.) Vois, là-bas !

Elle écarta les rideaux et se pencha au-dehors. Sa voix claire s'éleva au-dessus des cris étonnés des défenseurs qui tournèrent la tête dans la direction qu'elle leur indiquait. Ils émirent une profonde clameur en apercevant un nouveau navire qui contournait majestueusement la pointe sud. Quelques secondes plus tard, fut déferlée à la pomme de son mât la flamme royale de Zingara.

Les pirates de Strombanni embarquaient en hâte et levaient l'ancre. Le nouvel arrivant n'avait pas parcouru la moitié de la baie, que la *Main Rouge* disparaissait derrière sa pointe septentrionale.

3. Le sombre étranger

La brume bleuâtre venait de se condenser en une monstrueuse forme noire aux contours incertains, qui emplissait l'entrée de la grotte, masquant les silhouettes toujours assises et immobiles. Si obscur que fût l'endroit, on pouvait deviner une enveloppe velue, des oreilles pointues et des cornes.

Comme de grands bras tels deux tentacules jaillissaient vers sa gorge, le Cimmérien, vif comme la foudre, y porta un coup de sa hache picte. Il eut l'impression de frapper du bois d'ébène. L'impact brisa le manche de l'arme dont la tête alla rebondir contre la paroi du tunnel ; cependant, pour autant que l'homme pût s'en rendre compte, le tranchant n'avait pas entamé la chair de son ennemi. Il eût fallu plus qu'une arme profane pour percer le cuir d'un démon. Alors les doigts formidables se refermèrent sur sa gorge, pour lui rompre la nuque comme un roseau. Depuis son corps à corps avec Baal-Ptéor, dans le temple de Hanuman à Zamboula, jamais Conan n'avait senti de telles poignes l'enserrer.

À l'instant où les doigts velus entrèrent en contact avec sa peau, le barbare tendit les muscles noueux de son cou, enfonçant la tête entre ses épaules afin de laisser le moins de prise possible à son adversaire surnaturel. Il laissa tomber son glaive et le manche brisé, saisit les énormes poignets et, d'un puissant rétablissement, remonta les deux jambes à hauteur du poitrail de la créature. Alors, détendant son corps, il lança les talons en avant.

Cette puissante impulsion de son échine et de ses cuisses l'arracha à l'emprise mortelle et le projeta comme une flèche dans le tunnel. Il atterrit sur le dos et, d'une roulade arrière, se rétablit sur ses pieds, oublieux de ses contusions et prêt à fuir ou à combattre.

Cependant, comme il attendait face à la porte de la grotte, nulle forme monstrueuse et noire n'en franchit le seuil à sa suite. Dans le même temps qu'il se libérait de son étreinte, la forme avait commencé à se dissoudre en cette brume bleue à partir de laquelle elle s'était condensée. À présent elle avait complètement disparu.

Le barbare se tenait immobile, prêt à voler pour détalier dans le tunnel. Ses craintes superstitieuses tournoyaient dans sa tête. Bien qu'il fût brave jusqu'à l'imprudence face aux bêtes sauvages ou à ses semblables, toute manifestation surnaturelle pouvait provoquer en lui une peur panique.

C'était donc pour cela que les Pictes s'étaient retirés ! Il aurait dû s'attendre à un danger de cette sorte. Lui revinrent à l'esprit quelques connaissances démonologiques glanées au cours de sa jeunesse dans la nuageuse Cimmérie et plus tard lors de ses errances à travers la plus grande partie du monde civilisé. Le feu et l'argent avaient la réputation d'être fatals aux créatures diaboliques : hélas ! il n'en avait pas sous la main. Toutefois, si ces spectres pouvaient revêtir une grossière forme matérielle, ils devaient dans une certaine mesure être sujets aux limitations de cette forme. Ainsi, ce monstre lourdaud ne devait pas être capable de courir plus vite qu'un animal de même taille, et le Cimmérien se dit qu'au besoin il serait en mesure de le distancer.

S'armant d'un courage vacillant, il héla d'un ton de bravache juvénile :

— Ohé, là-dedans, l'affreux, tu n'oses pas sortir ?

Nulle réponse ; la brume bleue tournoyait dans la grotte mais conservait sa forme diffuse. Tout en palpant son cou douloureux, le Cimmérien se souvint alors d'un conte picte : Un démon fut un jour suscité par un enchanteur pour tuer un groupe d'hommes étranges venus de la mer. Depuis lors la créature était maintenue emprisonnée dans une caverne par ce même mage, de crainte qu'ayant une fois pour toutes revêtu une forme charnelle, elle ne se retournât contre celui qui l'avait arrachée à ses enfers natals, et ne le mit en pièces.

Une nouvelle fois le Cimmérien reporta son attention sur les coffres alignés le long des parois du tunnel...

— Ouvrez vite ! ordonna le comte en s'escrimant sur les lourdes barres du portail. Remorquez-moi ce mantelet à l'intérieur avant que ces gens ne débarquent !

— Mais enfin, objecta Galbro, Strombanni est loin, et ce bateau est zingaran.

— Faites ce que je dis ! rugit Valenso. Mes ennemis ne sont pas tous des étrangers ! Sortez à une trentaine et ramenez le mantelet à l'intérieur !

Avant que le navire eût jeté l'ancre, au même endroit que les pirates quelques instants plus tôt, une trentaine de gaillards transportèrent la machine de guerre à l'intérieur du fort.

À la fenêtre du donjon, Tina demanda :

— Pourquoi le comte n'ouvre-t-il pas pour aller à la rencontre des nouveaux arrivants ? L'homme qu'il craint se trouve-t-il à bord de ce bateau ?

— Que veux-tu dire, Tina ? interrogea Bélésa, mal à l'aise.

Bien qu'il ne fût pas homme à fuir un ennemi, le comte n'avait jamais fourni de raison à son exil. Mais l'hypothèse avancée par la

fillette ne laissait pas d'être troublante, voire inquiétante. Tina ne semblait pas avoir entendu la question.

— Ça y est, dit-elle, tout le monde est rentré, le portail est refermé. Les hommes sont toujours à leur poste. Si ce navire donnait la chasse à Strombanni, pourquoi ne le poursuit-il pas ? Ce n'est pas une galère de guerre, mais une caraque comme l'autre. Regardez, une chaloupe s'en détache. J'aperçois un homme à l'arrière, avec un manteau sombre.

Lorsque le canot eut atteint la plage, ce personnage, suivi de trois autres, sauta sur le sable et se dirigea d'un pas nonchalant vers le fort. Grand, sec, il était vêtu de soie noire et d'acier poli.

— Halte ! rugit le comte. Je vais m'entretenir seul à seul avec votre chef !

Le grand étranger enleva son casque et fit une profonde révérence. Ses compagnons s'immobilisèrent, refermant leur vaste manteau. Derrière, les matelots, appuyés sur leurs avirons, ne quittaient pas des yeux le pavillon qui flottait au sommet de la forteresse.

Lorsque le chef fut à portée de voix, il dit :

— Ma foi, j'eusse espéré qu'en ces eaux peu fréquentées nulle méfiance ne s'élevât entre deux hommes de bien !

Valenso le considéra d'un air méfiant. L'homme avait le teint sombre, le visage mince et aquilin, orné d'une fine moustache noire. De la dentelle noire moussait à son cou et à ses poignets.

— Je te connais, déclara lentement Valenso. Tu es boucanier, et tu t'appelles Zarono le Noir.

À nouveau, l'inconnu s'inclina avec noblesse.

— Et personne ne manquerait de reconnaître le faucon rouge des Korzetta.

— On dirait bien que cette côte est devenue le point de ralliement de tous les forbans des mers du Sud, lança Valenso. Que désires-tu ?

— Allons, allons, monsieur ! protesta Zarono. C'est accueillir de bien mauvaise grâce quelqu'un qui vient de vous rendre un service. N'était-ce pas ce chien d'Argos, Strombanni, qui malmenait votre portail ? Et n'a-t-il pas appareillé paille en cul et le feu dedans, quand il m'a vu contourner la pointe ?

— Exact, reconnut le comte à contrecœur. Mais le choix est mince entre un pirate et un renégat.

Zarono rit sans animosité et se mit à tortiller sa moustache.

— Vous parlez sans ménagement, mon seigneur. Mais je ne souhaite que relâcher dans votre baie afin que mes hommes aillent faire de l'eau et chasser dans vos bois, et pour moi-même, boire peut-être un verre de vin à votre table.

— Je ne vois pas comment je pourrais vous en empêcher, grogna Valenso. Mais entendez bien ceci, Zarono : pas un seul homme de votre équipage ne passera cette palissade. Au cas où l'un d'eux s'en

approcherait à moins de trente pas, il recevrait une flèche dans la panse. Et je vous demanderai de ne pas toucher à mes jardins ou à mon bétail. Je vous offre un bouvillon et rien de plus. Et, au cas où vous ne seriez pas d'accord, nous pourrions défendre ce fort contre vos ruffians.

— Vous ne le défendiez pas très bien contre Strombanni, remarqua le boucanier avec un sourire moqueur.

— Cette fois il n'y a plus de bois pour construire un mantelet, à moins que vous n'abattiez des arbres ou ne démolissiez votre bateau, dit le comte. Et puis vos hommes ne sont pas des archers barachans ; ils ne tirent pas mieux que les miens. D'ailleurs, le peu que vous trouveriez en ce château ne vaut pas la peine.

— Mais qui parle de se battre ? protesta Zaron. Non, mes hommes ne songent qu'à se dégourdir les jambes, et ils sont au bord du scorbut à force de mâcher du lard salé. Peuvent-ils descendre à terre ? Je me porte garant de leur bonne conduite.

Valenso donna son accord à contrecœur. Zaron s'inclina sans se départir de son emphase moqueuse, et s'en fut d'un pas aussi mesuré et égal que s'il avait foulé le marbre poli de la cour royale de Kordava – dont, il est vrai, à moins que la rumeur ne mentît, il avait jadis été un personnage familier.

— Que pas un homme ne s'écarte de la palissade, ordonna Valenso à Galbro. Je n'ai aucune confiance en ce roquet de renégat. Qu'il ait fait fuir Strombanni ne nous garantit nullement qu'il ne serait pas, lui aussi, disposé à nous couper la gorge.

Galbro hocha la tête. Il connaissait bien l'inimitié qui existait entre les pirates et les boucaniers zingarans. Les pirates étaient pour la plupart des marins argoséens passés dans l'illégalité ; aux dissensions de toujours entre l'Argos et la Zingara venait s'ajouter, dans le cas de ces flibustiers, la rivalité née d'intérêts opposés. Les deux groupes s'attaquaient aux marchandises et aux villes côtières ; et ils s'en prenaient l'un à l'autre avec une égale rapacité.

Personne donc n'abandonna son poste tandis que les boucaniers descendaient à terre. C'étaient des hommes à la peau foncée, vêtus de soies amples et d'acier poli, un foulard noué sur la tête et un anneau d'or à l'oreille. Ils campèrent sur la plage au nombre d'environ cent soixante-dix, et Valenso remarqua que leur chef avait placé des sentinelles à chaque pointe de la petite baie. Ils ne s'en prirent pas aux cultures, et le bouvillon que venait de leur désigner le comte depuis la palissade fut conduit sur la plage et abattu. Ils allumèrent des feux sur le sable, et un baril de bière fut débarqué et mis en perce.

Ils allèrent remplir des tonnelets à la source qui coulait à peu de distance au sud du fort, et des hommes armés d'arbalètes partirent en direction de la forêt. Voyant cela, Valenso ne put s'empêcher de héler

Zarono qui allait et venait à l'intérieur de son camp :

— Ne laissez pas vos hommes entrer dans les bois ! Si vous avez encore besoin de viande, prenez plutôt une autre bête dans l'enclos. Si vos hommes s'y aventurent, ils risquent d'être attaqués par les Pictes. Des tribus entières de ces diables peinturlurés y vivent. Nous avons essuyé une attaque peu de temps après notre arrivée, et depuis, six de mes hommes sont tombés sous leurs coups. Pour le moment nous sommes en paix, mais cela ne tient qu'à un fil. N'allez pas les narguer !

Zarono jeta un coup d'œil étonné en direction des bois, comme s'il s'attendait à en voir jaillir une horde de sauvages. Puis il s'inclina et dit :

— Je vous remercie de l'avertissement, mon seigneur.

Enfin, d'une voix rogue qui contrastait avec les accents courtois qu'il employait avec le comte, il rappela ses hommes.

Si sa vue avait pu pénétrer l'écran de feuillage, il eût été encore plus circonspect. Il aurait vu, tapie à l'orée des bois, une sinistre silhouette qui observait les étrangers de ses impénétrables yeux noirs, un guerrier nu à l'exception d'une peau de daim autour des reins, le corps couvert d'horribles peintures de combat, une plume de calao retombant sur son oreille gauche.

Avec le soir, un léger voile gris monta peu à peu de l'horizon pour envahir tout le ciel. Le soleil descendit se vautrer dans une souille écarlate, ensanglantant la crête des vagues noires. Le brouillard né de l'océan vint s'accrocher aux premiers arbres de la forêt, investissant le fort de ses volutes fuligineuses. Sur la grève, les feux brillaient d'un rouge terne, et les chants des boucaniers, assourdis, semblaient lointains. Ils s'abritaient sous de vieilles voiles et faisaient rôtir la viande en buvant parcimonieusement la bière que leur avait allouée leur capitaine.

Le grand portail était clos et barré. Des soldats parcouraient avec flegme le chemin de ronde, la pique sur l'épaule et le casque luisant de condensation. Ils fixaient tour à tour les feux de la grève et la forêt qui n'était plus qu'une vague ligne sombre dans l'opacité du brouillard. L'intérieur de l'enceinte, vide à présent de toute vie, n'était plus qu'un espace nu et ténébreux. Les chandelles luisaient à travers les interstices des huttes de rondins, et de la lumière tombait des fenêtres du donjon. Hormis le pas des sentinelles, l'eau s'égouttant des toits et le chant lointain des boucaniers, tout était silencieux.

Les chants pénétraient en une rumeur ténue dans la grande salle où Valenso buvait en compagnie de son hôte non sollicité.

— Vos hommes font bombance, monsieur, grommela le comte.

— Ils sont heureux de fouler à nouveau le sable, répondit Zarono. Notre navigation a été fastidieuse – oui, une poursuite bien longue.

Il leva son verre de vin à la santé de la jeune fille impassible, assise

à la droite du comte, et but une cérémonieuse gorgée.

Tout aussi impassibles, des soldats casqués et armés de piques, des serviteurs en justaucorps de satin étaient alignés le long des murs. En cette contrée ingrate, la demeure de Valenso était le reflet, certes un peu terni, de la cour qu'il avait jadis tenue à Kordava.

Le donjon, ainsi qu'il tenait à le nommer, était une merveille dans cet endroit reculé. Une centaine d'hommes avaient travaillé jour et nuit des mois durant à le construire. Si les extérieurs, faits de rondins, étaient dépourvus de toute ornementation, l'intérieur était la copie aussi exacte que possible du château des Korzetta. De lourdes tapisseries de soie cousues de fil d'or en couvraient tous les murs. Des barreaux de pont à l'inégalable patine soutenaient le haut plafond. Le sol était nappé de riches tapis. Le vaste escalier qui menait aux étages se paraît également d'un tapis, et son imposante balustrade avait jadis fait partie d'une dunette.

Le feu qui ronflait dans la grande cheminée de pierre tenait l'humidité de la nuit à distance. Au-dessus d'une large table d'acajou un gigantesque candélabre d'argent illuminait la salle, projetant des ombres étirées sur l'escalier.

Le comte Valenso, assis en tête de table, présidait une compagnie composée de sa nièce, de son hôte le boucanier, de Galbro et du capitaine des gardes. Ce comité restreint faisait ressortir les proportions respectables de cette table où cinquante convives eussent pu prendre place.

— Vous suiviez Strombanni ? interrogea le comte. C'est vous qui l'avez forcé à monter si haut dans le Nord ?

— Je suivais effectivement Strombanni, s'esclaffa Zarono, mais il ne me fuyait pas. Strombanni n'est pas homme à fuir qui que ce soit. Non, il est venu chercher quelque chose – quelque chose que je veux, moi aussi.

— Qu'est-ce qui pourrait attirer un pirate ou un boucanier sur ces rivages désertiques ? marmonna Valenso en mirant les bulles qui pétillaient dans son verre.

— Qu'est-ce qui pourrait y attirer un comte de Zingara ? rétorqua Zarono, une lueur avide dans le regard.

— La pourriture de la cour royale est faite pour écœurer un homme d'honneur, fit remarquer Valenso.

— Des générations de Korzetta, tous hommes d'honneur, ont enduré cette pourriture, objecta Zarono. Mon seigneur, pardonnez ma curiosité, mais pourquoi avez-vous vendu vos terres, chargé votre galion de vos biens les plus précieux, et gagné l'autre côté de l'horizon à l'insu du régent et des nobles de Zingara ? Et pourquoi vous être installé ici, alors que votre nom et votre épée auraient pu vous tailler un fief dans n'importe quelle contrée civilisée ?

Valenso jouait avec la chaîne d'or qu'il portait au cou.

— Quant à la raison de mon départ de Zingara, dit-il, elle ne regarde que moi. C'est le seul hasard qui m'a fait échouer en ces lieux. J'avais débarqué mes gens ici, ainsi qu'une bonne partie des biens dont vous parlez, avec l'intention d'y construire une habitation provisoire. Mais, lors d'une subite tempête d'ouest, mon navire qui était ancré dans la baie, a chassé et fait côte sur les falaises de la pointe nord. De tels coups de vent sont assez fréquents à une certaine période de l'année. Après cela, il n'y avait rien à faire que demeurer ici et s'installer au mieux.

— Si je comprends bien, vous retourneriez volontiers vers la civilisation si cela était possible ?

— Pas à Kordava. Mais peut-être en quelque pays lointain – en Vendhya, ou même au Kithaï...

— La vie n'est-elle pas un peu ennuyeuse ici, ma dame ? demanda Zarono, s'adressant pour la première fois directement à Bélésa.

C'était son désir de voir une tête nouvelle, d'entendre une voix nouvelle, qui ce soir-là avait amené la jeune fille dans la grande salle, mais à présent elle regrettait vivement de n'être pas restée dans sa chambre en compagnie de Tina. Il n'y avait pas à se tromper sur la façon dont Zarono la regardait. Si ses paroles étaient courtoises et son expression respectueuse, ce n'était qu'un masque imparfait où transparaissait sa nature brutale. Il ne parvenait pas à chasser de ses yeux le désir violent que lui inspirait cette jeune beauté aristocratique dans sa robe de satin au décolleté profond.

— Il y a peu de diversité, répondit-elle d'une voix sourde.

— Si vous aviez un bateau, demanda Zarono sans détour à son hôte, partiriez-vous d'ici ?

— Peut-être, admit le comte.

— J'ai un bateau, reprit Zarono. Si nous parvenions à trouver un terrain d'entente...

— Quel genre de terrain d'entente ? interrogea Valenso en levant la tête pour considérer l'autre d'un air suspicieux.

— Un partage égalitaire, laissa tomber Zarono en appliquant la main, doigts écartés, à plat sur le bois de la table.

Ses longs doigts, telles les pattes d'une araignée géante, frémissaient nerveusement, et son regard s'alluma d'une lueur nouvelle.

— Le partage de quoi donc ? (Valenso le regardait avec un étonnement évident.) L'or que j'avais apporté a coulé avec le navire, et, contrairement aux débris de bois, il n'a pas été ramené à la côte.

— Il s'agit bien de cela ! fit Zarono avec un geste impatient. Jouons franc jeu, mon seigneur. Pouvez-vous prétendre que c'est le hasard qui vous a fait accoster en ce point précis d'une côte de plusieurs

centaines de lieues ?

— Nul besoin de prétendre, répondit Valenso d'un ton glacial. Mon maître d'équipage s'appelait Zingoletto, un ancien boucanier. Il avait déjà navigué le long de ces côtes, et il m'a persuadé de faire escale ici, m'assurant qu'il avait une bonne raison qu'il me révélerait plus tard. Mais il ne put jamais s'en ouvrir, car, le lendemain, il disparut dans les bois, et son cadavre décapité fut retrouvé plus tard par un groupe des nôtres qui revenaient de la chasse. De toute évidence, il fut assassiné par les Pictes.

Zarono considéra fixement Valenso pendant quelques secondes.

— Que je sois damné ! s'écria-t-il enfin. Je vous crois, mon seigneur. En dépit de toutes ses qualités, un Korzetta ne sait pas mentir. Je vais vous faire une proposition. J'admets qu'en mouillant dans cette baie, j'avais d'autres projets en tête. Supposant que vous vous étiez déjà assuré du trésor, je projetais de prendre ce fort et de vous couper la gorge à tous. Mais les circonstances m'ont amené à changer d'avis... (Il jeta à Bélésa un regard qui la fit s'empourprer et se hausser d'indignation, puis il poursuivit :) Je dispose d'un bateau capable de vous emmener vous et votre maisonnée, ainsi que la suite que vous choisirez. Les autres n'auront qu'à se débrouiller par leurs propres moyens.

Les gardes et serviteurs échangèrent en coin des regards gênés. Zarono poursuivit, trop brutalement cynique pour dissimuler plus longtemps ses intentions :

— Mais au préalable, j'attends de vous que vous m'aidiez à trouver ce trésor pour lequel j'ai navigué sur plus de mille milles.

— Mais par Mitra, quel trésor ? demanda le comte avec irritation. Voici que vous tournez autour du pot comme ce chien de Strombanni.

— Avez-vous entendu parler de Tranicos le Fou, le plus grand des pirates barachans ?

— Pardi. C'est lui qui a dévasté le château insulaire du prince en exil Tothmekri de Stygie, qui a passé tous ses sujets au fil de l'épée, et fait main basse sur le trésor que le prince avait emporté en s'enfuyant de Khémi.

— Lui-même ! Et la légende de ce trésor a attiré ceux de la Fraternité Rouge comme la charogne attire les vautours – des pirates, des boucaniers, et jusqu'aux corsaires noirs du Sud. Craignant quelque félonie de la part de ses lieutenants, Tranicos a mis cap au nord avec un seul de ses bateaux, et nul ne l'a jamais revu. Cela se passait il y a bientôt un siècle.

« Mais la légende prétend qu'un homme survécut à cette ultime expédition et revint aux îles Barachans pour se faire capturer par une galère zingarane. Avant sa pendaison, il a raconté son histoire et dressé de son sang une carte sur parchemin qu'il est parvenu à faire

sortir de sa prison. Voici ce qu'il a raconté :

« Tranicos avait depuis longtemps quitté les routes commerciales lorsqu'il entra dans une baie déserte pour y jeter l'ancre. Il se rendit à terre avec son trésor et onze de ses plus fidèles lieutenants qui l'avaient accompagné. Suivant ses instructions, le navire appareilla, il devait venir les reprendre une semaine plus tard. Dans l'intervalle, Tranicos avait l'intention de cacher son trésor en un endroit proche de la baie. Le navire revint à la date convenue, mais ne trouva aucune trace de Tranicos et de ses onze lieutenants, si ce n'est la cabane grossière qu'ils avaient construite sur la plage.

« Celle-ci, qui avait été démolie, était entourée d'empreintes de pieds nus, mais rien ne suggérait qu'il y ait eu des combats. Aucune trace non plus du trésor, ni rien qui pût renseigner sur son emplacement. Les pirates plongèrent dans la forêt à la recherche de leur chef. Guidés par un Bossonien, habile pisteur, ils suivirent la trace des disparus sur une antique piste qui les mena à plusieurs kilomètres à l'est de la plage. Gagnés par la fatigue et le découragement, ils envoyèrent un homme au sommet d'un grand arbre. Celui-ci aperçut à peu de distance un piton escarpé qui s'élevait au-dessus de la forêt à la façon d'une haute tour. Comme ils se remettaient en marche, ils furent attaqués par les Pictes et durent se replier sur leur navire. Abandonnant tout espoir, ils levèrent l'ancre et partirent. Les îles Barachans n'étaient pas encore en vue, quand une violente tempête fit sombrer le navire. Un seul homme en réchappa.

« Ainsi va l'histoire du trésor de Tranicos, que l'on a recherché en vain depuis près d'un siècle. On sait que cette carte existe, mais on ignore ce qu'elle est devenue.

« J'ai moi-même eu l'occasion d'y jeter un œil. Strombanni et Zingoleto se trouvaient avec moi, ainsi qu'un Némédien qui naviguait avec les Barachans. C'est à Messantia où nous séjournions déguisés afin de traiter diverses affaires, que nous avons eu cette carte sous les yeux. Quelqu'un renversa la lampe, quelqu'un hurla dans le noir, et lorsqu'on ralluma, le vieil usurier à qui appartenait la carte gisait un poignard dans le cœur, et le parchemin s'était envolé. Nous entendîmes accourir les vigiles alertés par le vacarme, et chacun partit de son côté.

« Pendant des années, nous nous sommes serrés de près, Strombanni et moi, chacun supposant que l'autre détenait la carte. Il s'avéra finalement qu'aucun ne l'avait ; cependant, on m'a récemment rapporté que Strombanni allait faire voile vers le nord, et je me suis mis dans son sillage. Vous venez d'assister à la fin de cette poursuite.

« Je n'eus le temps que de jeter un rapide coup d'œil sur le parchemin, et je ne pourrais rien en dire, mais la conduite de Strombanni prouve qu'il sait que c'est bien ici que Tranicos jeta

l'ancre. Selon moi, ils cachèrent le trésor sur ou à proximité de ce fameux piton et, sur le chemin du retour, ils furent assaillis et tués par les Pictes. Ceux-ci n'ont pas trouvé le trésor. On a un peu commercé le long de cette côte, et jamais pierre rare ou objet d'or ne fut trouvé en possession d'une tribu du littoral.

« Aussi voici ce que je propose : unissons nos forces. Strombanni se trouve à proximité, prêt à revenir. Il s'est enfui pour ne pas être pris en tenailles, mais il va revenir. Unis, nous pouvons nous rire de lui. Je pense que le trésor est caché tout près. À douze, ils n'ont pas pu le transporter très loin. Nous partons à sa recherche en laissant au fort suffisamment d'hommes pour le défendre au cas où Strombanni attaquerait. Nous trouvons le trésor, nous le chargeons à mon bord et appareillons pour quelque port étranger où je pourrais recouvrir mon passé d'une bonne couche d'or. J'en ai assez de cette vie. Je désire m'établir en terre civilisée et mener une vie d'aristocrate, avec des biens, des esclaves, un château... et une épouse de sang bleu. »

— Pourquoi me dites-vous cela ? s'enquit le comte, les yeux plissés de méfiance.

— Donnez-moi votre nièce en mariage, demanda sans détour le boucanier.

Bélésa laissa échapper un cri d'effroi et bondit sur ses pieds. Valenso se leva de même, livide, ses doigts se nouant convulsivement autour de son verre, comme s'il allait le jeter à la tête de son hôte. Zarono ne bronchait pas ; il était assis, le bras posé sur la table, les doigts recourbés comme des serres. Ses yeux brillaient d'un éclat plein de passion et de menaces.

— Tu oses ! cracha Valenso.

— Vous paraissez oublier que vous êtes déchu, comte Valenso, laissa tomber Zarono. Nous ne sommes pas à la cour de Kordava, mon beau seigneur. Sur cette côte pelée, la noblesse se mesure à la puissance en hommes et en armes, et à ce jeu, c'est moi qui l'emporte. Des étrangers foulent le château des Korzetta, et leur fortune gît au fond de la mer. Vous mourrez ici, dans votre exil, à moins que je ne vous permette d'utiliser mon bateau.

« Vous n'aurez pas à regretter l'union de nos maisons. Avec un nouveau nom et une fortune toute neuve, vous vous apercevrez que Zarono est capable de tenir sa place au milieu des aristocrates et de faire un gendre dont pas même les Korzetta n'auront à rougir.

— N'y pensez pas ! s'exclama violemment le comte. Vous... Qu'est-ce que c'est ?

Un léger trottement venait d'attirer son attention. Tina fit irruption dans la salle, marquant un temps d'arrêt en avisant le regard courroucé du comte, fit une profonde révérence et contourna la table pour jeter ses petites mains dans celles de Bélésa. Elle était légèrement

essoufflée, ses mules étaient trempées, et ses cheveux blonds plaqués sur sa tête.

— Tina ! s'écria Bélésa d'une voix angoissée. Où es-tu allée te mettre ? Je te croyais dans ta chambre.

— J'y étais, haleta la petite. Mais je me suis aperçue que j'avais égaré le collier de corail que vous m'avez donné... (Elle le brandit ; une breloque sans grande valeur, mais à laquelle elle tenait plus que tout car c'était le premier cadeau que lui avait fait Bélésa.) Je craignais que vous ne me laissiez pas y aller si je vous mettais au courant. C'est la femme d'un soldat qui m'a aidée à sortir et à repasser la palissade. Je vous en prie, ma dame, ne me demandez pas son nom, parce que j'ai promis de ne pas la trahir. J'ai retrouvé le collier près de la mare où je me suis baignée ce matin. Punissez-moi si j'ai mal agi.

— Tina ! s'exclama Bélésa en attirant la fillette à elle. Non, je ne vais pas te punir, mais tu n'aurais pas dû sortir du fort avec les boucaniers sur la plage et les Pictes qui peuvent très bien être en train de rôder dans les environs. Allons dans ta chambre. Tu ne peux pas garder ces habits trempés...

— Bien, ma dame, mais avant il faut que je vous dise pour l'homme noir...

— *Quoi ?*

Valenso venait de hurler. Son verre tomba à terre. Il prit appui des deux mains sur la table. La foudre l'eût-elle frappé, le maintien du seigneur n'en eût pas été plus violemment altéré. Son visage était blême, et ses yeux semblaient sur le point de lui sortir de la tête.

— Qu'as-tu dit ? articula-t-il en fixant sauvagement la fillette qui se pressa un peu plus contre sa maîtresse. Qu'as-tu dit ?

— Un... un homme noir, seigneur, balbutia-t-elle. (Bélésa, Zarono, tous ceux qui étaient là considéraient le comte avec effarement.) Je l'ai vu quand je suis allée chercher mon collier près de la mare. Le vent transportait un étrange gémissement, et la mer frémissait comme prise de peur, et c'est alors qu'il est arrivé. À bord d'un drôle de bateau noir, entouré d'une lumière bleue, mais je n'ai pas vu de torche. Il l'a tiré sur le sable, juste derrière la pointe sud, et puis il est parti vers la forêt. Dans le brouillard, on aurait dit un géant – très grand, et noir comme un Kushite...

Valenso pivota violemment comme s'il venait de recevoir un coup mortel. Si vif fut son mouvement que sa chaîne d'or se brisa. La face convulsée, comme possédé, il s'avança en titubant et arracha la fillette des bras de Bélésa.

— Espèce de petite garce ! Tu mens ! Tu m'auras entendu parler en dormant et tu dis cela pour me tourmenter ! Reconnais que tu as menti avant que je ne t'arrache la peau du dos !

— Mon oncle ! hurlait Bélésa en tentant de libérer sa protégée.

Êtes-vous devenu fou ? Qu'est-ce qu'il vous arrive ?

Le comte la repoussa si violemment qu'elle alla s'affaler dans les bras de Galbro qui la reçut avec un rictus qu'il fit peu d'efforts pour dissimuler.

— Pitié, seigneur ! sanglotait Tina. Je n'ai pas menti !

— Et moi je te dis que tu mens ! rugit Valenso. Gebellez !

L'impassible valet se saisit de l'enfant terrorisée et, d'un geste brutal, lui arracha ses vêtements. Puis, se retournant, il fit passer les bras de Tina sur son épaule et la souleva du sol.

— Mon oncle ! hurla Bélésa, tentant vainement de se libérer de l'emprise libidineuse de Galbro. Vous êtes devenu fou ! Vous n'avez pas le droit – oh, non, vous...

Sa voix s'étrangla quand Valenso se saisit d'une cravache et l'abattit sauvagement sur le corps frêle de l'enfant, y laissant une longue marque rouge vif.

Bouleversée par le cri aigu de Tina, la jeune femme se mit à gémir. Le monde venait de basculer subitement dans la folie. Comme dans un cauchemar, elle voyait les faces de brutes des soldats et des serviteurs qui demeuraient de marbre, ne montrant nulle pitié. La figure de Zaron, le léger sourire qui flottait sur ses lèvres, faisaient partie du cauchemar. Rien dans cette brume rougeâtre n'était vrai, sinon le petit corps nu de Tina, marqué de lignes rouges des épaules aux genoux. Nul bruit n'était vrai, sinon les cris d'agonie de l'enfant et le souffle rauque de Valenso qui frappait et frappait toujours avec le regard fixe d'un fou, sans cesser de hurler :

— Tu mens ! Tu mens, maudite ! Tu mens, te dis-je ! Avoue donc ou j'écorche ta sale petite carcasse ! Il n'a pas pu me suivre jusqu'ici...

— Oh, ayez pitié, seigneur ! suppliait la fillette qui se tortillait vainement sur l'échine robuste du valet, trop égarée par la peur et la douleur pour songer à se sauver par un mensonge. (Le sang ruisselait en gouttelettes écarlates le long de ses cuisses.) Je ne mens pas ! hoquetait-elle. Je l'ai vu ! Arrêtez ! Pitié ! Aaah !...

— Espèce de fou ! hurlait Bélésa. Ne vois-tu pas qu'elle dit la vérité ! Un monstre ! Tu es un monstre !

Quelque vestige de raison sembla reprendre possession de l'esprit troublé du comte Valenso de Korzetta. Laisant tomber la cravache, il s'affala sur la table en se raccrochant à son rebord. Il tremblait, comme atteint de fièvre. De longues mèches de cheveux étaient plaquées sur son front, et la sueur ruisselait sur sa face livide. Tina, relâchée par Gebellez, glissa au sol en un petit tas plaintif. Bélésa se libéra de Galbro et courut se jeter à genoux près d'elle. Elle prit la pauvre enfant dans ses bras et leva la tête vers son oncle pour donner libre cours à sa colère. Mais il ne la regardait même pas. Il semblait l'avoir oubliée, elle ainsi que sa victime. Hébétée, elle l'entendit dire

au boucanier :

— J'accepte ta proposition, Zaron. Par Mitra, nous allons trouver ce maudit trésor et quitter cette satanée côte !

À ces mots, Bélésa sentit s'éteindre le feu de sa colère. Accablée et silencieuse, elle emporta l'enfant dans l'escalier. Jetant un dernier regard dans la salle, elle vit Valenso effondré sur la table, buvant du vin à même un cruchon énorme qu'il enserrait de ses deux mains tremblantes, tandis que Zaron le dominait de toute sa taille, tel quelque sinistre oiseau de proie, déconcerté par le tour que venaient de prendre les événements, mais prompt à tirer avantage du saisissant changement qui venait de se produire chez le comte. Il parlait d'une voix sourde, impérieuse, et Valenso hochait sans cesse la tête, comme quelqu'un qui entend à peine ce qu'il se dit. Galbro se tenait en retrait, dans l'ombre, le menton entre le pouce et l'index, et les autres témoins se jetaient des regards furtifs, abasourdis par l'effondrement de leur maître.

Dans sa chambre, Bélésa étendit la fillette à demi inconsciente sur son lit et s'assit à son chevet pour nettoyer et oindre ses blessures. Gémissant faiblement, Tina se laissait complètement aller entre les mains de sa maîtresse. Bélésa avait l'impression que tout son monde venait de s'écrouler autour d'elle. Elle était accablée, épuisée et nauséuse ; son corps entier était secoué d'incrochables frissons. En elle croissaient sa peur et sa haine de son oncle. Elle ne l'avait jamais aimé ; il était dur, avide et apparemment dénué de sentiments naturels. Elle frémit en repensant à son regard fixe, à sa face exsangue. Quelque terrible peur avait suscité son accès de fureur et, à cause de cette peur, il avait brutalisé la seule créature qu'elle aimait et chérissait. À cause de cette peur, il la vendait, elle, sa nièce, à un infâme bandit. Qu'y avait-il derrière cette crise de démence ? Qui pouvait bien être cet homme noir qu'avait vu Tina ?

Délinant à demi, la fillette marmonnait :

— Je n'ai pas menti, ma dame ! Pas menti ! J'ai vu un homme noir dans une barque noire entourée de flammes bleues ! Il était très grand, presque aussi noir qu'un Kushite, enveloppé dans un manteau noir ! J'ai eu peur en le voyant, et mon sang s'est figé. Il a tiré son bateau sur le sable, et il est entré dans la forêt. Pourquoi le comte m'a-t-il fouettée ?

— Chut, Tina, soufflait Bélésa. Détends-toi. La douleur va passer.

La porte s'ouvrit dans son dos. Elle se retourna en empoignant une dague. Le comte se tenait sur le seuil. Elle sentit sa chair se hérissier. Il paraissait plus vieux ; son visage était défait et plombé ; son regard était effrayant. Elle n'avait jamais été très proche de lui, mais maintenant elle avait l'impression qu'un gouffre les séparait. Ce n'était pas son oncle qui se tenait là, mais un étranger venu la menacer.

Elle leva sa dague.

— Si vous portez encore la main sur elle, articulèrent ses lèvres sèches, je jure devant Mitra de vous plonger cette lame dans le cœur.

Il parut ne pas entendre.

— J'ai disposé une garde solide autour du donjon, dit-il. Zaronno amènera ses hommes demain à l'intérieur. Il n'appareillera pas avant d'avoir trouvé le trésor. Dès qu'il l'aura trouvé, nous embarquerons pour une destination dont il restera à décider.

— Et vous allez me vendre à lui ? balbutia-t-elle. Par le nom de Mitra...

Il posait sur elle un regard morne dont toute autre considération hors son propre intérêt avait été chassée. Y lisant l'effarante cruauté qui le possédait, elle se recroquevilla et se tut.

— Tu feras ce que je déciderai, ajouta-t-il, sans plus de chaleur humaine que n'en suggère le heurt du silex et de l'acier.

Aveuglée par un accès de terreur subit, Bélésa s'effondra inconsciente près du lit où gisait Tina.

4. Les roulements du noir tambour

Bélésa ne sut pas combien de temps elle était restée évanouie. Elle eut d'abord conscience des bras de Tina qui l'entouraient et des sanglots de l'enfant. Elle s'assit mécaniquement et prit la petite dans ses bras. Et elle resta ainsi un long moment, l'œil sec, le regard perdu en direction de la flamme vacillante de la chandelle. Le silence de la nuit recouvrait le château. Sur la grève, les boucaniers s'étaient tus. D'une façon maussade, presque impersonnelle, elle passa en revue ses malheurs.

L'évocation de ce mystérieux homme noir avait rendu Valenso fou furieux. C'était pour lui échapper qu'il voulait quitter la colonie pour fuir avec Zaron. Cela était évident. Tout aussi évident était le fait qu'il était prêt à la sacrifier, elle, en échange de cette possibilité de fuite. Au sein de cette noirceur qui l'entourait, elle ne voyait aucune lueur. Les sujets du comte étaient tous des imbéciles ou des brutes, leurs femmes stupides et apathiques. Jamais ils n'oseraient ni se soucieraient de lui venir en aide. Elle était totalement désespérée.

Comme mue par l'appel de quelque voix intérieure, Tina leva son petit visage poissé de larmes. La compréhension qu'avait l'enfant des pensées les plus secrètes de sa maîtresse était presque inquiétante, comme l'était sa vision de l'inexorable marche du Destin et de l'unique alternative laissée aux faibles.

— Il nous faut partir, ma dame, murmura-t-elle. Zaron ne vous aura pas. Partons dans la forêt. Nous marcherons jusqu'au bout de nos forces, puis nous nous allongerons pour mourir ensemble.

Cette force tragique qui constitue l'ultime recours des faibles pénétra l'âme de Bélésa. Oui, c'était là la seule façon de laisser derrière elle les ténèbres qui l'avaient enveloppée depuis le jour où ils avaient fui la Zingara.

— Oui, nous allons partir, Tina.

Elle venait de se lever pour chercher un manteau quand une exclamation de la fillette la fit sursauter. Celle-ci était debout, un doigt sur les lèvres, les yeux écarquillés et brillant de terreur.

— Qu'y a-t-il, Tina ?

Voyant l'expression de l'enfant, Bélésa avait chuchoté ces mots. Une indicible angoisse l'envahit.

— Il y a quelqu'un dans le couloir, souffla Tina en la saisissant convulsivement par le bras. Il s'est arrêté devant notre porte, puis il

est parti vers la chambre du comte, à l'autre bout.

— Tu as l'oreille plus fine que moi, chuchota Bélésa. Il n'y a rien d'étrange à cela. Ce sera sûrement le comte, ou bien Galbro.

Elle fit un mouvement vers la porte, mais Tina se jeta à son cou. Son cœur battait à coups redoublés.

— Oh non, ma dame ! N'ouvrez pas ! J'ai grand-peur ! Je ne sais pas pourquoi, mais je sens qu'une chose mauvaise rôde tout près !

Impressionnée, Bélésa la rassura d'une caresse et tendit la main vers le disque de métal qui masquait l'œillet au centre de la porte.

— Il revient ! frémit Tina. Je l'entends !

Bélésa entendait aussi – un pas feutré, étrange qui, réalisa-t-elle avec un frisson d'angoisse, n'appartenait à personne de sa connaissance. Ce n'était pas non plus le pas de Zarono, ni d'aucun homme portant des bottes. Cela pouvait-il être le boucanier se glissant pieds nus dans le couloir pour assassiner le comte dans son sommeil ? Elle se souvint que la garde avait été renforcée. Si le boucanier passait la nuit au donjon, un homme d'armes avait dû être posté devant la porte de sa chambre. Mais qui alors était ce rôdeur ? À part elle-même, Tina, le comte et Galbro, personne ne dormait à l'étage.

D'un mouvement prompt, elle éteignit la bougie afin que l'œillet ne luise pas, puis elle écarta le cache de cuivre. Contrairement à l'habitude, le couloir était plongé dans l'obscurité. Quelqu'un se déplaçait dans ces ténèbres. Elle devina plus qu'elle ne vit une ombre qui passait devant sa porte, mais elle n'eût rien pu dire de sa forme sinon qu'elle était humaine. Une vague de terreur glacée déferla sur elle ; elle se tassa, comme engourdie, incapable de proférer le cri pour lequel ses lèvres s'entrouvraient. Cela ne ressemblait pas à la terreur que lui inspirait son oncle, ni à sa peur de Zarono ou de la sinistre forêt. C'était un sentiment d'horreur aveugle et irraisonné qui enserrait son âme de son étreinte glacée et gelait sa langue contre son palais.

La silhouette gagna le palier où la lueur ténue qui montait du rez-de-chaussée l'illumina un bref instant. Il s'agissait d'un homme, mais tel que Bélésa n'en avait jamais vu. Il avait le crâne rasé, des traits aquilins et altiers, et un teint foncé et luisant, plus sombre que la complexion hâlée des Zingarans. Ses épaules larges et massives étaient enveloppées dans un manteau noir. Une seconde plus tard, l'intrus avait disparu.

Dans le noir, tendue de tout son être, elle attendait la clameur qui annoncerait que les soldats avaient aperçu l'étranger. Mais le donjon resta silencieux. Quelque part, le vent s'engouffra en hurlant ; et ce fut tout.

Les mains moites, Bélésa tâtonna pour rallumer la chandelle. Elle était encore glacée d'horreur, bien qu'elle n'eût pu dire exactement ce

qui, dans cette silhouette noire se découpant sur la lueur rougeâtre, avait pu jeter un tel tumulte dans son esprit. Elle savait seulement que cette vision l'avait privée de sa récente résolution. Elle se sentait démoralisée, incapable d'agir.

La chandelle s'anima, éclairant de sa lueur jaune le petit visage de Tina.

— C'était l'homme noir ! balbutia celle-ci. J'en suis certaine ! Mon sang s'est glacé quand je l'ai vu sur la grève. Il y a des soldats en bas ; pourquoi ne l'ont-ils pas vu ? Est-ce que nous allons avertir le comte ?

Bélésa secoua la tête. Elle ne tenait nullement à ce que se répète la scène qui avait suivi la première allusion à l'homme noir. Et puis il n'était pas question pour elle de s'aventurer dans ce couloir obscur.

— Il n'est plus possible de nous enfuir dans la forêt ! lança la fillette. Il doit y être embusqué.

Bélésa ne demanda pas à Tina comment elle pouvait savoir cela ; la forêt était la cachette logique pour tout être maléfique, homme ou démon. Et puis Tina disait juste ; il n'était plus possible désormais de quitter le fort. Sa détermination, que la perspective d'une mort certaine n'avait pas entamée, s'effondrait maintenant à la pensée de traverser ces sinistres sous-bois sous la menace de la sombre créature. Désespérée, elle se laissa tomber sur une chaise et se prit le visage entre les mains.

Tina dormait sur le lit. Des larmes emperlaient ses longs cils ; elle ne cessait de changer de position tant son corps la cuisait. Bélésa veillait.

Peu avant l'aube, la jeune femme fut tirée de sa torpeur par l'atmosphère oppressante ; le roulement sourd du tonnerre retentissait loin au large. Après avoir soufflé la bougie qui ne dépassait plus du bougeoir, elle alla à la fenêtre d'où l'océan et une partie de la forêt étaient visibles.

La brume s'était levée et, à l'est, une fine bande de lumière annonçait l'aurore. En revanche, du côté de la mer, une masse sombre montait de l'horizon. Elle était zébrée d'éclairs, et le tonnerre y grondait. Comme pour lui répondre, un roulement arriva de la sombre forêt.

Bélésa tourna vivement la tête dans cette direction. Une étrange pulsation lui emplit les oreilles, un grondement rythmique qui ne ressemblait pas au son des tambours pictes.

— Un tambour ! sanglota Tina, ouvrant et refermant spasmodiquement les doigts dans son sommeil. L'homme noir – il frappe sur un tambour noir – sous les arbres noirs ! Oh, Mitra, aie pitié de nous !

Bélésa frissonna. À l'ouest, le nuage noir se convulsait et s'enflait.

Elle le regardait, comme fascinée. L'été de l'année précédente, cette côte n'avait pas connu le moindre orage, et Bélésa n'avait jamais vu pareil amas nuageux.

L'énorme nuée semblait bouillir ; de gigantesques masses noires veinées de feu bleu s'élevaient au-dessus du bord du monde. Les vents furieux qui tournoyaient dans son ventre les faisaient rouler en volutes ondoyantes. Le tonnerre transmettait ses vibrations à l'atmosphère. Un bruit nouveau vint s'ajouter à celui de la foudre ; c'était la voix du vent. Bientôt, Bélésa vit au loin la mer qui commençait à moutonner.

Mais, pour l'instant, nul vent ne soufflait sur la terre. L'air était immobile et lourd. Ce contraste avait quelque chose d'irréel : là-bas, au large, le chaos du vent et de la foudre donnait déjà toute sa furie, mais ici, tout était encore d'une inquiétante tranquillité. Quelque part un volet claqua, et une voix de femme pleine d'angoisse vrilla le silence. La plupart des habitants du fort, toutefois, semblaient dormir et tout ignorer de l'ouragan imminent.

Bélésa réalisa qu'elle entendait toujours les mystérieux roulements de tambour. En frissonnant, elle reporta son regard en direction de la forêt obscure. Elle n'y pouvait, rien voir, mais quelque étrange intuition la fit visualiser une forme noire, immonde, accroupie sous les branches, qui tirait une indicible incantation d'un tambour exotique.

Elle s'efforça de chasser cette effrayante vision et se retourna vers la mer à l'instant où un éclair fendait le ciel en deux. En contre-jour, elle vit les mâts du navire de Zaron, les tentes des boucaniers, la longue lagune qui s'étirait jusqu'à la pointe sud, et les falaises rocheuses de la rive septentrionale de la baie ; elle avait eu le temps d'embrasser ce paysage comme s'il avait été éclairé par le soleil de midi. Le rugissement du vent se faisait de plus en plus fort, et, à présent, tout le donjon était éveillé. On entendit quelqu'un monter l'escalier quatre à quatre, et la voix inquiète de Zaron retentit. Des portes claquèrent, et Valenso lui répondit en criant pour se faire entendre au milieu de la fureur des éléments.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas averti qu'une tempête se levait à l'ouest ? hurla le boucanier. Si mes ancres ne tiennent pas...

— Nous n'avions jamais eu de tempête à cette époque de l'année ! s'égosilla Valenso, jaillissant de sa chambre en chemise de nuit, la face blême et les cheveux dressés sur la tête. C'est l'œuvre de...

On n'entendit pas la suite car il s'élançait à l'assaut de l'échelle menant à la plate-forme d'observation. Le boucanier le suivit en jurant.

Bélésa était accroupie à sa fenêtre, horrifiée et assourdie. Le vent sifflait toujours plus furieusement et couvrait maintenant tout autre bruit, à l'exception de l'affolant roulement de tambour qui s'élevait désormais à la façon d'un chant de triomphe inhumain. La tempête se

ruait en direction de la côte, poussant devant elle une longue frange d'écume. Alors, tous les éléments, l'air, l'eau, le feu et la terre se fondirent en un épouvantable chaos. Des torrents d'eau s'abattaient sur la grève avec une frénésie aveugle. Le vent frappait féroce ment le fort dont toutes les poutres semblaient sur le point de se disjoindre. Le ressac montait à l'assaut de la plage, noyant les cendres des feux allumés par les boucaniers.

À la lueur d'un éclair, à travers les rideaux de la pluie battante, Bélésa vit les tentes lacérées se faire emporter comme fétus de paille ; elle vit les hommes eux-mêmes qui titubaient en s'avançant vers le fort. Et, se détachant sur la lueur électrique, elle vit le navire de Zaronó dont les mouillages avaient rompu, se précipiter sur les roches déchi quetées qui l'attendaient.

5. Un homme arrive par la forêt

La tempête venait d'épancher sa furie ; le jour se leva sur un ciel d'un bleu limpide, comme lavé par la pluie. Des oiseaux multicolores se mirent à chanter dans les arbres. Sur leurs larges feuilles, que la brise matinale faisait frémir, les gouttes d'eau brillaient comme autant de diamants.

Au bord d'un petit torrent qui serpentait à travers les sables pour se jeter dans la mer, entre deux rangées d'arbustes et de buissons, un homme s'était accroupi pour se laver les mains et le visage. Il se livrait à ses ablutions à la manière de ceux de sa race, en grognant et en s'ébrouant comme un buffle. Mais il s'interrompit subitement pour lever la tête ; l'eau qui dégoulinait de ses cheveux roux formait des ruisselets sur ses robustes épaules. Pendant une seconde, il resta ramassé, tous ses sens en éveil, puis, d'un seul mouvement, il tira son épée et se releva pour faire face à la forêt. Alors il se figea, bouche bée, yeux écarquillés.

Un homme venait vers lui à grands pas. Les yeux de plus en plus agrandis par la surprise, le pirate détaillait le pantalon de soie, les hautes bottes, le manteau évasé et le grand chapeau ; ce costume était à la mode d'il y avait un siècle. La large épée qui luisait dans la main de l'étranger ne laissait aucun doute sur ses intentions.

Le pirate blêmit.

— Toi ! fit-il sans y croire. Par Mitra ! Toi !

Poussant force jurons, il leva sa lame. Les oiseaux, telles des flammes, s'enfuirent à tire-d'aile quand le fracas de l'acier interrompit leurs chants. Les deux lames projetaient des gerbes d'étincelles bleutées, et le sable crissait sous les bottes. Tout se termina sur un horrible broiement d'os, et l'un des deux adversaires tomba à genoux. La lame échappa à sa main inerte ; il glissa de tout son long sur le sable rougissant. En un ultime effort, il prit quelque chose dans sa ceinture, tenta de le porter à sa bouche, puis il fut secoué d'un spasme et se détendit.

L'autre se pencha pour desserrer les doigts raidis ; il prit l'objet et s'en fut.

Debout sur la grève, Zaron et Valenso regardaient leurs hommes récupérer espars, fragments de mâts et madriers brisés. La tempête avait si violemment malmené le navire de Zaron sur les écueils qu'il avait été transformé en bois d'allumette. Non loin derrière eux, Bélés,

un bras passé sur l'épaule de Tina, écoutait leur conversation. Elle était pâle et défaite, et peu lui importait maintenant ce que lui réservait le destin. Elle n'accordait pas grand intérêt aux paroles des deux hommes. Elle avait compris n'être qu'un pion dans ce jeu, et cela l'accablait. Cette partie, toutefois, devait se jouer, que ce fût pour mener une existence misérable sur cette côte désolée, ou pour regagner d'une façon ou d'une autre quelque contrée civilisée.

Zarono ne cessait de jurer ; quant au comte, il semblait plongé dans un état second.

— Ce n'est pourtant pas l'époque des tempêtes d'ouest, marmonnait-il en promenant des yeux hagards sur les hommes qui transportaient sur le sable les débris du naufrage. Ce n'est pas le hasard qui a levé cette tempête afin de fracasser le bateau à bord duquel j'avais l'intention de m'enfuir. M'enfuir ? Je suis fait comme un rat, ainsi que prévu. Ou plutôt, nous sommes tous faits comme des rats...

— Je ne sais pas de quoi vous parlez, gronda Zarono en se tirillant la moustache. Je n'ai rien pu tirer de vous depuis que cette gamine, hier soir, vous a mis dans tous vos états avec cette histoire d'homme noir sorti des eaux. Mais ce que je sais, c'est que je ne vais pas finir ma vie sur cette fichue côte. Dix de mes hommes sont partis en enfer avec le bateau, mais il m'en reste encore cent soixante. Vous en avez une centaine. Ce ne sont pas les outils qui manquent au fort, ni les arbres dans la forêt. Nous allons mettre un navire en chantier. Dès que tous les débris auront été remontés, j'enverrai une équipe de bûcherons là-haut.

— Cela va prendre des mois, soupira Valenso.

— Voyez-vous une meilleure façon d'employer notre temps ? Nous sommes échoués ici, et, à moins de construire un bateau, nous n'en partirons jamais. Il va falloir bricoler une scierie, mais je n'ai jusqu'à présent jamais été très longtemps tenu en échec. J'espère que la tempête a mis en pièces ce chien de Strombanni ! Tout en construisant le bateau, nous aurons tout loisir de chercher le magot du vieux Tranicos.

— Jamais nous ne terminerons ce bateau, fit sombrement Valenso.

Zarono se tourna vers lui avec colère.

— Allez-vous enfin parler de façon sensée ? Qui au juste est ce maudit homme noir ?

— Maudit est le mot, fit Valenso, le regard perdu vers le large. C'est l'ombre de mon propre passé, de ma vie souillée de sang, qui me pourchassera jusqu'en enfer. À cause de lui, j'ai fui la Zingara, avec l'espoir qu'il perdrait ma trace sur l'immensité de l'océan. Mais j'aurais dû me douter qu'il finirait par me retrouver.

— Si un tel homme a effectivement débarqué ici, suggéra le

boucanier, il doit se cacher dans la forêt. Nous allons ratisser les sous-bois à sa recherche.

Valenso eut un rire sans joie.

— Autant chercher une ombre glissant devant un nuage qui masque la lune ; tenter de capturer un aspic dans le noir ; suivre la brume qui sur le minuit s'exhale du marécage.

Zarono jeta au comte un coup d'œil incertain ; il doutait de plus en plus de son bon sens.

— Qui est cet homme ? Et laissez pour un instant tomber les figures de style.

— Il est l'ombre de ma cruauté et de ma folle ambition ; un démon venu des temps passés ; ce n'est pas un banal mortel de chair et de sang, mais un...

— Une voile en vue ! hurla la vigie postée à la pointe nord.

Zarono se retourna vivement, et sa voix claqua dans le vent.

— Tu la connais ?

— Un peu ! entendit-on au loin. C'est la *Main Rouge* !

Zarono se mit à jurer comme un dément.

— Strombanni ! Les démons s'épargnent entre eux ! Comment a-t-il pu étaler ce coup de chien ? (La voix du boucanier porta sur toute la longueur de la grève :) Tout le monde au fort, en vitesse !

La plage était déserte, et la palissade grouillait de têtes casquées ou portant foulard, quand la *Main Rouge*, quelque peu endommagée en apparence, empanna après avoir paré la pointe. Les boucaniers avaient accepté l'alliance avec le fatalisme propre aux aventuriers, et les sujets du comte avec l'apathie naturelle des serfs.

Zarono regarda en grinçant des dents une chaloupe approcher tranquillement de la plage. Il aperçut bientôt la tête blonde de son rival debout à l'avant. Le canot toucha terre, et Strombanni s'avança seul en direction du fort.

Il s'arrêta à bonne distance et émit un mugissement qui franchit allègrement l'air limpide de la matinée.

— Ohé, du fort ! Je viens parlementer !

— Eh bien, qu'est-ce que tu attends ? lança Zarono.

— La dernière fois que je me suis approché avec un drapeau blanc, une flèche est venue se briser sur ma poitrine ! beugla le pirate.

— Cela te pendait au nez, fit Valenso. Je t'avais dit de partir.

— Je veux la promesse que cela ne se reproduira pas !

— Tu as ma promesse ! cria Zarono avec un sourire sardonique.

— Au diable ta promesse, chien zingaran ! Je veux la parole de Valenso.

Il restait au comte un reliquat de dignité. D'une voix qu'il voulut autoritaire, il répondit :

— Avance, mais que tes hommes restent où ils sont. Personne ne te

tirera dessus.

— Ça me va, fit aussitôt Strombanni. Quels que soient les vices d'un Korzetta, on peut se fier à sa parole.

Il reprit sa marche pour venir s'arrêter sous le portail en riant devant le visage haineux que Zaronno penchait au-dessus de lui.

— Alors, Zaronno, railla-t-il, on dirait que tu as un bateau de moins que la dernière fois ! Faut dire que vous autres, Zingarans, n'avez jamais été des marins.

— Comment as-tu pu sauver le tien, sale chien d'Argos ? interrogea le boucanier.

— À quelques milles au nord, il y a une petite anse, protégée par un bras de terre, répondit Strombanni. J'y étais mouillé. Mes ancres ont bien chassé un peu, mais je n'ai pas fait côte.

Zaronno se renfroigna ; Valenso ne dit mot. N'ayant que très peu exploré son domaine, le comte ignorait l'existence de ce mouillage. La crainte des Pictes, le manque de curiosité et les travaux agricoles ou autres avaient cantonné ses hommes à proximité du fort.

— Je viens négocier un échange, annonça Strombanni d'un ton léger.

— Nous n'avons rien à échanger avec toi, sauf de grands coups d'épée, grogna Zaronno.

— Ce n'est pas mon avis, fit Strombanni en étirant dans un sourire ses lèvres minces. Vous avez révélé vos intentions en tuant mon second, Galacus, et en le détroussant. Jusqu'à ce matin, je supposais que Valenso avait le trésor de Tranicos. Mais, si l'un ou l'autre d'entre vous l'avait eu, vous n'auriez pas pris la peine de me suivre et de tuer mon second pour vous procurer la carte.

— La carte ? lança Zaronno en se redressant.

— Oh, n'essayez pas de me faire marcher ! s'esclaffa Strombanni. (Mais son regard fulminait.) Je sais que vous l'avez. Les Pictes ne portent pas de bottes !

— Mais enfin..., commença le comte avant de se taire au coup de coude que lui donna Zaronno.

— Et en admettant que nous ayons la carte, dit ce dernier, qu'as-tu à échanger dont nous ayons besoin ?

— Laissez-moi entrer, suggéra Strombanni, et nous pourrions causer.

Il n'insista pas au point de montrer des yeux les hommes qui, penchés par-dessus la palissade, le regardaient, mais tous ceux qui avaient entendu ses paroles comprirent. Strombanni possédait un bateau. Cet avantage allait être sensible, qu'on livrât bataille ou fit un arrangement. Mais, quel que soit celui qui le commanderait, il ne pourrait emporter qu'un nombre limité de passagers. Et quels que soient ces derniers, un nombre bien plus important serait laissé en

arrière. Une vague de spéculations inquiètes courut le long des hommes silencieux alignés sur le chemin de ronde.

— À condition que tes hommes restent où ils sont, avertit Zaronno en montrant le canot tiré sur le sable, et le navire mouillé dans la baie.

— Entendu. Mais n'allez pas imaginer de me prendre en otage ! fit Strombanni avec un rire sinistre. Je veux que Valenso me donne sa parole que je pourrai quitter le fort indemne, dans une heure, que nous nous soyons entendus ou non.

— Tu as ma parole, répondit le comte.

— Très bien. Ouvrez, que nous puissions parler à cœur ouvert.

Le portail fut ouvert, puis refermé ; les chefs s'en furent ensemble vers le donjon. Les hommes de chaque parti recommencèrent à se surveiller silencieusement. Il y avait ceux qui étaient alignés sur la palissade, séparés par une grande étendue de sable de ceux qui se tenaient accroupis près du canot ; puis, de l'autre côté d'une bande d'eau bleue, la caraque dont le bastingage grouillait d'hommes en armes.

À l'insu des hommes qui occupaient la grande salle, Bélésa et Tina étaient tapies en haut de l'escalier. En bas, assis autour de la vaste table, se trouvaient Valenso, Galbro, Zaronno et Strombanni. Ils étaient seuls.

Strombanni but son vin d'un trait et reposa son gobelet. La droiture que suggérait sa prestance si assurée était démentie par les lueurs cruelles et perfides qui dansaient dans ses yeux. Mais son propos était assez direct.

— Nous voulons tous le trésor que Tranicos a caché quelque part par ici, commença-t-il sans préambule. Chacun de nous possède quelque chose dont les autres ont besoin. Valenso a des hommes de peine, des fournitures et un retranchement contre les Pictes. Toi, Zaronno, tu as ma carte. Quant à moi, j'ai un bateau.

— Ce que je voudrais bien savoir, intervint Zaronno, c'est ceci : si tu as pendant tant d'années disposé de la carte, pourquoi ne t'es-tu pas mis plus tôt en quête du magot ?

— Je ne l'avais pas. C'est ce chien de Zingoleto qui a suriné l'usurier et volé la carte. Par contre, il lui a fallu plus d'un an pour se procurer un navire et un équipage. Quand il est arrivé ici, les Pictes l'ont empêché de débarquer. Ses hommes se sont mutinés et l'ont forcé à faire voile sur la Zingara. L'un d'eux lui a volé la carte et me l'a vendue tout récemment.

— C'est donc pour cela que Zingoleto a reconnu la baie, marmonna le comte.

— Ce chien t'a conduit ici, comte ? demanda Strombanni. J'aurais dû m'en douter. Où est-il ?

— Sans doute en enfer, puisqu'il avait été jadis boucanier. Les Pictes l'ont tué, de toute évidence, alors qu'il parcourait les bois à la recherche du trésor.

— Parfait ! approuva joyeusement Strombanni. Bref, j'ignore comment vous avez appris que mon second avait la carte sur lui. J'avais confiance en lui, et les hommes avaient encore plus foi en lui qu'en moi, aussi la lui laissai-je. Mais ce matin il est descendu à terre avec quelques compagnons. Il a eu le malheur de s'écarter du groupe. On l'a retrouvé éventré non loin de la plage. La carte s'était envolée. Les hommes étaient tout prêts à m'accuser de l'avoir tué, mais j'ai montré à ces idiots les empreintes laissées par le meurtrier et ils ont reconnu qu'elles ne correspondaient pas à la taille de mes pieds. Et j'ai la certitude que ce n'est pas un membre de l'équipage qui a fait le coup, car aucun d'entre eux ne porte de bottes de ce type. Quant aux Pictes, ils vont nu-pieds. Aussi, le coupable ne peut-il être que zingaran.

« Bref, vous avez la carte, mais pas le trésor. Dans le cas contraire, vous ne m'auriez pas laissé entrer. Mes forces vous empêchent de mettre le nez dehors. Vous ne pouvez donc partir à la recherche du magot, et quand bien même vous mettriez la main dessus, vous n'avez pas de bateau pour vous en aller d'ici.

« Alors voici ce que je propose : Zarono me remet la carte. Et toi, Valenso, tu me fournis de la viande fraîche et tous les vivres nécessaires. Après cette interminable navigation, mes hommes sont menacés du scorbut. En échange, je vous prends à mon bord tous les trois, plus Dame Bélésa et sa protégée, et je vous dépose à peu de distance d'un port zingaran – ou encore, s'il préfère, je débarque Zarono à proximité d'un repaire de boucanier, puisqu'une corde l'attend probablement en Zingara. Et, pour conclure le marché, je donne à chacun une jolie part du trésor. »

Le boucanier se tripotait pensivement la moustache. Il savait que Strombanni ne tiendrait pas parole. D'ailleurs il n'envisageait nullement d'accepter la proposition. Mais refuser de but en blanc signifiait un affrontement armé. Son cerveau agile élaborait un plan capable de déjouer le pirate. Il voulait s'approprier le bateau de Strombanni autant que le trésor.

— Qu'est-ce qui nous empêche de te retenir prisonnier pour t'échanger contre ton bateau ? lança-t-il.

Strombanni éclata de rire.

— Tu me prends pour un idiot ? Mes hommes ont ordre d'appareiller si je ne ressors pas au bout d'une heure, ou s'ils suspectent une trahison. Ils ne vous remettraient pas le bateau, même si vous m'écorchiez vif sur la plage. Et puis j'ai la parole du comte.

— Il y va de mon honneur, fit sombrement Valenso. Abandonnez

les menaces, Zarono.

Zarono ne répondit pas. Son esprit était entièrement absorbé par le problème de s'approprier le navire de Strombanni et de poursuivre la discussion sans révéler qu'il ne détenait pas la carte. Et il se demandait qui, par le nom de Mitra, pouvait bien posséder cette satanée carte.

— Mes hommes aussi embarqueront sur ton bateau, déclara-t-il. Pas question de laisser tomber mes fidèles compagnons.

— Pourquoi ne me demandes-tu pas mon couteau pour me trancher la gorge, tant que tu y es ? rétorqua Strombanni. Laisser tomber tes fidèles – bah ! tu vendrais ton frère au diable si tu avais quelque chose à y gagner. Non ! Tu ne pourras emmener suffisamment d'hommes pour tenter une mutinerie.

— Laisse-nous un jour de réflexion, demanda Zarono pour gagner du temps.

Le poing de Strombanni s'abattit sur la table, faisant danser le vin dans les verres.

— Non, par Mitra ! Je veux une réponse immédiate !

Zarono bondit de sa chaise ; une colère noire submergea tous ses calculs.

— Chien de Barachan ! Ma réponse, je vais te l'enfoncer dans la panse...

Il laissa tomber son grand manteau et porta la main à son épée. Strombanni se leva avec un rugissement ; sa chaise se renversa. Valenso bondit à son tour entre les deux hommes qui se faisaient face, l'épée à demi tirée, la face convulsée. Il s'interposa en étendant les bras.

— Messieurs, du calme ! Zarono, j'ai donné ma parole que...

— Ce pourceau conchie votre parole ! rugit Zarono.

— Écarte-toi, beau seigneur, lança le pirate d'une voix lourde de folie meurtrière. Tu as donné ta parole que je ne serais pas traîtreusement mis à mal. Ce ne sera pas la violer que ce chien et moi croisons le fer en combat singulier.

— Voilà qui est parler, Strom ! fit dans leur dos une voix puissante où perçait de l'amusement.

Tous se retournèrent vivement et restèrent une seconde bouche bée. En haut de l'escalier, Bélés sursauta et émit une exclamation involontaire.

Un homme sortit d'une petite pièce que masquait une tenture, et s'avança sans hâte ni hésitation. Instantanément, il domina la situation, et tous comprirent que les cartes allaient être redistribuées.

Le nouveau venu était plus grand et plus puissamment bâti que l'un et l'autre de ces gentilshommes de fortune ; pourtant, en dépit de son imposante stature, il se mouvait avec la grâce et l'aisance d'une panthère. Il portait de hautes bottes évasées ; ses cuisses étaient

gainées d'un étroit pantalon de soie blanche. Son ample manteau bleu ciel s'ouvrait sur une chemise de lin blanc et une large ceinture écarlate. Son manteau s'ornait de glands d'argent, de rabats, de manchettes cousues d'or, et d'un col de satin. Un chapeau laqué complétait ce costume suranné depuis plus d'un siècle. Un sabre pesant était passé à sa taille.

— Conan ! s'écrièrent avec ensemble les deux marins.

À ce nom, Valenso et Galbro eurent le souffle coupé.

— Eh oui ! fit le géant en s'approchant de la table, amusé de voir leurs mines ébaubies.

— Que... que fais-tu ici ? articula le sénéchal. Comment as-tu fait pour t'introduire dans le fort ?

— J'ai escaladé la palissade est, pendant que vous discutiez au portail, répondit Conan qui parlait le zingaran avec un accent barbare. Tout le monde se dévissait le cou vers l'ouest. Je suis entré dans le donjon pendant qu'on ouvrait le portail à Strombanni. Et depuis, je vous écoute derrière cette tenture.

— Je te croyais mort, fit lentement Zarono. Il y a trois ans, l'épave de ton bateau a été reconnue sur une côte pleine de récifs, et, depuis, on n'a plus jamais entendu parler de toi sur le continent.

— Je ne me suis pas noyé avec mon équipage, expliqua Conan. Pour m'engloutir, il faudrait un océan plus profond. Après avoir gagné la côte à la nage, j'ai fait un brin de mercenariat pour les royaumes noirs ; et depuis, j'ai servi dans l'armée du roi d'Aquilonie. On pourrait dire que je me suis acheté une conduite (il eut un sourire farouche), ou du moins que j'en avais une jusqu'à un récent différend avec cet imbécile de Numédides. Et maintenant parlons affaires, camarades.

Dans l'escalier, Tina observait la scène de tous ses yeux à travers la balustrade et, toute excitée, serrait convulsivement le bras de Bélésa.

— Conan ! s'extasiait-elle. Regardez, ma dame ! C'est Conan !

Bélésa ouvrait elle aussi de grands yeux, comme si elle voyait en chair et en os un personnage de légende. Qui de ceux qui vivaient au bord de l'océan n'avait jamais entendu parler des hauts faits de Conan qui naguère écumait les mers à la tête d'une bande de pirates barachans ? De nombreuses ballades célébraient ses exploits audacieux et féroces. Il était impossible de compter sans lui ; il venait d'entrer en scène pour irrésistiblement s'imposer comme l'élément dominant de l'intrigue. Fascinée et craintive, Bélésa, ou plutôt son instinct de femme s'interrogeait sur l'attitude qu'il allait lui témoigner. S'apparenterait-elle à la brutale indifférence de Strombanni ou au désir violent de Zarono ?

Valenso commençait à se remettre du choc d'avoir découvert un étranger dans son donjon. Il savait que Conan était cimmérien, qu'il avait vu le jour et grandi dans les régions désolées du Nord, et que,

par conséquent, il échappait aux limitations physiologiques qui étaient le lot des hommes civilisés. Il n'était pas si étrange qu'il ait pu s'introduire à l'insu de tous dans le fort, mais Valenso frémit à la pensée que d'autres barbares, les Pictes surnois, par exemple, puissent rééditer l'exploit.

— Es-tu venu par la mer ? demanda-t-il.

— Je suis venu par la forêt, fit le Cimmérien en montrant l'est du menton.

— Tu as vécu avec les Pictes ? demanda le comte d'une voix glaciale.

Les yeux du géant brillèrent d'une colère passagère.

— Même un Zingaran devrait savoir que jamais la paix n'a régné entre les Pictes et les Cimmériens, et que jamais elle ne régnera. Notre inimitié est plus ancienne que le monde. Si tu avais dit cela à un de mes frères parmi les plus farouches, il t'aurait sur-le-champ fendu le crâne en deux. Mais je vis parmi vous, hommes civilisés, depuis suffisamment longtemps pour comprendre votre ignorance et votre manque de courtoisie. Devant une telle grossièreté, celui qui vient de franchir quatre cents lieues en terrain ennemi doit faire appel à tout son calme pour ne pas s'emporter. Mais passons. (Il se tourna vers les deux aventuriers qui le considéraient d'un air maussade.) D'après ce que j'ai entendu, je crois comprendre que vous êtes en désaccord au sujet d'une carte.

— Ce ne sont pas tes affaires, maugréa Strombanni.

— Serait-ce celle-ci ?

Avec un mauvais sourire, Conan venait de sortir de sa poche un carré de parchemin froissé, marqué de lignes brunâtres. Strombanni, instantanément livide, fit un pas en avant.

— Ma carte ! s'écria-t-il. Où l'as-tu trouvée ?

— Sur ton second, Galactus. Après l'avoir occis, répondit Conan avec un sourire macabre.

— Maudit chien ! éclata Strombanni en se retournant vers Zarono. Tu n'as jamais eu cette carte ! Tu mentais !...

— Je n'ai jamais dit que je l'avais, grogna le boucanier. Tu t'es trompé toi-même. Mais ne sois pas idiot. Conan est seul ; sinon, il nous aurait déjà tranché la gorge. Nous allons la lui prendre...

— N'y comptez pas ! fit le Cimmérien avec un rire farouche.

Les deux hommes se précipitèrent sur lui. Tout en reculant, Conan chiffonna le parchemin et le jeta sur les braises rougeoyantes de l'âtre. Avec un hurlement incohérent, Strombanni bondit vers la cheminée. Mais un coup de poing derrière l'oreille l'étendit à demi-inconscient sur le sol. Zarono tira son épée, mais il ne l'avait que levée quand le sabre de Conan la lui fit voler du poing.

Le boucanier, le regard plein de fureur et de haine, tituba à

reculons jusqu'à la table. Strombanni se remit debout, l'œil vitreux et l'oreille en sang. Conan se pencha légèrement par-dessus la table afin de poser la pointe de son sabre sur la poitrine de Valenso.

— N'appelle surtout pas la garde, comte, fit-il d'une voix douce. Quant à toi, face de rat, je ne veux pas t'entendre, signifia-t-il à Galbro qui, d'ailleurs, ne montrait nulle intention de braver sa colère. La carte est en cendres, et il ne servirait à rien de répandre le sang. Asseyez-vous tous.

Strombanni hésita, esquissa un geste vers le pommeau de son épée, puis haussa les épaules et se laissa tomber sur une chaise. Les autres s'exécutèrent. Conan resta debout, dominant de toute sa taille ses ennemis qui le considéraient avec des yeux pleins de haine et d'amertume.

— Vous parliez affaires, dit-il. C'est tout ce que j'avais en tête en venant ici.

— Et qu'as-tu à nous proposer ? demanda Zarono.

— Rien que le trésor de Tranicos.

— *Quoi ?* firent les trois hommes en bondissant sur leurs pieds.

— Assis ! rugit Conan en abattant le plat de sa lame sur la table.

Tous se rassirent, la face tendue et blême. Conan sourit car leur réaction unanime à ses paroles lui procurait un intense plaisir. Il reprit :

— Eh oui ! J'ai trouvé le trésor avant de me procurer la carte. C'est pourquoi je l'ai brûlée. Sans moi, personne ne mettra jamais la main dessus.

Ils le gratifièrent d'un regard meurtrier.

— Tu mens, fit Zarono sans grande conviction. Déjà tout à l'heure, tu nous as menti. Tu as dit que tu étais venu par la forêt, en prétendant toutefois n'avoir pas vécu parmi les Pictes. Tout le monde sait que ce pays est complètement sauvage et que ses seuls habitants sont les Pictes. Les premiers avant-postes civilisés sont les colonies aquiloniennes de la Rivière du Tonnerre, à des centaines de kilomètres à l'est.

— C'est de là que je viens, répliqua Conan, imperturbable. Je crois bien être le premier homme blanc à traverser le pays pictes. Quand je me suis enfui d'Aquilonie, je suis tombé sur un groupe de Pictes. J'ai été obligé d'en tuer quelques-uns. Au cours de la mêlée, j'ai reçu la pierre d'une fronde, et ils m'ont fait prisonnier. Ces hommes du clan du Loup m'ont échangé contre un de leurs chefs, prisonnier de ceux de l'Aigle. Ces derniers m'ont alors emmené à plus de cent cinquante kilomètres à l'ouest, pour me faire brûler dans un de leurs principaux villages ; mais, une nuit, j'ai tué leur chef de guerre ainsi que trois ou quatre autres guerriers, et je me suis enfui.

« Je ne pouvais pas rebrousser chemin car ils étaient à mes trousses

et ne cessaient de me rabattre vers l'ouest. Il y a quelques jours, ils ont enfin décroché ; et, par Crom, l'endroit où je m'étais réfugié s'avéra être la cache du vieux Tranicos ! Tout y est : des coffres d'armes et d'habits – j'y ai pris ces vêtements et cette lame –, des coffres de pièces d'or, de pierres précieuses et de bijoux de toutes sortes, et, au milieu de tout ça, les bijoux de Tothmekri luisant comme les astres de la nuit ! Sans oublier ce vieux Tranicos et ses onze lieutenants, assis autour d'une table d'ébène, en train de contempler depuis un siècle leur magot. »

— Quoi ?

— Comme je vous le dis ! (Conan s'esclaffa.) Tranicos est mort à côté de son trésor, et les autres avec lui ! Leurs cadavres ne sont ni pourris ni chiffonnés. Ils sont assis le verre à la main, avec leurs grandes bottes et leurs chapeaux laqués, depuis près de cent ans !

— Voilà une chose singulière, souffla Strombanni, mal à l'aise.

— Qu'est-ce que ça change ? rétorqua Zaron. C'est le trésor qui nous intéresse. Continue, Conan.

Le Cimmérien s'assit à la table, se servit un verre de vin et le vida avant de répondre.

— Par Crom ! je n'avais pas bu de vin depuis mon départ d'Aquilonie. Ces satanés Aigles me serraient de si près que j'avais à peine le temps de ramasser des baies ou des racines. Il m'est arrivé de prendre des grenouilles, et de les manger crues parce que je n'osais pas allumer un feu.

Impatient, son auditoire l'informa vertement que ses aventures culinaires l'intéressaient moins que le trésor. Conan eut un sourire et reprit :

— Je suis resté quelques jours sur place, à me reposer et à prendre des lapins au collet. Je voyais de la fumée monter parfois à l'ouest, mais je l'attribuais à quelque village picte situé sur la plage. Je n'étais pas loin d'eux, mais il se trouve que le magot est caché en un lieu qui leur est tabou. Peut-être m'observaient-ils de loin ; mais je n'en vis pas un seul.

« Hier soir je me suis mis en route en direction de l'ouest, avec l'intention de gagner la plage à quelques kilomètres au nord de l'endroit d'où s'élevait de temps en temps de la fumée. Je n'en étais plus très loin quand la tempête s'est levée. Je me suis assis sous le vent d'un gros rocher pour attendre l'embellie. Puis j'ai grimpé au sommet d'un arbre, et, au lieu de Pictes, j'ai aperçu la caraque de Strombanni, mouillée dans une anse, et un canot qui venait à terre. Je me dirigeais vers son campement sur la plage, quand je suis tombé sur Galactus. Je lui ai passé mon fer en travers du corps parce que nous avions un vieux différend en souffrance. »

— Que t'avait-il fait ? demanda Strombanni.

— Oh, il y a des années, il avait enlevé une amie à moi. Je n'aurais jamais trouvé la carte, s'il n'avait pas tenté de la manger avant de mourir.

« J'ai bien sûr tout de suite compris ce que c'était. J'étais en train de réfléchir à ce que j'allais en faire, quand les autres sont arrivés et ont découvert le corps. Caché dans un fourré, à une dizaine de mètres de là, j'ai eu tout loisir d'étudier les réactions. Et je compris qu'il serait tout à fait inopportun de me montrer ! (Conan éclata de rire en constatant la fureur et le dépit qui passaient sur le visage de Strombanni.) C'est ainsi que j'ai appris que Zaroni et Valenso se trouvaient à quelques kilomètres au sud. Aussi quand je t'ai entendu dire que c'était sans doute Zaroni qui avait fait le coup et volé la carte, et que tu allais essayer de parlementer avec lui pour le tuer à la première occasion et récupérer le document... »

— Maudit chien ! éclata Zaroni.

Quoique livide, Strombanni éclata d'un rire sans joie.

— Tu crois que je comptais me montrer régulier avec un pourceau de ton espèce ? Continue, Conan.

Le Cimmérien souriait. De toute évidence, il attisait délibérément la haine entre les deux hommes.

— Eh bien, c'est à peu près tout ! reprit-il. Pendant que vous tiriez des bords le long de la côte, j'ai suivi la plage à l'abri des bois, et ai été en vue du fort bien avant vous. Tu ne t'étais pas trompé, Strom, en disant que la tempête avait dû détruire le bateau de Zaroni – mais il est vrai que tu connaissais la configuration de la baie.

« Voilà toute l'histoire. J'ai le trésor, Strom a un bateau, et Valenso des vivres et du matériel. Par Crom, Zaroni, je ne vois pas ce que tu viens faire là-dedans, mais, pour éviter toute querelle, je vais compter avec toi. Ma proposition est tout ce qu'il y a de simple.

« Nous partageons le trésor en quatre. Strom et moi partons à bord de la *Main Rouge*. Toi et Valenso, vous restez maîtres de ce pays sauvage, ou, si vous préférez, vous construisez un bateau en troncs d'arbres. »

Valenso pâlit, Zaroni jura, tandis que Strombanni souriait tranquillement.

— Serais-tu assez idiot pour embarquer seul avec Strombanni ? railla Zaroni. Il te coupera la gorge avant d'avoir perdu la terre de vue !

Conan se mit à rire.

— C'est tout le problème du loup, de l'agneau et du chou. Comment leur faire traverser la rivière sans qu'ils s'entre-dévorent !

— Et cela a tout pour plaire à ton humour cimmérien, hein ? fit Zaroni d'une voix lasse.

— Il est hors de question que je reste ici ! lança Valenso, une lueur

de folie dans le regard. Trésor ou pas, il me faut partir !

Conan le considéra d'un œil intéressé.

— En ce cas, reprit-il, que dites-vous de cet arrangement : nous divisons le trésor comme j'ai dit. Strombanni prend à son bord Zaron, Valenso et ceux de sa suite qu'il aura choisis. Quant à moi, je demeure à la tête du fort avec le reste des gens de Valenso et tous ceux de Zaron. Je construirai ma propre embarcation.

Zaron avait l'air abattu.

— J'ai le choix entre rester échoué ici ou abandonner mon équipage et embarquer à bord de la *Main Rouge* pour me faire égorger ?

Le rire de Conan éclata joyeusement dans la grande salle. Il appliqua une claque joviale sur le dos du boucanier, ignorant le regard meurtrier que l'autre lui lançait.

— Tu as tout compris, Zaron ! Tu restes ici, Strom et moi embarquons, ou tu pars avec lui en me laissant tes hommes.

— J'aimerais mieux prendre Zaron, avoua Strombanni. Toi, Conan, tu aurais vite fait de retourner mes hommes et de me trancher la gorge.

La sueur ruisselait sur la face livide de Zaron.

— Ni moi, ni le comte, ni sa nièce ne reverrons jamais la terre si nous embarquons avec ce démon, dit-il. Vous êtes tous les deux en mon pouvoir. Mes hommes cernent ce donjon. Qu'est-ce qui m'empêche de disposer de vous ?

— Absolument rien, reconnut volontiers Conan. Sauf que, dans ce cas, les hommes de Strombanni appareilleraient aussitôt, te laissant échoué sur cette côte où les Pictes n'ont qu'un désir : égorger tout le monde ; que, moi mort, tu ne mettrais jamais la main sur le trésor ; et qu'enfin je te fends le crâne jusqu'au menton si jamais tu tentes d'appeler tes hommes.

Ce disant, Conan n'avait cessé de rire comme devant la situation la plus drôle qui fût ; mais même Bélésa avait senti qu'il ne parlait pas à la légère. Son sabre était posé sur ses genoux, tandis que l'épée de Zaron était rangée dans son fourreau. Galbro n'était pas un combattant, et Valenso paraissait incapable de toute action ou décision.

— Exact ! renchérit Strombanni. Tu aurais bien du mal si tu t'en prenais à nous. Je suis d'accord avec ce que propose Conan. Et toi, Valenso, qu'en dis-tu ?

— Il faut que je parte d'ici ! balbutia Valenso, le regard vide. Il faut que je me dépêche – que je parte... très loin... vite !

Strombanni fronça les sourcils, intrigué par le singulier comportement du comte, puis, avec un sourire narquois, il s'adressa au boucanier :

— Et toi, Zarono ?

— Que veux-tu que je dise ? fit l'autre. J'emmène avec moi sur la *Main Rouge* mes trois lieutenants et quarante hommes, et l'affaire est conclue.

— Les lieutenants et trente hommes !

— Ça me va.

— Affaire conclue !

Il n'y eut ni poignées de main, ni verres levés pour sceller le contrat. Les deux capitaines se dévisageaient comme des loups affamés. Le comte, plongé dans ses sombres pensées, se tirait la moustache d'une main fébrile. Conan, lui, s'étira comme un grand fauve et reprit du vin en souriant de cet accord, mais du sourire d'un tigre à l'affût.

Bélésa sentait que chacun de ces hommes avait à l'esprit les pensées les plus meurtrières. Aucun d'eux, à l'exception possible de son oncle, n'avait l'intention de respecter sa part du contrat. Chacun entendait s'assurer à la fois du bateau et de l'intégralité du trésor. Nul ne serait satisfait à moins.

Mais comment comptaient-ils s'y prendre ? Que se passait-il dans ces esprits retors ? Cette atmosphère de haine et de trahison oppressait douloureusement la jeune femme. Le Cimmérien, en dépit de sa franchise abrupte, n'était pas moins subtil que les autres – peut-être même était-il plus redoutable encore sur ce terrain. Sa domination de la situation n'était pas seulement physique, bien que ses épaules massives et ses membres gigantesques parussent trop grands même pour l'imposante salle à manger. Cet homme possédait une vitalité de fer qui évinçait la vigueur coriace des deux aventuriers.

— Conduis-nous jusqu'au trésor ! demanda Zarono.

— Patience, fit Conan. Nous devons équilibrer nos forces, de sorte que personne ne puisse prendre l'avantage sur les autres. Nous allons procéder ainsi : tout l'équipage de Strom, à l'exception d'une douzaine de matelots, va débarquer pour établir son camp sur la plage. Les hommes de Zarono quitteront le fort pour camper, eux aussi, sur la plage, bien en vue des autres. De cette façon chaque équipage pourra surveiller l'autre et s'assurer que personne ne nous suive pour nous dresser une embuscade dans la forêt. Ceux qui seront à bord de la *Main Rouge* iront tirer des bords dans la baie, hors de portée des deux partis. Les gens de Valenso demeureront au fort, mais le portail restera ouvert. As-tu l'intention de nous accompagner, comte ?

— Entrer dans cette forêt ? (Valenso frémit et ramena son manteau sur ses épaules.) Pas pour tout l'or de Tranicos !

— Bien. Il faudra à peu près trente hommes pour transporter le magot. Quinze de chaque équipage. Nous nous mettons en route dès que possible.

Bélésa, à laquelle rien n'échappait de la partie qui se jouait sous ses yeux, vit Zarono et Strombanni se jeter des coups d'œil furtifs, puis baisser le regard et lever le verre afin de dissimuler quelque sombre connivence. La jeune femme entrevoyait la fatale faiblesse du plan de Conan, et se demandait comment elle avait pu lui échapper. Peut-être était-il trop confiant en sa propre bravoure ! Elle était certaine qu'il ne ressortirait pas vivant de la forêt. Une fois qu'ils auraient mis la main sur le trésor, les deux autres s'uniraient pour se débarrasser de celui auquel ils portaient la même haine. Elle frémit en regardant tristement l'homme qu'elle savait condamné. N'était-il pas étrange de voir ce puissant guerrier, assis là à rire et à boire du vin, et de le savoir promis à une fin cruelle ?

La situation regorgeait de sombres et sanglantes promesses. Zarono, s'il le pouvait, tuerait Strombanni qui, de son côté, avait sans doute déjà décidé la mort du boucanier, du comte et de Bélésa. Si Zarono sortait vainqueur de cette cruelle partie d'échecs, leur vie serait probablement sauve ; mais, à la vue du boucanier dont le visage sombre ne cachait pas la nature malfaisante, elle ne pouvait décider de ce qui était le plus horrible, de cet homme ou de la mort.

— C'est loin ? demanda Strombanni.

— Si nous partons sur l'heure, nous serons de retour avant minuit, répondit Conan. (Il vida son verre, se leva, rajusta sa ceinture et regarda le comte.) Valenso, es-tu devenu assez fou pour tuer un Picte revêtu de ses peintures de guerre ?

Valenso sursauta.

— Je ne comprends pas.

— Prétends-tu ignorer que tes hommes ont tué un chasseur picte hier soir ?

Le comte secoua la tête.

— Pas un seul de mes hommes n'est allé dans la forêt.

— En tout cas quelqu'un y est allé, grogna le Cimmérien en fouillant dans sa poche. J'ai trouvé sa tête accrochée à un arbre de la lisière. Elle ne portait aucune peinture de guerre. Je n'ai pas vu trace de bottes, j'en ai déduit qu'elle avait été placée là avant la tempête. En revanche il y avait d'autres traces – des empreintes de mocassins sur le sol humide. Des Pictes sont passés par là et ils ont vu cette tête. Il s'agissait d'hommes d'un autre clan, sinon ils l'auraient décrochée. S'ils sont en paix avec la tribu du mort, ils sont sans doute allés la prévenir.

— Ce sont peut-être eux qui l'ont tué, suggéra Valenso.

— Non. Eux, comme moi, savent qui a fait le coup. Cette chaîne était nouée autour de la tête. Tu devais être en pleine crise de folie pour signer ton œuvre de cette façon.

Conan jeta sur la table, devant le comte qui fit un bond en arrière

en portant la main à sa gorge, la chaîne d'or qu'il portait habituellement autour du cou.

— J'ai reconnu le blason des Korzetta, précisa Conan. La seule présence de cette chaîne a suffi à apprendre aux Pictes que le coupable est un étranger.

Valenso ne répondit pas. Il fixait la chaîne des yeux comme s'il s'agissait d'un serpent venimeux.

Conan eut un froncement de sourcils et adressa aux autres un regard interrogatif. D'un geste bref, Zaronno lui fit comprendre que le comte n'avait plus toute sa tête. Conan rengaina son sabre et coiffa son chapeau.

— Bien, allons-y, dit-il.

Les deux capitaines vidèrent leur vin et se levèrent en rajustant leur baudrier. Zaronno porta la main sur le bras du comte et le secoua légèrement. Valenso sursauta, puis suivit les autres, la chaîne pendant au bout de ses doigts, comme un homme qui ne parvient pas à s'éveiller complètement. Tous, cependant, ne sortirent pas.

Bélésa et Tina, qui épiaient toujours entre les balustres, virent Galbro se laisser distancer par les autres. Dès que la lourde porte se referma, il courut jusqu'à l'âtre où il entreprit de ratisser soigneusement les braises. Puis il se mit à genoux pour contempler longuement quelque chose. Enfin, il se releva et disparut furtivement par une autre porte.

— Qu'a-t-il bien pu trouver dans le feu ? chuchota Tina.

Bélésa haussa les épaules et les sourcils ; puis, aiguillonnée par la curiosité, elle se leva et descendit dans la salle déserte. Quelques secondes plus tard, elle s'agenouillait au même endroit que le sénéchal, et découvrait ce qu'il était venu regarder.

Il s'agissait des restes carbonisés de la carte que Conan avait jetée dans le feu. Ils étaient sur le point de tomber en poussière, mais on pouvait toujours y distinguer, encore que très vagues, quelques lignes et indications. Bien que l'écriture ne fût plus lisible, Bélésa put discerner les contours de ce qui devait être une colline ou un piton, entouré par un dessin qui, à ne pas s'y tromper, représentait une végétation très dense. Ce plan ne lui disait rien ; mais, à la lumière du comportement de Galbro, elle comprit qu'il s'agissait là de la représentation d'un lieu qu'il connaissait. D'ailleurs, de tous les membres de la colonie, le sénéchal était celui qui s'était enfoncé le plus avant dans la forêt.

6. Le trésor

La forteresse se dressait, étrangement paisible, dans la chaleur de midi qui avait suivi la tempête. On entendait des voix à l'intérieur de la palissade, des voix basses et assourdies. La même torpeur régnait sur la grève où les deux équipages ennemis se surveillaient en silence, séparés par quelques centaines de mètres de sable nu. À deux encablures de là, était mouillée la *Main Rouge* ; une poignée d'hommes étaient restés à bord, parés à virer l'ancre au premier signe de trahison. La caraque constituait la carte d'atout de Strombanni, sa meilleure garantie contre la fausseté de ses associés.

Bélésa descendit l'escalier et s'immobilisa à la vue du comte Valenso. Assis à la grande table, il tournait et retournait la chaîne brisée entre ses mains. Elle le considéra sans aménité et avec crainte. Le changement qui venait de s'opérer en lui était effrayant ; il paraissait enfermé dans un univers sinistre, tenaillé par une angoisse qui avait chassé de son être toute autre caractéristique humaine.

Conan avait joué très serré afin de se prémunir d'un traquenard en forêt. D'après Bélésa, toutefois, il n'avait pas pris suffisamment de précautions contre ses compagnons. Il s'était enfoncé dans les bois, à la tête des deux capitaines et de leurs trente hommes, et la jeune femme était certaine de ne jamais le revoir vivant.

Elle prit la parole, et sa voix lui parut altérée :

— Le barbare est parti dans la forêt avec les capitaines. Dès qu'ils auront mis la main sur l'or, ils le tueront. Que va-t-il se passer ensuite ? Allons-nous embarquer ? Pouvons-nous avoir confiance en Strombanni ?

Valenso secoua la tête d'un air absent.

— Strombanni aurait tôt fait de nous éliminer pour s'approprier nos parts. Non, Zaronno m'a secrètement instruit de ses intentions. Lorsque nous poserons le pied sur le pont de la *Main Rouge*, nous serons les seuls maîtres à bord. Zaronno va faire en sorte que la nuit les surprenne dans la forêt, afin qu'ils soient forcés d'y camper. Il a l'intention de tuer Strombanni et ses hommes pendant leur sommeil. Au point du jour, quelques-uns de nos pêcheurs se glisseront hors du fort pour aller, à la nage, s'emparer de la caraque. Strombanni et Conan sont loin de s'attendre à cela. Zaronno et ses hommes sortiront alors de la forêt et, après avoir rallié les boucaniers qui campent sur la plage, ils tomberont sur les pirates endormis. De mon côté,

j'apporterai le concours de mes hommes. Privés de capitaine, démoralisés et inférieurs en nombre, les pirates n'opposeront pas grande résistance. Il ne nous restera plus qu'à appareiller avec tout le trésor.

— Et moi, qu'est-ce que je deviens dans tout cela ? demanda-t-elle d'une voix blanche.

— Je t'ai promise à Zarono. Sans cet arrangement, il ne s'encombrerait pas de nous.

— Jamais je ne serai à lui ! lança-t-elle, désespérée.

— Il le faudra pourtant, laissa-t-il tomber sans la moindre once de compassion. (Il plaça la chaîne dans un rai de lumière qui descendait d'une fenêtre.) Je l'aurai laissée tomber dans le sable, marmonna-t-il. Ainsi il est venu si près... jusque sur la grève...

— Non, vous ne l'avez pas perdue sur la plage, rectifia Bélésa d'une voix aussi peu charitable que celle de son oncle. (Son âme, son cœur étaient comme pétrifiés.) Vous vous l'êtes vous-même arrachée ici, hier soir, lorsque vous avez donné le fouet à Tina. Comme je sortais, je l'ai vue qui luisait par terre.

Le comte leva les yeux, le visage gris de peur ; comprenant l'interrogation muette qui émanait de son regard, Bélésa eut un rire amer.

— Eh oui ! L'homme noir ! Il est venu ici ! Dans le donjon ! Il aura trouvé la chaîne par terre. Les gardes ne l'ont pas vu, mais il est venu jusque devant votre porte, la nuit dernière. Je l'ai vu qui parcourait le couloir.

Elle crut un instant que la terreur allait le terrasser. Il se laissa glisser au fond de son fauteuil ; la chaîne tomba de ses doigts inertes et tinta sur la table.

— Dans le donjon ! souffla-t-il. Je m'imaginais que les hommes d'armes, les serrures et les barreaux étaient capables de l'empêcher d'entrer. Idiot que j'étais ! Je ne peux pas plus me garder de lui que lui échapper ! Devant ma porte ! Jusque devant ma porte ! (Cette pensée l'emplissait d'horreur.) Pourquoi n'est-il pas entré ? glapit-il en lacérant son col de dentelle comme s'il l'eût étranglé. Que n'a-t-il mis un terme à ce cauchemar ? J'ai rêvé que j'ouvrais les yeux pour le voir penché au-dessus de mon lit, la tête nimbée de ce feu bleu et infernal ! Pourquoi ?...

Le paroxysme était passé, le laissant défait et tremblant.

— Je comprends ! soupira-t-il. Il joue avec moi comme un chat avec une souris. Me tuer hier soir dans ma chambre eût été trop facile, trop clément. Alors il a détruit le bateau à bord duquel je voulais m'en aller, il a tué ce malheureux Picte et laissé ma chaîne sur les lieux afin que les sauvages me prennent pour le coupable. Ils ont plus d'une fois eu l'occasion de la voir à mon cou. Mais pourquoi tout cela ? reprit-il.

Quelle diablerie a-t-il en tête ? quel est ce dessein pervers, si tordu qu'un esprit humain ne peut le concevoir ?

— Qui est cet homme noir ? interrogea Bélésa, l'échine parcourue d'un frisson de peur.

— Un démon suscité par ma rapacité et ma soif de richesses pour me tourmenter jusqu'à la fin des temps ! balbutia le comte.

Il posa ses longs doigts minces devant lui sur la table et se mit à fixer sa nièce d'un regard vide et étrangement lumineux qui semblait non pas la voir, mais la traverser et considérer quelque sombre et lointaine destinée.

— Au temps de ma jeunesse, j'avais un ennemi à la cour, reprit-il, parlant plus pour lui-même que pour elle. Un personnage puissant qui s'interposait entre moi et mes ambitions. Mû par ma soif de richesses et de pouvoir, je me suis tourné vers la magie noire. Sur ma demande, un sorcier a évoqué un démon des abysses qui brisa et tua mon ennemi ; je devins bientôt riche et puissant, et nul n'osa plus se dresser contre moi. Mais j'ai cru pouvoir flouer l'enchanteur du prix qu'un mortel doit payer pour obtenir l'aide des enfers.

« Il s'était exilé de sa Stygie natale et s'appelait Toth-Amon de l'Anneau. Il s'était enfui lors du règne du roi Mentuphéra ; lorsque celui-ci mourut, Ctesphon s'assit sur le trône d'ivoire de Luxur. Au lieu de regagner sa patrie, Toth-Amon prolongeait son séjour à Kordava et ne cessait de me harceler avec cette dette. Mais, plutôt que de lui remettre, comme promis, la moitié de mes gains, je le dénonçai à mon propre souverain afin de le forcer à regagner en hâte la Stygie. Là, il rentra en grâce auprès du roi et amassa richesses et pouvoirs magiques jusqu'à devenir maître virtuel du pays.

« Il y a deux ans, à Kordava, l'on m'a rapporté que Toth-Amon avait disparu de son domaine de Stygie. Et une nuit, dans la pénombre de la grande salle de mon château, j'ai vu sa face plombée de démon qui m'épiait.

« Il n'avait pas revêtu sa forme matérielle. Il avait envoyé pour me tourmenter une émanation de son esprit. Nul roi, cette fois, pour me protéger, car depuis la mort de Ferdrugo et l'avènement du régent, le pays est, comme tu le sais, sujet aux luttes intestines. Avant que Toth-Amon n'atteigne physiquement Kordava, je me suis embarqué avec l'espoir de mettre quelques océans entre nous. Il a ses limites ; pour me suivre à travers les mers, il a besoin de son corps de chair. Mais voici que grâce à ses pouvoirs, ce démon a retrouvé ma trace, même ici, en ce pays perdu.

« Il est trop habile pour se laisser prendre ou tuer. S'il se cache, nul mortel ne saurait le trouver. Il se coule partout comme les ombres de la nuit, en se riant des barreaux et des serrures. Les gardes s'endorment à son approche. Il commande aux esprits de l'éther, aux

serpents des Enfers, aux démons de la nuit. Il sait lever des tempêtes capables de disloquer des navires, d'abattre des châteaux. Je croyais que la houle profonde engloutirait ma piste – mais il m'a retrouvé pour réclamer son dû...

L'étrange regard de Valenso, perdu au-delà des tentures vers d'invisibles horizons, s'alluma d'un feu pâle.

— Je vais me jouer de lui, murmura-t-il. Qu'il ne frappe pas avant la nuit, et l'aube me trouvera avec un bateau sous les talons, et une nouvelle fois je mettrai un océan entre moi et sa vengeance.

— Par la Fournaise !

Conan s'immobilisa, le visage levé. Derrière lui, les marins firent halte. Ils formaient deux groupes distincts, l'arc à la main et la méfiance à l'œil. Ils suivaient un ancien sentier tracé par les chasseurs pictes, qui s'ouvrait plein est. Bien qu'ils n'eussent pas parcouru plus d'une trentaine de mètres, la plage n'était déjà plus visible.

— Qu'y a-t-il ? demanda Strombanni avec défiance. Pourquoi t'arrêtes-tu ?

— Es-tu aveugle ? Regarde là-haut !

Suspendue à une forte branche qui surplombait la piste, une tête leur souriait, une face sombre et fardée, encadrée d'une épaisse chevelure noire d'où pendait une plume de calao.

— J'avais décroché cette tête, je l'avais cachée dans les fourrés, grogna Conan. Quel imbécile s'est amusé à la replacer là ? On dirait que quelqu'un tient vraiment à ce que les Pictes fondent sur la colonie.

Les hommes se lancèrent de sombres coups d'œil ; un nouvel élément de suspicion venait attiser une haine déjà ardente. Conan grimpa à l'arbre, se saisit de la tête et partit à travers les fourrés pour la jeter dans un ruisseau où il la regarda couler.

— Les Pictes dont on voit les empreintes autour de cet arbre n'étaient pas des Calaos, lança-t-il en franchissant les buissons. J'ai suffisamment navigué le long de cette côte ! Si je ne me trompe, ceux-ci étaient des Cormorans. Pourvu qu'ils soient en guerre avec les Calaos. Sinon, ils sont partis tout droit vers le village du clan des Calaos, et ce serait très mauvais pour nous. Je ne sais pas à quelle distance se trouve ce village, mais dès qu'ils seront au courant de ce meurtre, ils accourront comme des loups affamés. C'est la pire insulte que l'on puisse faire subir à un Pictes – tuer un brave qui n'arbore pas les peintures de guerre et abandonner sa tête aux vautours. Il se passe de drôles de choses sur cette côte. Mais il en va ainsi toutes les fois que des hommes civilisés s'aventurent en terre inconnue ; ils sont tous fous à lier. Venez.

À mesure qu'ils s'enfonçaient dans la forêt, les hommes laissaient redescendre peu à peu les lames dans leurs fourreaux, les flèches dans

leurs carquois. Ces marins habitués aux longues houles grises n'étaient guère à l'aise entre ces parois de verdure et de lianes. Le sentier ne cessait de serpenter, si bien que la plupart perdirent bientôt toute orientation et n'eussent pas même été capables de dire dans quelle direction se trouvait la plage.

Conan était mal à l'aise pour une tout autre raison. Il ne cessait de scruter la piste et finit par grogner :

— Quelqu'un vient de passer par ici – moins d'une heure d'avance sur nous. Chaussé de bottes et aussi discret qu'un phacochère. Est-ce l'idiot qui a replacé la tête dans l'arbre ? Non, j'aurais reconnu ses traces là-bas. Alors, qui a fait ça ? Il n'y avait pas de traces autour de cet arbre, sauf celles des Pictes que j'avais déjà relevées. Et qui est ce type qui nous précède ? L'un de vous, faces de raie, aurait-il envoyé un homme en avant pour une raison ou pour une autre ?

Comme un seul homme, Strombanni et Zarono clamèrent qu'ils n'avaient rien fait de tel, tout en échangeant des regards incrédules. Les signes infimes que Conan relevait sur la terre battue du sentier demeuraient invisibles à leurs yeux inexpérimentés.

Conan se remit en route d'un pas plus rapide, et les autres se pressèrent à sa suite. Lorsque le sentier fit un coude vers le nord, Conan en sortit pour se diriger vers le sud-est à travers bois. L'après-midi s'étira tandis que les hommes en nage se frayaient un passage à travers les fourrés, et enjambaient les troncs abattus dont était jonchée la forêt. Strombanni, se laissant momentanément distancer en compagnie de Zarono, demanda à voix basse :

— Tu crois qu'il nous mène à un guet-apens ?

— Ça se pourrait, fit le boucanier. De toute façon, sans lui pour nous guider, nous ne retrouverons jamais le chemin de la mer, ajouta-t-il avec un regard significatif.

— Je vois ce que tu veux dire, dit l'autre. Il va peut-être falloir modifier nos plans.

La suspicion ne cessa pas de croître au fil de la marche, et atteignait presque un degré panique quand, subitement, ils sortirent de la végétation et découvrirent un escarpement abrupt, comme jailli du sol de la clairière.

Un sentier à peine visible débouchait de la forêt à l'est, et longeait un empilement de gros rochers pour enfin se changer en une suite d'échelons qui menaient à la plate-forme voisine du sommet du piton.

Conan s'immobilisa, singulière silhouette dans ces atours de pirate.

— Cette piste là-bas est celle que j'ai suivie lorsque je fuyais devant les Pictes de l'Aigle. Elle conduit à une caverne qui s'ouvre sur la corniche. C'est là que se trouvent Tranicos et ses lieutenants, ainsi que le trésor qu'il a volé à Tothmekri. Mais avant de monter, je tiens à préciser un point : si vous me tuez ici, vous serez incapables de

retrouver la piste de la plage. Je vous connais, vous les marins ; au fond des bois, vous êtes comme des enfants. Bien sûr, la côte se trouve à l'ouest ; mais s'il vous faut transporter le trésor à travers ces broussailles, ce n'est pas des heures qu'il vous faudra, mais des jours. Et m'est avis que ces bois ne seront pas très sûrs pour des Blancs quand les Calaos auront appris ce qui est arrivé à leur chasseur.

Conan éclata de rire en voyant les sourires gênés que sa lucidité provoquait chez ses compagnons. Il devina également la pensée qui vint à l'esprit de chacun d'eux : Qu'il nous aide à ramener le trésor jusqu'à la plage ; nous le tuerons alors.

— Vous allez tous rester ici, sauf Strombanni et Zaron. Nous serons assez de trois pour descendre le magot.

Strombanni eut un sourire sans joie.

— Monter là-haut seul, avec toi et Zaron ? Tu me prends pour un imbécile ? Au moins un de mes hommes m'accompagnera !

Et de désigner son maître d'équipage, géant au visage dur, nu jusqu'à son large baudrier de cuir, de grands anneaux d'or aux oreilles et un foulard écarlate autour de la tête.

— J'emmène mon bourreau ! décida à son tour Zaron en faisant signe à un immense boucanier au visage parcheminé qui portait un cimeterre à deux mains sur son épaule osseuse.

Conan haussa les épaules.

— Comme vous voudrez. Suivez-moi.

Les quatre hommes lui emboîtèrent le pas. Ils se pressèrent à sa suite dans le sentier sinueux et jusqu'à l'entrée de la grotte. Là, ils ouvrirent de grands yeux en découvrant les deux rangées de coffres.

— Une belle cargaison, dit négligemment Conan. Des pièces de soie, de dentelle, des vêtements, des armes – le produit du pillage des mers du Sud. Mais le trésor, lui, se trouve de l'autre côté de cette porte.

Le panneau massif était entrebâillé. Conan fit la grimace. Il se souvenait de l'avoir fermé avant de quitter la caverne. Mais il n'avertit pas ses avides compagnons de l'anomalie et s'écarta pour les laisser passer.

Ils découvraient une salle spacieuse, éclairée d'une étrange lueur bleue qui se diffusait à travers une sorte de brume sulfureuse. Une grande table d'ébène se dressait au centre. Dans un fauteuil sculpté au haut dossier et aux bras évasés, qui jadis avait peut-être appartenu à quelque baron zingaran, était assise une silhouette gigantesque, fabuleuse et fantastique. Il s'agissait de Trancos le Fou, la tête enfoncée entre les épaules, la main refermée sur une coupe ouvragée – oui, Trancos, avec son grand chapeau, son ample manteau cousu de fils d'or et boutonné de gemmes qui miroitaient à la flamme bleue, ses hautes bottes, son baudrier et le fourreau doré de son sabre au

pommeau incrusté de diamants.

Autour de la table, le menton posé sur leur jabot de dentelle, siégeaient ses onze lieutenants. La lueur bleutée qu'émettait l'énorme pierre posée sur le minuscule piédestal d'ivoire projetait d'effrayantes ombres sur les douze spectres, et allumait d'un feu glacé les monceaux de pierreries qui faisaient face à Tranicos. C'étaient là les fruits du pillage de Khémi, le trésor de Tothmekri ! Des richesses dont la valeur dépassait celle de tous les bijoux connus au monde !

Les trognes de Strombanni et Zaroni étaient livides. Par-dessus leurs épaules, leurs hommes ouvraient de grands yeux stupides.

— Entrez et servez-vous, les invita Conan en s'effaçant.

Zaroni et Strombanni s'élancèrent avidement en se bousculant, leurs gardes du corps sur leurs talons. Zaroni ouvrit la porte en grand... et s'arrêta, un pied sur le seuil, à la vue d'un homme qui gisait à terre et qui avait jusqu'à présent été masqué par la porte : il était couché sur le ventre, la tête rejetée derrière les épaules, sa face pâle barrée d'un rictus d'agonie.

— Galbro ! s'écria Zaroni. Mort ! Qu'est-ce que ?... (Il eut un vif mouvement de recul et hurla :) La mort rôde dans cette caverne !

Déjà la brume bleuâtre se condensait en tourbillonnant. Au même instant, Conan se jeta de toutes ses forces contre les quatre hommes qui se pressaient sur le seuil. Attendu qu'au même instant, à la vue du mort et du démon qui se formait, ils avaient amorcé un mouvement de recul, sa violente poussée ne les envoya pas, comme prévu, pêle-mêle, au centre de la grotte. Strombanni et Zaroni tombèrent à genoux, le maître d'équipage s'affala sur leur dos, et le bourreau alla percuter la paroi.

Avant de pouvoir mettre la suite de son plan à exécution – les faire avancer à grands coups de pied dans la caverne et refermer la porte sur eux pour laisser le monstre accomplir sa macabre besogne –, Conan dut se retourner pour faire face à l'assaut furieux du bourreau qui, le premier, avait recouvré son équilibre et ses esprits. Le Cimmérien se baissa de justesse, et le grand cimeterre alla percuter le roc dans un déluge d'étincelles bleues. Un instant plus tard, la tête du bourreau chut avec un bruit mat sur le sol de la caverne.

Pendant ce vif engagement, le maître d'équipage s'était relevé. Il s'élança sur Conan en abattant un glaive formidable. L'acier rencontra l'acier en un fracas assourdissant.

Les deux capitaines, terrifiés par la forme entrevue dans la grotte, s'étaient si promptement éloignés que le démon n'avait pas eu le temps de se matérialiser complètement. Celui-ci n'était plus qu'une brume bleuâtre, lorsqu'ils se relevèrent pour tirer leurs épées.

Conan, qui ferraillait avec le maître d'équipage, redoubla d'ardeur pour disposer de son adversaire avant que les deux autres ne fussent

sur lui. Ensanglanté, le pirate reculait sous le terrible assaut en hurlant à ses compagnons de venir à sa rescousse. Conan n'avait pas encore asséné le coup fatal quand les deux capitaines s'avancèrent épée en main tout en s'efforçant de rameuter leurs hommes restés en bas.

Le Cimmérien céda rapidement du terrain afin de regagner l'air libre et la corniche. Bien qu'il fût capable de se mesurer simultanément avec les trois hommes – tous d'excellentes lames –, il n'avait aucune envie d'être pris à revers par les équipages.

Ceux-ci, toutefois, n'accouraient pas aussi vite qu'il s'y était attendu. Ils étaient déroutés par les bruits et les cris assourdis qui sortaient de la caverne, et pas un n'osait s'élancer dans le raidillon par crainte de quelque trahison. Les deux bandes se dévisageaient farouchement, l'arme au poing mais incapables de prendre une décision. Ils hésitaient toujours, lorsqu'ils virent le Cimmérien bondir sur la corniche. Celui-ci gravit promptement les échelons taillés dans le roc et se jeta à plat ventre sur le sommet du piton, hors de leur vue.

Les deux capitaines apparurent à leur tour sur la corniche. Ils brandissaient leurs épées et semblaient écumer de rage. Voyant qu'ils ne se battaient pas, leurs équipages cessèrent de se regarder en chiens de faïence pour les considérer avec stupéfaction.

— Maudit chien ! vociférait Zaronno. Tu voulais nous faire tomber dans un piège ! Sale traître !

— Cela t'étonne ? s'esclaffa ironiquement Conan. L'un comme l'autre, vous comptiez me trancher la gorge dès que je vous aurais montré le trésor. Sans cet imbécile de Galbro, je vous piégeais tous les quatre. Puis j'aurais expliqué à vos hommes avec quelle imprudence vous vous étiez jetés dans la gueule du loup.

— Et nous deux morts, tu te serais emparé du trésor et de mon bateau ! s'étranglait Strombanni.

— Tout juste ! Avec la fine fleur de chaque équipage ! Cela fait quelques mois que je songe aux plaisirs de la civilisation, et c'était une occasion inespérée ! Ces empreintes que j'ai relevées sur la piste étaient celles de Galbro, poursuivit Conan. Je me demande comment ce crétin a appris l'existence de la grotte, et comment il comptait ramener le trésor.

— Sans son cadavre, nous nous précipitions tête baissée dans le piège, marmonna Zaronno, le visage encore terreux.

— Qu'est-ce que c'était ? demanda Strombanni. Un genre de brouillard empoisonné ?

— Non, ça se tortillait comme une chose vivante. C'est un diable attaché à cette grotte par quelque sortilège.

— Alors, que comptez-vous faire ? les railla Conan, invisible sur son perchoir.

— Que faisons-nous ? demanda Zaronno à Strombanni. Pas moyen

d'entrer dans la grotte.

— Le trésor vous passe sous le nez, renchérit Conan depuis son aire. Le démon vous étranglerait. Il a failli m'avoir l'autre fois. Écoutez, je vais vous conter une histoire que se racontent les Pictes, la nuit, dans l'ombre de leurs huttes.

« Il y a très longtemps, douze hommes étranges arrivèrent par la mer. Ils s'abattirent sur un village picte et en passèrent tous les habitants au fil de l'épée, sauf les rares qui parvinrent à s'enfuir à temps. Puis ils découvrirent une caverne où ils entassèrent or et pierreries. Mais le sorcier des Pictes assassinés, un de ceux qui s'étaient sauvés, fit des incantations et évoqua un démon de l'un des enfers les plus profonds. Usant de ses pouvoirs magiques, il força le démon à entrer dans la caverne et à étrangler les douze hommes qui, pour lors, y buvaient paisiblement. Puis, pour éviter que le démon ne vienne ensuite rôder dans la forêt et ne s'en prenne à ses congénères, le sorcier le confina par un sortilège dans la caverne. Cette histoire s'est répandue parmi les tribus, et tous les clans se gardent de l'endroit maudit.

En pénétrant ici, pour échapper aux Pictes de l'Aigle, j'ai compris que l'antique légende n'était pas sans fondement et qu'elle se référait à Tranicos et ses hommes. Hé oui, la mort monte la garde devant le trésor de Tranicos !

— Faisons monter les hommes ! fit Strombanni entre ses dents.

— Imbécile ! gronda Zarono. Il embrocherait un à un tous ceux qui se risqueraient sur ces échelons. Non, nous allons les faire venir sur cette corniche, pour le cribler de flèches si jamais il ose se montrer. Sois sans crainte, nous aurons le trésor. Il a forcément un plan, sinon pourquoi se serait-il embarrassé de trente porteurs ? S'il est capable de s'en emparer, nous le pouvons également. On va tordre une lame pour en faire un crochet, le nouer à une corde et le lancer autour du pied de la table. Il n'y aura plus qu'à la tirer jusqu'à la porte.

— Bien vu, Zarono ! fit au-dessus d'eux la voix moqueuse de Conan. C'est exactement ce que j'avais prévu de faire. Mais comment retrouverez-vous le sentier de la plage ? La nuit vous surprendra loin du rivage s'il vous faut errer à travers les bois. Je vous suivrai et vous tuerai un à un dans le noir.

— Il parle sérieusement, marmonna sombrement Strombanni. Il sait se déplacer et frapper dans l'obscurité aussi vite et silencieusement qu'un fantôme. Si jamais il nous traque sur le retour, bien peu d'entre nous reverront la plage.

— En ce cas, tuons-le ici, fit Zarono. Les archers lui tirent dessus, pendant que les autres grimpent jusqu'à lui. Écoute ! Qu'est-ce qu'il a à rire comme ça ?

— C'est d'entendre de futurs cadavres faire des projets, fit la voix

railleuse de Conan.

— Ne l'écoutons pas, dit Zarono.

Et il éleva la voix pour ordonner aux hommes de venir les rejoindre, lui et Strombanni, sur la corniche. Les matelots s'élancèrent. L'un d'eux amorça une question. Au même instant on entendit un vrombissement pareil à celui d'une abeille en colère et qui s'interrompit sur un bruit mat. Le boucanier hoqueta et du sang jaillit de sa bouche béante. Il tomba à genoux. Une flèche noire était fichée dans son dos. Une clameur de panique gagna ses compagnons.

— Que se passe-t-il ? hurla Strombanni.

— Les Pictes ! beugla un pirate en levant son arc pour tirer au hasard.

Près de lui, un homme fit entendre une plainte et s'effondra, une flèche en travers de la gorge.

— Mettez-vous à l'abri, bande de crétins ! glapit Zarono.

De son promontoire, il discernait des silhouettes qui se mouvaient parmi les fourrés. Un des hommes qui couraient sur le sentier sinueux tomba à la renverse. Les autres redescendaient précipitamment pour gagner le couvert des rochers qui parsemaient la base du piton. Peu rompus à ce type de combat, ils se mettaient maladroitement à l'abri. Les traits jaillissaient des buissons pour venir se briser sur les rochers. Sur la corniche, les deux capitaines s'étaient jetés à plat ventre.

— Nous sommes pris au piège ! laissa échapper Strombanni, la face livide.

S'il ne manquait pas de bravoure sur le pont d'un navire, ce type d'attaque silencieuse et sauvage mettait ses nerfs à rude épreuve.

— Conan vient de dire que les sauvages craignent ce lieu, observa Zarono. À la nuit tombée, il faudra que les hommes nous rejoignent. Ce piton est imprenable ; les Pictes ne se lanceront pas à l'assaut.

— Pardi ! grinça Conan au-dessus d'eux. C'est sûr, ils ne se lanceront pas à l'assaut du piton. Ils se contenteront de le cerner et resteront sur leurs positions jusqu'à ce que vous mouriez tous de soif et de faim.

— Il a raison, reconnut Zarono. Que faire ?

— Conclure une trêve avec lui, murmura Strombanni. Si quelqu'un peut nous sortir de ce merdier, c'est lui. Nous aurons tout le temps de l'égorger après. (Puis, élevant la voix :) Conan, pour l'instant oublions nos rancunes. Tu n'es pas mieux loti que nous. Viens nous aider à sortir de ce mauvais pas.

— Qu'est-ce que tu t'imagines ? rétorqua le Cimmérien. Il me suffit d'attendre la nuit et de descendre par l'autre côté pour me fondre dans la forêt. Je me glisse à travers le cordon des Pictes, je regagne le fort et annonce que vous êtes tous tombés sous leurs coups – ce qui sera sous peu la vérité !

Zarono et Stromoanni se regardèrent en silence.

— Mais telle n'est pas mon intention ! rugit Conan. Non que j'aie le moindre amour pour des chiens comme vous, mais je n'abandonne pas des hommes blancs, même des ennemis, en pâture à des Pictes.

La tête du Cimmérien apparut au-dessus de l'arête du piton.

— Aussi écoutez-moi bien, reprit-il. Ils ne sont pas très nombreux. Je les ai vus s'approcher tout à l'heure, pendant que je riaais. S'ils avaient été en plus grand nombre, tous vos hommes seraient déjà morts. Selon moi, il s'agit d'une avant-garde de jeunes braves qui a pour rôle de nous couper de la plage. Je suis certain qu'un parti plus important fait en ce moment route vers nous.

« Ils se sont déployés à l'ouest du piton et n'ont sans doute posté personne de l'autre côté. Je vais descendre par là, me glisser dans la forêt et les rendre à revers. Pendant ce temps, rejoignez vos hommes en bas. Faites-leur débâter leurs arcs et tirer l'épée. Lorsque vous m'entendrez crier, foncez vers les sous-bois à l'ouest de la clairière.

— Et le trésor ?

— Au diable le trésor ! Nous pourrions nous estimer heureux si nous conservons la tête sur les épaules.

Conan disparut à leur vue. Ils prêtèrent un moment l'oreille, espérant l'entendre ramper jusqu'au rebord oriental du piton, mais pas un son ne leur parvint. À l'ouest également, tout n'était que silence. Nulle flèche ne venait maintenant se briser sur les rochers derrière lesquels s'abritaient les marins. Mais tous savaient que de farouches yeux noirs les guettaient patiemment.

Strombanni, Zarono et le maître d'équipage s'engagèrent prudemment sur le sentier. Ils se trouvaient à mi-chemin lorsque des traits sifflèrent autour d'eux. Le maître d'équipage émit un grognement et s'effondra comme une masse, une flèche en plein cœur. Les deux capitaines se mirent à dévaler frénétiquement le raidillon. Quelques secondes plus tard, ils s'affalèrent entre les rochers, hors d'haleine mais jurant copieusement.

— Ça serait pas encore un coup de Conan ? se demanda Zarono.

— Non, je ne crois pas, fit Strombanni. Ce genre de barbare a son propre code moral, et jamais il n'abandonnerait des hommes de sa race à la merci de ces sauvages. Même s'il a l'intention de nous tuer, il va nous aider à sortir de leurs griffes, et...

Un hurlement terrible vrilla le silence dans lequel était plongée la clairière. Cela venait des sous-bois, à l'ouest. Puis un objet jaillit des frondaisons et vint rebondir non loin des rochers : une tête coupée, une face peinte et hideuse qu'étirait un rictus macabre.

— C'est le signal de Conan ! rugit Strombanni.

Jouant le tout pour le tout, les aventuriers sortirent comme une vague des rochers pour se ruer en direction des bois.

Les Pictes se mirent à décocher traits sur traits, mais leur tir était imprécis ; trois hommes seulement tombèrent. Alors les rudes marins plongèrent dans les taillis et s'abattirent sur les formes nues qui se dressaient devant eux dans l'ombre. Le corps à corps fut bref et meurtrier. Les glaives eurent raison des haches de bataille, les talons des hautes bottes foulèrent les corps nus ; bientôt les survivants détalèrent, laissant derrière eux sept cadavres revêtus de leurs peintures de guerre, gisant sur un lit de feuilles rougies et de branches brisées. Non loin, on entendit encore un bruissement de feuillage, un râle ; puis ce fut le silence, et Conan apparut ; son chapeau avait disparu, son manteau était déchiré et sa lame vermeille.

— Et maintenant ? haleta Zarono.

Il savait que la victoire était due à l'attaque-surprise de Conan ; elle avait sapé le moral des Pictes et surtout les avait empêchés de reculer pour reformer leurs rangs. Mais il émit un torrent de jurons lorsqu'il vit le Cimmérien plonger sa lame dans le cœur d'un boucanier qui se tordait sur le sol avec une hanche brisée.

— Impossible de le transporter, grogna Conan. Et je ne souhaite à personne de tomber vivant entre les mains des Pictes. Allons-y !

Il partit d'un bon pas et les autres le suivirent de près. Seuls, ils auraient sué et erré des heures durant à travers les taillis, avant de découvrir la piste de la plage – s'ils l'avaient même jamais trouvée. Le Cimmérien les guidait avec autant d'assurance que s'il avait suivi un chemin tout tracé, et les hommes poussèrent des cris de joie et de soulagement lorsqu'ils débouchèrent subitement sur la piste qui courait vers l'ouest.

— Imbécile ! (Conan saisit le bras d'un pirate qui venait de se mettre à courir, et il le repoussa vers ses compagnons.) Tu tiens à t'effondrer dans un quart de lieue ? La plage est à des kilomètres d'ici. Adoptons une allure régulière, sans trop forcer. Il faudra peut-être accélérer sur le dernier kilomètre ; ménagez votre souffle. Allez, en route !

Il partit au petit trot sur la piste. Les autres s'élancèrent à sa suite, calquant leur foulée sur la sienne.

Le soleil effleurait les vagues de l'océan. Tina se trouvait à la fenêtre d'où Bélésa avait contemplé la tempête.

— Le soleil couchant change la mer en sang, dit-elle. La voile de la caraque est une moucheture blanche sur les eaux écarlates. Des ombres noires se nichent déjà entre les arbres.

— Et les hommes sur la grève ? s'enquit Bélésa d'une voix traînante.

Elle était étendue sur un sofa, les yeux clos, les mains derrière la nuque.

— Dans les deux camps on prépare le repas, observa Tina. Ils

ramassent du bois flotté et font du feu. Je les entends s'interpeller et — *mais que ?...*

L'altération subite de la voix de Tina eut pour effet d'arracher Bélésa à sa langueur. Blême, la fillette venait d'agripper l'appui de la fenêtre.

— Écoutez ! Un hurlement, très loin, on dirait des loups !

— Des loups ! (Bélésa bondit sur ses pieds, la peur au ventre.) Les loups ne chassent pas en bande à cette époque de l'année...

— Oh, regardez ! glapit la fillette en tendant le bras. Des hommes sortent en courant de la forêt !

En une seconde, Bélésa l'avait rejointe à la fenêtre pour voir, bouche bée, les minuscules silhouettes qui au loin débouchaient de la forêt.

— Les marins ! souffla-t-elle. Bredouilles ! J'aperçois Zarono... Strombanni...

— Où est Conan ? balbutia la fillette.

Mais Bélésa secoua la tête.

— Écoutez ! Oh, écoutez ! fit l'enfant apeurée en prenant sa maîtresse à bras-le-corps. Les Pictes !

Tous les occupants du fort pouvaient entendre à présent ; des profondeurs de la forêt montait une clameur d'exultation insane et sanguinaire. Ces cris guerriers aiguillonnaient les hommes hors d'haleine qui se ruaient en direction de la palissade.

— Dépêchez-vous ! haleta Strombanni, le visage creusé par l'épuisement. Ils sont presque sur nos talons. Mon bateau...

— Il est trop loin pour qu'on puisse s'y embarquer, ânonna Zarono. Non, il n'y a que le fort. Vois, ceux qui campent sur la plage nous ont aperçus !

Il leur adressait de grands gestes, mais ceux-ci avaient déjà compris ce que signifiaient ces hurlements qui peu à peu se muaient en cris de triomphe. Ils abandonnaient leurs feux et leurs marmites pour courir en direction du portail. Ils s'y engouffraient au moment où les fugitifs de la forêt contournaient l'angle sud du fortin. Ces derniers furent bientôt également à l'abri, et l'on referma le portail en hâte. Les matelots rejoignirent les hommes d'armes sur le chemin de ronde.

Bélésa, qui avait dévalé l'escalier du manoir, rencontra Zarono.

— Où est Conan ?

Le boucanier indiqua du pouce la masse sombre des bois. Sa poitrine se soulevait ; la sueur ruisselait sur son visage.

— Leurs éclaireurs étaient sur nos talons, juste avant que nous arrivions sur la grève. Il s'est arrêté pour en tuer quelques-uns et nous donner le temps de fuir.

Sur ces mots, il s'éloigna en titubant pour aller se poster sur le chemin de ronde où se trouvait déjà Strombanni. Valenso s'y tenait

également, austère silhouette enveloppée dans un grand manteau. Il était silencieux et distant, comme ensorcelé.

— Regardez ! glapit un pirate, couvrant la clameur assourdissante de la horde toujours invisible.

Un homme venait de sortir de la forêt et traversait à toutes jambes l'espace découvert.

— Conan ! (Zarono eut un sourire cruel.) Nous sommes à l'abri ; nous connaissons l'emplacement du trésor. Je ne vois aucune raison de ne pas l'emplumer maintenant de quelques carreaux d'arbalète.

— Pas question ! fit Strombanni en lui saisissant le bras. Sa lame ne sera pas de trop. Vois !

Derrière le Cimmérien, une horde furieuse jaillissait des sous-bois, des centaines et des centaines de Pictes vociférants. Leurs flèches pleuvaient autour du fuyard. Encore quelques enjambées, et Conan atteignit la palissade orientale. Le glaive entre les dents, il bondit, saisit les pointes du crénelage et, d'un rétablissement, se retrouva sur le chemin de ronde. Des traits se fichèrent dans les rondins à l'emplacement qu'occupait son corps une seconde plus tôt. Son magnifique manteau n'était plus qu'un souvenir, sa chemise blanche était lacérée et maculée de sang.

— Arrêtez-les ! hurla-t-il. S'ils parviennent au pied de la palissade, nous sommes fichus !

Pirates, boucaniers et hommes d'armes réagirent aussitôt, et une grêle de flèches et de carreaux s'abattit sur la meute des Pictes. Conan avisa alors Bélésa et Tina qui se tenaient par la main sur l'esplanade.

— Regagnez le donjon, leur commanda-t-il. Leurs flèches vont passer par-dessus le rempart – tenez, qu'est-ce que je disais ?

Une flèche noire venait de se ficher en terre aux pieds de Bélésa, et vibrait encore comme la tête d'un serpent. Conan s'arma d'un long arc et regagna le chemin de ronde.

— Que certains préparent des torches ! tonna-t-il par-dessus la clameur. Pas moyen de les ajuster dans le noir !

Le soleil avait sombré dans une mare de sang. Dans la baie l'équipage de la caraque avait filé son mouillage par le bout, et la *Main Rouge* s'éloignait rapidement vers l'horizon rougeoyant.

7. Les hommes de la forêt

La nuit était tombée, mais les torches jetaient des lueurs spectrales sur une scène horrible. Des hommes nus, revêtus uniquement de peintures de guerre, grouillaient sur la grève. Les dents, les yeux luisant au feu des torches, ils s'avançaient par vagues en direction de la palissade. Leurs noires crinières étaient parées de plumes de calao, de cormoran ou d'épervier. Quelques guerriers, parmi les plus furieux, avaient orné leur tignasse de dents de requin. Toutes les tribus du littoral s'étaient unies pour chasser de leurs terres ces envahisseurs au visage pâle.

Ils s'élançaient vers la palissade en décochant traits sur traits, comme indifférents aux flèches et aux carreaux qui faisaient des coupes sombres dans leurs rangs. Ils parvenaient parfois si près des remparts qu'ils frappaient le portail de leurs haches et lançaient leurs sagaies au travers des meurtrières. Mais chaque vague finissait par refluer sans avoir franchi la palissade, laissant derrière elle son tribut de cadavres. Dans ce type de combat, les marins donnaient toute leur mesure. Leurs flèches, leurs carreaux décimaient les assaillants ; leurs lames s'abattaient sur les rares indigènes qui tentaient d'escalader le mur de rondins.

Pourtant, encore et encore, les hommes de la forêt revenaient à la charge avec toute la férocité têtue qui animait leur cœur farouche.

— De véritables chiens enragés ! haleta Zaronno en tranchant d'un coup deux mains qui s'agrippaient au crénelage.

— Si nous arrivons à défendre le fort jusqu'à l'aube, ils se lasseront, grogna Conan en fendant un crâne emplumé, avec une précision toute professionnelle. Leur assaut ne durera pas. Tiens, ils se replient.

De fait les assaillants refluaient. Sur les remparts on se mit à s'éponger le visage, à compter les morts, à essuyer la poignée glissante de sang de son épée. Ainsi que des loups affamés, forcés de renoncer à une proie péniblement traquée, les Pictes rôdaient au-delà de la lumière des torches.

— Sont-ils partis ?

Strombanni rejeta en arrière ses boucles blondes, poissées de sueur. Son glaive était ébréché et rouge ; son bras musculeux maculé de sang.

— Non, ils sont quelque part par là, répondit Conan en désignant

d'un coup de tête les ténèbres qui entouraient le halo des torches et que cette lueur rendait encore plus intenses.

Ses yeux de chat distinguaient des mouvements dans le noir, et parfois le reflet d'une lame de cuivre rouge ou l'éclat haineux d'un regard.

— Dispose des sentinelles le long des remparts, ordonna-t-il à Strombanni. Que les autres aillent se désaltérer et se restaurer. Il est minuit passé, et cela fait des heures que nous combattons sans répit. Ah, Valenso, comment cela s'est-il passé de ton côté ?

Le comte, casque et cuirasse cabossés, rougis de sang, approchait sombrement de l'endroit où se tenaient Conan et les capitaines. Il marmonna une réponse inaudible. Alors, dans la nuit, une voix s'éleva, une voix claire et forte qui s'entendit dans tout le fort.

— Comte Valenso ! Comte Valenso de Korzetta ! M'entends-tu bien ?

L'accent était stygien. Conan entendit le comte suffoquer comme s'il venait de recevoir un coup mortel. Se retournant vivement, Valenso s'agrippa aux rondins du crénelage ; son visage était livide à la lumière des torches. La voix retentit à nouveau :

— C'est moi, Toth-Amon de l'Anneau ! Pensais-tu pouvoir encore m'échapper ? Il est trop tard ! Tes projets ne te seront d'aucun secours, car je vais cette nuit t'envoyer un messenger : le démon qui veillait sur le trésor de Tranicos, que j'ai libéré de la caverne afin de l'attacher à mon service. Il va t'infliger le sort qui te revient, infect chien : une mort à la fois lente, cruelle et déshonorante. Il va m'être infiniment agréable d'y assister !

Suivit un éclat de rire sonore. Valenso poussa un hurlement de terreur, sauta du chemin de rende et courut jusqu'au donjon.

Lorsque était survenue l'accalmie, Tina s'était rapprochée de la fenêtre dont la crainte des flèches l'avait chassée. Elle était absorbée dans la contemplation des hommes qui se pressaient autour d'un feu. Bélésa, elle, lisait une lettre que venait de lui apporter une servante :

Le comte Valenso de Korzetta à sa nièce Bélésa,

« Mon destin a fini par me rattraper. À présent que je suis résigné, sinon réconcilié avec lui, sache que je ne suis pas insensible au fait de t'avoir utilisée d'une manière incompatible avec l'honneur des Korzetta. J'ai ainsi agi parce que les circonstances ne me laissaient pas d'autre choix. S'il est trop tard pour te faire des excuses, je te demande cependant de ne pas me condamner trop durement ; et, si tu y parviens et si, à la faveur de quelque hasard, tu survis à cette nuit funeste, je te demande de prier Mitra pour l'âme avilie du frère de ton père. En attendant, je te conseille de te tenir éloignée de la grande salle, de crainte que le sort qui m'attend ne

Tout en lisant, Bélésa fut prise de tremblements. Bien qu'elle n'eût jamais aimé son oncle, cette lettre était le seul acte d'humanité qu'elle lui eût jamais vu faire.

— Les gardes devraient être plus nombreux sur les remparts, dit Tina de sa fenêtre. Imaginez que l'homme noir revienne.

Bélésa, qui la rejoignait à son poste d'observation, frémit à cette pensée.

— J'ai peur, balbutia la fillette. Pourvu que Strombanni et Zarono soient tués.

— Et pas Conan ? s'enquit Bélésa avec curiosité.

— Conan ne nous fera pas de mal, affirma l'enfant. Il a son propre code de l'honneur, alors que les autres ont tous abdiqué le leur.

— Tu sais être sage dans le malheur, Tina, dit la jeune femme, habitée par ce malaise que la précocité de la fillette suscitait souvent en elle.

— Regardez ! sursauta celle-ci. Sur le mur sud, la sentinelle a disparu ! Elle parcourait le chemin de ronde il y a un instant ; et la voilà volatilisée !

De la fenêtre, on apercevait juste le faite du crénelage au-dessus des toits inclinés d'une rangée de huttes qui longeaient le côté sud de la palissade sur presque toute sa longueur. Une sorte de couloir à ciel ouvert de trois ou quatre mètres de large était ainsi formé par le mur d'enceinte et le dos des cabanes, alignées sans interruption. Ces constructions servaient d'habitations aux serfs.

— Où aurait-il bien pu aller ? articula péniblement Tina.

Bélésa observait une des extrémités de la rangée de huttes qui n'était pas éloignée d'une porte dérobée du donjon. Elle aurait juré avoir vu une forme sombre se glisser du coin de la dernière hutte jusqu'à cette poterne. S'agissait-il du garde ? Pourquoi avait-il abandonné son poste, et pour quelle raison se serait-il introduit aussi furtivement dans le donjon ? Mais elle ne croyait pas que ce fût la sentinelle, et une indescriptible angoisse lui glaça les sangs.

— Où se trouve le comte, Tina ?

— Dans la grande salle, ma dame. Il est seul, assis à la table et enveloppé dans son manteau ; il boit du vin et son visage a la couleur de la mort.

— Va vite lui dire ce que nous venons de voir. Moi, je reste à la fenêtre, de peur que les Pictes ne passent par-dessus le mur sans surveillance.

Tina s'en fut précipitamment. Repensant brusquement à l'injonction contenue dans la lettre au sujet de la grande salle, Bélésa

bondit vers la porte. Elle entendit le bruit des pas de Tina qui atteignait l'extrémité du couloir ; puis celui-ci décrut rapidement dans l'escalier.

Alors, subitement, retentit un hurlement de terreur si saisissant que le cœur de Bélésa manqua de s'arrêter. Elle jaillit de la chambre et franchit le couloir avant même de réaliser que ses jambes étaient en mouvement. Elle dévala les marches et se figea, comme pétrifiée.

Elle ne hurla pas comme avait hurlé Tina. Elle était incapable d'émettre un son ou de faire un mouvement. Elle voyait la fillette et avait conscience de ses petites mains qui s'accrochaient à elle, mais c'étaient là les seuls aspects concevables d'une scène de cauchemar, de démence et de mort, que dominait une forme monstrueuse dont les bras immenses se détachaient sur le rougeoiement d'un feu infernal.

Dehors, sur le chemin de ronde, Strombanni répondit en secouant la tête à la question de Conan.

— Non, j'ai rien entendu.

— Moi, si ! (Les sens du Cimmérien étaient en éveil ; tout son être était tendu, et son regard brûlait d'un feu sombre.) Ça venait du mur sud, de derrière ces huttes !

Il tira son sabre et partit vers la palissade. Masqués par les huttes, le mur sud et le garde qui s'y trouvait n'étaient pas visibles de l'esplanade centrale. Impressionné par les manières de Conan, Strombanni lui emboîta le pas.

Le Cimmérien fit prudemment halte à l'entrée de l'espace découvert entre huttes et remparts. L'endroit était légèrement éclairé par les torches qui brûlaient à chaque coin de la palissade. À peu près à mi-chemin de ce couloir, gisait une forme recroquevillée.

— Bracus ! s'écria Strombanni en posant un genou en terre près du cadavre. Par Mitra, il est égorgé d'une oreille à l'autre !

Conan balaya les lieux du regard ; l'endroit était désert en dehors de lui, de Strombanni et du mort. Il alla jeter un coup d'œil par une meurtrière et ne vit pas âme qui vive dans le halo des torches à l'extérieur du fort.

— Qui a bien pu faire ça ? se demanda-t-il à voix haute.

— Zarono ! (Strombanni se redressa, ivre de rage.) Il a ordonné à ses pourceaux de frapper mes hommes par-derrière ! Le fourbe veut m'éliminer ! Par les diables ! Mes ennemis sont dedans comme dehors !

— Attends ! intervint Conan en tentant de le retenir. Je ne pense pas que Zarono...

Mais l'autre se dégagea et disparut à l'angle des huttes en déversant des torrents de blasphèmes. Conan se lança à sa poursuite, avec force jurons. Strombanni courait vers le feu près duquel on

apercevait la mince silhouette de Zarono, occupé à vider un cruchon de bière.

Son ébahissement fut grand lorsque le récipient lui fut arraché des mains, inondant sa cuirasse de mousse, et qu'il se trouva confronté à la face haineuse du capitaine des pirates.

— Maudit chien ! Tu frappes mes hommes dans le dos, alors qu'ils se battent autant pour ta foutue carcasse que pour la mienne !

De tous côtés, les hommes cessaient de boire et de manger pour les regarder se colleter.

— Qu'est-ce que tu racontes ? bredouilla Zarono.

— Tu envoies tes hommes égorger les miens ! explosa le Barachan, fou furieux.

— Tu mens !

Sa haine, qui avait jusqu'alors couvé, s'enflammait subitement. Avec un hurlement incohérent, Strombanni leva son sabre et se fendit en direction de la tête de Zarono. Celui-ci para de son gantelet d'acier et, reculant de quelques pas, tira sa propre lame.

Les deux capitaines s'assailirent comme des déments, leurs fers luisant et miroitant à la lueur du feu. Aussitôt, leurs équipages respectifs réagirent aveuglément. Une immense clameur s'éleva tandis que pirates et boucaniers tiraient leurs épées et croisaient le fer. Abandonnant leur poste, les sentinelles sautèrent du chemin de ronde, l'arme au poing. En quelques secondes, l'esplanade se transforma en un champ de bataille où les hommes s'agglutinaient pour s'étriper avec frénésie. Quelques hommes d'armes et quelques serfs furent entraînés dans la mêlée, et les gardes du portail, oubliant l'ennemi qui rôdait à l'extérieur, observèrent les combats avec de grands yeux.

L'explosion de haine avait été si soudaine que l'esplanade se remplit de combattants avant que Conan ait atteint les deux capitaines. Sans s'inquiéter de leurs lames, il les sépara avec une violence telle qu'ils firent plusieurs mètres à reculons et que Zarono tomba à la renverse.

— Maudits imbéciles, faites-vous si peu de cas de la vie ?

Strombanni écumait de rage, Zarono appelait ses hommes à la rescousse. Dans le dos de Conan, un boucanier brandit son sabre. Le Cimmérien effectua un quart de tour et lui saisit le bras en plein mouvement.

— Regardez, bande d'abrutis ! rugit-il en montrant quelque chose de la pointe de son épée.

Le ton était si impérieux qu'il capta l'attention de la meute enragée. Les hommes se figèrent sur place et tournèrent la tête. Conan montrait un soldat posté sur les remparts. Celui-ci tournoyait sur lui-même en faisant des mouvements frénétiques ; il voulait crier mais ne parvenait à émettre que de faibles gargouillis. Puis il tomba, la tête la

première, sur le sol. Et tous virent alors la flèche noire fichée entre ses omoplates.

Un grand cri monta de l'esplanade. Lui succéda, venant du dehors, une clameur épouvantable, ponctuée de grands coups de hache contre le portail. Une volée de flèches enflammées vinrent se ficher dans les rondins du donjon d'où montèrent bientôt de fines volutes de fumée bleue. Alors, de derrière les huttes masquant le mur sud, jaillirent des silhouettes rapides.

— Les Pictes sont entrés ! hurla Conan.

Cette alarme déclencha la plus noire confusion.

Les aventuriers abandonnèrent leur combat fratricide. Certains se jetèrent au-devant des sauvages ; d'autres partirent vers les remparts. Les Pictes grouillaient à présent sur l'esplanade ; leurs haches de bataille se croisaient avec les sabres des marins.

Zarono luttait toujours pour se relever quand un sauvage se précipita sur lui et lui défonça le crâne d'un coup de hache.

Conan et une escouade de boucaniers ferraillaient contre les Pictes au pied de la palissade ; Strombanni et la plupart de ses hommes montaient sur le chemin de ronde, frappant sans relâche les formes sombres qui ne cessaient de franchir le crénelage. Les Pictes, qui avaient cerné le fort pendant que ses défenseurs se battaient entre eux, attaquaient maintenant de tous les côtés à la fois. Massés derrière le portail, les soldats de Valenso tentaient de le défendre contre la meute hurlante qui le fracassait à l'aide d'un tronc d'arbre.

De nouveaux sauvages sortaient sans cesse de derrière la rangée de huttes, après avoir escaladé les remparts laissés sans surveillance. Strombanni et ses pirates furent bientôt chassés du chemin de ronde, et, quelques instants plus tard, l'esplanade grouillait de guerriers nus. Des tourbillons de Pictes hurlants décimèrent de petits groupes d'hommes blancs adossés les uns aux autres. Des cadavres de Pictes, de marins et d'hommes d'armes jonchaient le sol.

Des guerriers maculés de sang s'étaient jetés à l'intérieur des cabanes, et l'on entendait les cris des femmes et des enfants qui mouraient sous les coups de hache. Afin de les secourir, les hommes d'armes abandonnèrent le portail ; en un instant, les Pictes le fracassèrent. Déjà, le feu dévorait la plupart des huttes.

— Tous au donjon ! tonna Conan.

Il était flanqué d'une douzaine d'hommes avec qui il traçait un inexorable sillon sanglant dans la horde des indigènes.

Strombanni, à ses côtés, maniait comme un fléau son glaive rougi.

— Impossible de défendre le donjon, grogna-t-il.

— Pourquoi cela ? fit Conan, trop accaparé par sa sinistre besogne pour lui jeter un regard.

— Parce que – ah ! (Une main noire venait de plonger un couteau

dans le dos du Barachan.) Le diable t'étouffe, maudit singe ! (Il se retourna vers le Picte et lui fendit le crâne jusqu'aux dents. Puis il tomba à genoux et un flot de sang jaillit de sa bouche.) Parce que le donjon brûle ! croassa-t-il avant de s'effondrer face contre terre.

Conan jeta un rapide coup d'œil autour de lui. Tous ceux qui l'avaient suivi baignaient maintenant dans leur sang. Le Picte qui achevait de cracher sa vie à ses pieds était le dernier du groupe qui avait tenté de lui barrer le passage. Tout autour la bataille faisait rage, mais pour l'instant il se trouvait isolé.

Il n'était pas très loin de la palissade. Quelques enjambées, et il aurait pu bondir sur le chemin de ronde, sauter du crénelage et disparaître dans la nuit. Mais il se souvint des deux filles enfermées dans le donjon, d'où montaient à présent de grosses volutes de fumée noire. Il s'élança dans cette direction.

À la porte, un chef emplumé lui fit face et leva sa hache de bataille. Derrière lui, une dizaine de braves accouraient. Le Cimmérien ne modifia pas son allure. Il abattit son sabre qui intercepta la course de la hache et fendit le crâne du Picte. Deux secondes plus tard, il avait refermé la porte à la volée et poussé les verrous. Déjà, de l'autre côté, les coups de hache pleuvaient sur le panneau massif.

Des volutes de fumée dérivait dans la grande salle. Quelque part, une femme poussait de petits sanglots hystériques, une femme terrassée, brisée par l'horreur. À demi aveuglé, Conan progressait prudemment. Il émergea d'un bouillonnement de fumée et s'immobilisa.

L'épaisse fumée assombrissait la grande salle. Le candélabre d'argent était renversé, ses bougies éteintes ; le seul éclairage provenait de l'âtre et du mur qui l'entourait, où de petites flammes tenaces s'étendaient du sol aux poutres du plafond. Et, se découpant sur cette lueur sinistre, Conan vit un ver humain qui se balançait lentement au bout d'une corde. À la faveur d'une oscillation, le visage du mort lui apparut, et, bien qu'il fût trop déformé pour être reconnaissante, Conan sut qu'il s'agissait du comte Valenso, pendu à la poutre maîtresse de son propre toit.

Puis Conan aperçut entre deux volutes convulsées une monstrueuse forme noire qui se détachait sur la lueur infernale. Si ses contours étaient vaguement humains, l'ombre qu'elle projetait sur le mur enflammé ne l'était nullement.

— Crom ! souffla-t-il, frappé de stupeur.

Il venait de comprendre que sa lame ne lui serait d'aucun secours contre l'être qui lui faisait face. C'est alors qu'il vit Bélésa et Tina, dans les bras l'une de l'autre, accroupies au bas de l'escalier.

Le monstre noir s'avança, dominant les flammes de toute sa taille, ses bras gigantesques étendus de chaque côté. Pendant un instant,

l'incendie éclaira sa face mi-humaine mi-démoniaque. Conan distingua la paire de cornes épaisses, la gueule béante et les oreilles pointues. Il venait vers lui à travers la fumée, et le désespoir aviva en lui un souvenir ténu.

Conan se trouvait près du grand candélabre renversé qui faisait naguère la fierté de la maison des Korzetta : cinquante livres d'argent massif figurant, en un lacs ouvragé, une multitude de héros et de divinités. Conan le saisit et le souleva au-dessus de sa tête.

— Argent et feu ! tonna-t-il en projetant le candélabre de toute la force de ses muscles d'acier.

Le monstre le reçut en plein poitrail. Même cette émanation des Enfers ne pouvait résister à un tel projectile. L'envoyé de Toth-Amon perdit pied et s'écroula dans la fournaise. Un terrible hurlement secoua le donjon, le cri d'agonie d'un être surnaturel subitement happé par une mort naturelle. Le manteau de la cheminée céda, et d'énormes moellons churent dans l'âtre, ensevelissant à demi le tronc et les membres convulsés du monstre que les flammes dévoraient avec une élémentaire furie. Des poutres calcinées s'effondrèrent sur les pierres, et leur amoncellement fut aussitôt la proie d'une fournaise ardente.

Le feu gagnait le bas de l'escalier lorsque Conan y arriva. Il prit l'enfant évanouie sous son bras et releva vivement Bélésa. À travers les craquements et le ronflement de l'incendie, on entendait les haches pictes fracasser la porte.

Conan regarda autour de lui, avisa une porte face à l'escalier, et y courut en portant Tina et entraînant Bélésa qui semblait hébétée. À l'instant où il pénétrait dans la pièce voisine, un énorme fracas lui signala l'effondrement du plafond de la grande salle. À travers un mur de fumée, le Cimmérien aperçut, sur le mur opposé, une porte béante. Il remarqua, comme il s'y engouffrait, que ses gonds étaient descellés, ses verrous tordus comme par quelque terrible choc.

— Le diable est passé par ici ! hoqueta hystériquement Bélésa. Je l'ai vu... mais je ne savais pas que...

Ils débouchaient sur l'esplanade illuminée par l'incendie, à quelques mètres de la rangée de huttes qui longeaient le mur sud. Un Pictes s'avança vers eux, les yeux rougis par la lueur du feu, la hache levée. Laissant choir Tina, projetant Bélésa hors de portée du coup, Conan tira son sabre et l'enfonça dans la poitrine du sauvage. Puis, prenant les deux filles à bras-le-corps, il partit en courant vers les remparts.

L'esplanade charriait d'énormes nuages de fumée qui masquaient partiellement le carnage, mais les fugitifs n'étaient pas passés inaperçus. Des silhouettes nues, se détachant en noir sur la lueur sinistre, sortaient de la fumée en brandissant leurs haches étincelantes.

Elles étaient encore loin derrière, quand Conan s'engouffra dans le passage entre les huttes et le mur d'enceinte. À l'autre bout du couloir, il vit d'autres formes hurlantes qui accouraient pour lui barrer la route.

Il s'arrêta, jeta sans ménagements Bélésa puis Tina sur le chemin de ronde, et enfin s'y hissa à son tour. Il força la jeune femme à sauter dans le sable au pied de la palissade et envoya Tina la rejoindre. Une hache vint en sifflant se ficher dans un rondin, non loin de son épaule. Une seconde plus tard, il se chargeait à nouveau de ses deux protégées. Lorsque les Pictes atteignirent les créneaux, l'espace qui s'étendait au pied de la palissade était désert à l'exception des cadavres.

8. Les Aquiloniens

L'aube teintait de vieux rose les eaux sombres. Au large, un petit point blanc sortait de la brume, une voile comme suspendue dans le ciel nacré. Sur une avancée de terre, Conan le Cimmérien tenait un manteau en loques au-dessus d'un feu de bois vert. Au gré des mouvements de l'étoffe, de petits nuages de fumée s'élevaient et disparaissaient dans le ciel matinal.

Bélésa se tenait accroupie près du feu, un bras passé autour de Tina.

— Tu crois qu'ils vont apercevoir et comprendre les signaux ? demanda-t-elle.

— Ça ne fait pas l'ombre d'un doute, assura-t-il. Ils ont tiré des bords dans le coin toute la nuit, avec l'espoir de repérer des survivants. Ils crèvent de peur ; ils ne sont qu'une demi-douzaine, et pas un qui soit assez bon pilote pour ramener le bateau aux îles Barachans. Ils comprendront mes signaux ; c'est le code des pirates. Ils s'estimeront heureux de naviguer sous mes ordres, puisque je suis le dernier capitaine qui leur reste.

— Mais imagine que les Pictes aperçoivent la fumée ? s'inquiéta-t-elle en jetant un coup d'œil vers le nord, par-delà les bancs de sable brumeux, où, à quelques kilomètres de distance, une colonne de fumée montait toute droite dans l'air tranquille.

— C'est peu probable. Après vous avoir cachées dans les bois, je suis revenu sur mes pas. Je les ai vus sortir des barils de vin et de bière des entrepôts. La plupart titubaient déjà. À l'heure qu'il est, ils doivent tous être ivres morts. Si je disposais d'une centaine d'hommes, il me serait facile d'exterminer toute la bande – Crom et Mitra ! s'écria-t-il soudain. Ce n'est pas la *Main Rouge*, mais une galère de guerre ! Quel pays civilisé a bien pu dépêcher ici une unité de sa flotte ? À moins que quelqu'un ne désire rencontrer ton oncle, auquel cas il leur faudra une pythonisse pour évoquer son fantôme.

Il fronçait les yeux afin de discerner des détails. Mais le navire arrivant de face, il ne pouvait voir que son étrave ornée de dorures, une petite voile que gonflait la faible brise du large, et les rames qui de chaque bord se levaient et s'abaissaient avec ensemble.

— En tout cas, dit Conan, ils viennent nous chercher. Cela ferait une longue marche jusqu'en Zingara. En attendant d'en apprendre un peu plus sur leurs intentions, ne leur dis pas qui je suis. D'ici à ce

qu'ils accostent, j'aurai trouvé un bobard à leur raconter.

Du pied, il éteignit le feu, puis il rendit le manteau à Bélésa et s'étira à la manière d'un grand félin paresseux. Son attitude impavide ne contenait aucune affectation ; le carnage de la nuit et la fuite dans la forêt obscure n'avaient nullement éprouvé ses nerfs. Il était aussi calme que s'il avait passé la nuit à festoyer. Des pansements découpés au bas de la robe de Bélésa protégeaient les plaies mineures que lui avait valu le fait de combattre sans armure.

Bélésa n'avait pas peur de lui ; jamais elle ne s'était sentie autant en sécurité sur cette côte désolée. Il n'avait rien de ces hommes civilisés qui renonçaient à toute dignité. Il vivait selon le code de son peuple, un code barbare et sanguinaire, mais qui du moins comportait un sens de l'honneur.

— Crois-tu qu'il est mort ? interrogea-t-elle.

Il ne lui demanda pas à qui elle faisait allusion.

— Je crois, oui. L'argent et le feu sont également fatals aux esprits maléfiques, et il a reçu une solide dose de chacun.

— Et son maître ?

— Toth-Amon ? Je suppose qu'il a regagné le secret de quelque tombe stygienne. Ces enchanteurs sont de drôles de clients.

Personne ne revint sur ce sujet ; Bélésa répugnait à évoquer pour la conjurer l'atroce scène où une forme noire s'était introduite dans la grande salle afin d'y consommer une horrible vengeance longuement différée.

Le navire grossissait régulièrement, mais quelque temps s'écoulerait encore avant qu'il n'accoste. Bélésa demanda :

— À ton arrivée au donjon, tu as dit que tu avais été général en Aquilonie et que tu avais dû fuir. Parle-moi de cela.

Conan eut un sourire.

— Une sottise de ma part. Jamais je n'aurais dû avoir confiance en cette face de coing de Numérides. On m'a fait général à la faveur de quelques menus succès contre les Pictes. Par la suite, après que j'eus dispersé un parti cinq fois supérieur en nombre à la bataille de Vélarium, et anéanti la confédération pictes, j'ai été rappelé à Tarantia pour un triomphe officiel. Tout ça est très flatteur pour l'orgueil : tu chevauches à côté du roi, tandis que des filles nappent ta route de pétales de rose. Seulement au cours du banquet qui suivit, ce bâtard m'a fait boire un vin drogué. Et je me suis réveillé enchaîné dans la Tour de Fer, promis à une mort certaine.

— Mais pour quelle raison ?

Conan haussa les épaules.

— Va savoir ce qui se passe dans ce brouet qu'il appelle sa cervelle. Peut-être quelques généraux, ulcérés de l'ascension rapide d'un barbare dans leurs rangs sacrés, ont-ils attisé ses soupçons. À

moins qu'il n'ait pris ombrage de mes franches remarques sur son habitude de dilapider le trésor royal pour orner Tarantia de statues de lui-même en or massif au lieu de le consacrer au renforcement de ses frontières.

« Le philosophe Alcémides m'a confié, juste avant que je ne boive la coupe droguée, qu'il projetait d'écrire un essai sur l'ingratitude en tant que principe de gouvernement, en prenant le roi pour modèle. Ma foi, je devais être trop ivre pour comprendre qu'il tentait ainsi de me mettre en garde.

« J'avais malgré tout des amis. Ils m'ont aidé à sortir de la Tour de Fer et m'ont fourni un cheval et une épée. Je suis retourné en Bossonie, avec l'espoir de fomenter une révolte, en commençant par mes propres troupes. Mais à mon arrivée j'ai trouvé mes solides Bossoniens envoyés dans une autre province, et, à leur place, des bouseux de Khauran qui, pour la plupart, n'avaient jamais entendu parler de moi. Comme ils insistaient pour m'arrêter, j'ai été obligé de fendre quelques crânes pour prendre le large. J'ai traversé la Rivière du Tonnerre avec des flèches qui me sifflaient aux oreilles... et me voici.

Fronçant les yeux, il se tourna vers le navire.

— Par Crom, si je ne savais pas que c'est chose impossible, je jurerais que ce pavillon est frappé du léopard de Poitain. Venez.

Elles le suivirent jusqu'à la plage. Le chant de la chiourme devenait audible. D'une ultime traction sur ses avirons, la galère vint ficher son étrave dans le sable. Comme des hommes enjambaient la proue pour sauter sur la grève, Conan s'écria :

— Prospero ! Trocero ! Par le nom de tous les dieux, qu'êtes-vous venus...

— Conan ! rugirent-ils comme un seul homme.

Et de l'entourer, de lui appliquer force bourrades et de lui étreindre les mains. Tous parlaient en même temps, mais Bélésa ne les comprenait pas car ils s'exprimaient en aquilonien. Celui qu'on appelait Trocero devait être le comte de Poitain ; c'était un homme aux larges épaules, aux hanches étroites, qui, en dépit de ses cheveux grisonnants, se mouvait avec la grâce d'une panthère.

— Que faites-vous ici ? insista Conan.

— On est venu te chercher, dit Prospero, homme mince et bien mis.

— Comment saviez-vous que j'étais ici ?

Un gros homme chauve du nom de Publius montra un personnage revêtu de la chasuble noire des prêtres de Mitra.

— Dexithéus t'a retrouvé par la nécromancie. Il nous a juré que tu étais vivant, et a promis de nous conduire à toi.

L'homme en noir s'inclina gravement.

— Ta destinée est liée à celle de l'Aquilonie, Conan le Cimmérien, dit-il. Je ne suis qu'un maillon dans la chaîne de ton destin.

— Je ne comprends rien à ce que vous tous racontez, fit Conan. Crom sait si je suis content de quitter ce maudit banc de sable. Mais enfin, pourquoi diable êtes-vous partis à ma recherche ?

C'est Trocero qui parla :

— Nous avons finalement rompu avec Numédides, étant incapables de supporter plus longtemps ses caprices et sa tyrannie, et nous avons besoin d'un général pour mener la révolte. Tu es ce général !

Conan partit d'un grand rire et glissa ses pouces dans sa ceinture.

— Cela fait du bien de rencontrer des gens qui savent reconnaître le mérite. Conduisez-moi où il faut se battre, mes amis ! (Il promena son regard alentour et vit Bélésà qui se tenait timidement à l'écart. D'un geste de galanterie outrée, il lui fit signe de s'avancer.) Messieurs, je vous présente Dame Bélésà de Korzetta. (Puis, s'adressant à la jeune fille dans sa propre langue :) Nous pouvons te ramener en Zingara, mais que feras-tu ensuite ?

Elle secoua la tête d'un air désespéré.

— Je n'en sais rien. Je ne possède ni argent ni amis, et je ne sais comment gagner ma vie. Peut-être eût-il mieux valu que je meure d'une flèche en plein cœur.

— Ne dites pas cela, ma dame ! supplia Tina. Je saurai bien travailler pour nous deux !

Conan tira une petite bourse de cuir de sa ceinture.

— Je n'ai pas le trésor de Tothmekri, grogna-t-il, mais voici quelques babioles trouvées dans le coffre où j'ai pris les vêtements que je porte. (Il déversa dans sa main une poignée de rubis étincelants.) Ils valent une petite fortune à eux seuls.

Il les remit dans la bourse et la lui tendit.

— Je ne peux les accepter..., commença-t-elle.

— Et moi, je te dis le contraire ! Plutôt que de te ramener en Zingara pour y crever de faim, je pourrais aussi bien te laisser aux Pictes pour qu'ils te scalpent. Je sais ce que c'est que d'être sans argent dans un pays hyborien. Chez moi, dans mon pays, il y a quelquefois des famines ; mais les gens ne jeûnent que lorsqu'il n'y a plus aucune nourriture dans le pays. Par contre, dans les pays civilisés, j'ai vu des gens malades de s'être empiffrés tandis qu'à côté d'autres mouraient de faim. Oui, j'ai vu des hommes s'écrouler et mourir contre le mur de magasins bourrés de nourriture.

« Il m'est arrivé à moi aussi d'avoir faim, mais alors je prenais ce que je voulais à la pointe de mon épée. Toi, tu ne peux pas faire ça. Aussi vas-tu prendre ces rubis. En les vendant, tu pourras acheter un château, des esclaves et de beaux vêtements ; alors, il te sera aisé de trouver un mari, car les hommes civilisés désirent tous une épouse qui

a du bien.

— Et toi, que vas-tu devenir ?

Conan sourit et montra le cercle des Aquiloniens.

— Voici ma fortune. Avec ces amis fidèles, j'aurai toutes les richesses d'Aquilonie à mes pieds.

Le gros Publius prit la parole :

— Ta générosité est tout à ton honneur, Conan, mais tu aurais dû d'abord me consulter. Car les révolutions ne se font pas seulement à coups d'épée, mais aussi avec de l'or ; et les publicains de Numédides ont tant rançonné l'Aquilonie que nous aurons bien du mal à trouver de quoi engager des mercenaires.

Conan éclata de rire.

— Je t'ai trouvé assez d'or pour faire virevolter toutes les lames d'Aquilonie ! (En quelques mots, il renseigna ses compagnons sur le trésor de Tranicos et la destruction de la colonie de Valenso.) Le démon a abandonné la caverne ; les Pictes vont regagner leurs villages. Un petit groupe bien armé peut se rendre à la caverne et en revenir avant même de s'être aperçu qu'il se trouvait en terrain picte. Vous marchez avec moi ?

Tous l'acclamèrent, au point que Bélésa craignit qu'ils n'attirent l'attention des Pictes. Conan lui adressa un sourire rusé et, à la faveur du vacarme, murmura en zingaran :

— Le roi Conan ! Ça ne manque pas d'allure, non ?

Des loups sur la frontière

La révolution gagne rapidement tout le pays. Tandis que chevaliers et hommes d'armes en jaseran étincelant s'affrontent sur les plaines aquiloniennes, la guerre civile fait rage sur la frontière picte entre les partisans de Conan et ceux de Numédides. Les Pictes, évidemment, pensent y trouver leur avantage. Voici le récit de quelques-uns des événements qui se déroulèrent sur cette terre déchirée, raconté par un de ceux qui survécurent au conflit ; car l'Âge Hyborien fut, de nombreuses années et en maints endroits, une époque mouvementée, et Conan, bien sûr, ne prit pas part à tout ce qu'il s'y passa.

1.

C'est le son d'un tambour qui me réveilla. Je restai un long moment couché, immobile, au milieu des fourrés où je m'étais réfugié ; dans les profondeurs de la forêt, de tels sons sont souvent trompeurs, et je m'efforçais de le localiser. Autour de moi, les épais sous-bois étaient silencieux. Au-dessus de ma tête, ronces et lianes s'entrelaçaient pour former une voûte dense ; au-delà, je devinais celle, plus sinistre, que formaient les branches des grands arbres. Pas une seule étoile ne brillait à travers cette masse végétale. Les nuages bas semblaient peser sur la cime des arbres. Il n'y avait pas de lune, et la nuit était aussi noire que l'âme d'une sorcière.

Je ne m'en plaignais pas. Si je ne pouvais voir mes ennemis, ils ne pouvaient non plus me repérer. Mais le son de ce sinistre tambour se répercutait dans les ténèbres, un *froum ! froum !* sourd et monotone qui colportait d'innommables secrets. Il était impossible de s'y méprendre. Un seul tambour au monde est capable de produire ce bruit de tonnerre, profond, maussade et plein de menaces : celui des Pictes, ces sauvages qui hantent la grande forêt, au-delà de la frontière du Westermarck.

Et je me trouvais de ce côté-là de la frontière en question, seul, et tapi dans un roncier au milieu de l'immense forêt sur laquelle règnent ces démons depuis l'aube des temps.

Je finis par localiser le tambour ; il se trouvait à l'ouest et, estimai-je, à peu de distance. Je rajustai rapidement mon baudrier, glissai hache et épée dans leur fourreau, tendis mon arc lourd et m'assurai enfin que mon carquois se trouvait bien en place sur ma hanche gauche ; puis je sortis en rampant du fourré et pris prudemment la direction d'où provenait ce son de tambour.

Qu'il me concernât personnellement, je ne le pensais pas. Si les hommes de la forêt m'avaient découvert, ils m'en auraient averti en me tranchant la gorge et non pas en jouant du tambour. Ce martèlement, toutefois, avait une signification que ne pouvait ignorer un coureur de forêt. C'était un avertissement et une menace pour ces intrus dont les cabanes isolées et les arpents déboisés mettaient en péril la solitude immémoriale de la grande forêt. On y entendait la promesse de l'incendie et de la torture, de flèches enflammées sifflant dans la nuit, de haches de guerre fracassant le crâne des hommes, des femmes et des enfants.

Je progressais donc au cœur de la forêt enténébrée, avançant à tâtons entre les énormes fûts, me glissant parfois à quatre pattes au travers des halliers, sursautant lorsque quelque liane villeuse m'effleurait le visage ou la main. D'énormes serpents vivent en effet dans cette forêt ; ils se laissent pendre par la queue aux basses branches et attendent ainsi leurs proies. Mais les créatures que je cherchais étaient bien plus redoutables que n'importe quel reptile, et à mesure que s'enflait le son du tambour, je redoublais de prudence, comme si je foulais du verre brisé. Je distinguai enfin une lueur rougeâtre entre les arbres, et perçus, mêlé au martèlement du tambour, le marmonnement de voix barbares.

Quelle que fût l'étrange cérémonie qui avait lieu sous les arbres noirs, il était probable que des sentinelles fussent postées dans les environs ; et je savais combien un Picté pouvait être immobile et silencieux, et se fondre même de jour dans la forêt, indécélable jusqu'à l'instant où sa lame pénétrait le cœur de sa victime. Ma peau se hérissait à la pensée de buter dans le noir contre une telle sentinelle ; je tirai mon épée et la tint tendue devant moi. Mais pas même un Picté n'eût pu me distinguer dans l'obscurité de ces entrelacs végétaux et de ce ciel chargé de nuages.

La lueur s'avéra être un feu devant lequel bougeaient des silhouettes ainsi que des diables noirs sur fond de fournaise infernale. Je m'accroupis à l'abri d'un épais buisson et entrepris de détailler la sombre clairière et les formes qui y évoluaient.

Il y avait là quarante ou cinquante Pictes, nus à l'exception d'un haillon autour des reins, et parés de peintures hideuses ; accroupis en un vaste demi-cercle, face au feu, ils me tournaient le dos. À la plume qui ornait leur épaisse crinière noire, je sus qu'ils étaient du clan du Faucon, Onayaga en leur langue. Au centre de la clairière se dressait un autel grossier, amoncellement de grosses pierres, et ma peau se hérissa une nouvelle fois à cette vision. Il m'était déjà arrivé de trouver de tels autels, noircis par le feu et maculés de sang, dans des clairières désertes. Et, bien que je n'eusse jamais assisté aux rites qui s'y rattachaient, j'en avais entendu parler par des hommes qui avaient été prisonniers des Pictes ou qui les avaient espionnés comme je le faisais présentement.

Un sorcier emplumé dansait entre l'autel et le feu une danse traînante et indescriptiblement grotesque qui faisait osciller et ployer les plumes autour de son corps. Il portait un masque écarlate au sourire effrayant, qui ressemblait au visage d'un démon de la forêt.

Au centre du demi-cercle des guerriers, était accroupi le tambour ; il frappait la peau de son poing fermé, produisant ainsi ce roulement qui faisait penser au bruit d'un orage lointain.

Entre les guerriers et le sorcier, se tenait un homme qui n'avait

rien d'un Picté. Il était aussi grand que moi, et sa peau était laiteuse à la lueur du feu. Il portait cependant une peau de daim autour des reins et des mocassins, son corps était recouvert de peintures de guerre et une plume de faucon ornait sa chevelure. Je me dis qu'il devait être liguréen, membre d'une de ces petites tribus à la peau pâle qui habitent également dans la grande forêt ; elles étaient le plus souvent en guerre contre les Pictes, mais il arrivait parfois qu'elles fussent leurs alliées. Leur peau est aussi blanche que celle des Aquiloniens. Les Pictes forment également une race blanche en ce qu'ils ne sont ni noirs, ni bruns, ni jaunes ; mais ils ont les yeux et les cheveux noirs, et la peau sombre. Ni eux, ni les Liguréens ne sont qualifiés de « Blancs » par les habitants du Westermarck qui réservent cette qualité à ceux qui sont de sang hyborien.

Mais voici que trois guerriers traînaient un homme dans le cercle de lumière, un Picté lui aussi, nu et maculé de sang, portant dans sa chevelure emmêlée une plume qui l'identifiait comme membre du clan du Corbeau ; les siens étaient constamment en guerre avec celui du Faucon. Les trois hommes le jetèrent pieds et poings liés sur l'autel, et je pouvais voir ses muscles se gonfler et se tordre en vain pour rompre les lanières de cuir qui l'entravaient.

Alors le sorcier dansa avec une ardeur accrue, tissant des figures compliquées autour de l'autel et du prisonnier ; celui qui frappait le tambour adopta un rythme frénétique et se mit à marteler son instrument comme s'il eût été possédé du démon. Alors, d'une branche qui surplombait la scène, se laissa tomber un de ces grands serpents dont j'ai parlé. Les écailles luisant à la lumière du feu, il se tortilla en direction de l'autel, la langue dardée et l'œil étincelant. Bien qu'il passât très près de certains d'entre eux, les guerriers ne semblaient pas le craindre. Et cela me parut singulier, car ces monstres sont les seules créatures mortelles que redoutent les Pictes.

Le serpent dressa sa tête au-dessus de l'autel. Le sorcier et la bête se faisaient face de part et d'autre du corps étendu du captif. Le maître de cérémonie dansait maintenant sans bouger les pieds, se contentant de contorsionner son tronc et ses bras, et le reptile se mit bientôt à l'imiter, à se tordre et à osciller, comme ensorcelé. Alors du masque écarlate s'éleva une étrange mélodie qui frissonnait comme le vent dans les roseaux fanés d'un marécage. Le grand serpent s'éleva de plus en plus haut et vint se lover sur l'autel et l'homme qui s'y trouvait ; celui-ci fut bientôt recouvert par les anneaux luisants, sa tête seule demeurant visible, dominée par l'autre tête qui la fixait de ses petits yeux reptiliens.

Le chant du sorcier monta en un crescendo triomphal, et il jeta quelque chose dans le foyer. Un grand nuage de fumée verte en sortit et enveloppa tout l'autel, atténuant les contours des deux créatures qui

s'y trouvaient. Alors, au centre de ce nuage, je distinguai une atroce convulsion, une *altération* ; les deux corps se fondirent l'un dans l'autre et, pendant un instant, je n'aurais pu dire où était le serpent et où était l'homme. Un violent soupir passa au-dessus des Pictes comme la brise qui geint dans les branches nocturnes.

Alors la fumée se dissipa. Le serpent gisait inanimé sur l'autel, et je crus que les deux étaient morts. Mais le sorcier saisit le cou du reptile, déroula son tronc et le laissa couler jusqu'au sol. Puis il fit basculer le corps de l'homme qui tomba à côté du serpent, et trancha les lanières de cuir qui liaient ses poignets et ses chevilles.

Pour finir, il se remit à danser autour des deux créatures en prononçant je ne sais quelles incantations. L'homme revint à la vie. Mais il ne se leva pas. Sa tête se mit à osciller de côté et d'autre, sa langue à sortir et rentrer sans cesse. Et, Mitra ! il s'éloigna du feu en se tortillant sur le ventre à la manière d'un serpent !

Et le serpent, lui, fut brusquement saisi de convulsions ; il leva la tête et se dressa verticalement de presque toute sa longueur pour retomber anneau sur anneau ; et une nouvelle fois il tenta en vain de se mettre debout, ainsi qu'un homme que l'on vient d'amputer.

Alors, la clameur démente des Pictes ébranla la nuit, et je dus lutter contre une envie de vomir. Je comprenais à présent le sens de cette effroyable cérémonie. J'en avais déjà entendu parler. Par la sorcellerie primordiale qu'engendrait et nourrissait la forêt, cet homme masqué venait de faire passer l'âme d'un prisonnier ennemi dans l'immonde enveloppe d'un serpent. C'était la vengeance d'un démon. Et la sanguinaire clameur des Pictes ressemblait aux hurlements de toutes les goules des Enfers.

Les deux victimes, l'homme et le serpent, se convulsèrent et agonisèrent côte à côte, jusqu'à ce que le sorcier leur coupât la tête d'un éclair bref de son sabre – et, dieux ! le tronc du serpent fut secoué de quelques frissons puis s'immobilisa, tandis que le corps de l'homme se mettait à se tortiller et battre le sol à la façon d'un serpent décapité. Un malaise, une grande faiblesse s'emparèrent de moi ; car quel homme civilisé peut assister insensible à un spectacle aussi atroce ? Et ces sauvages, barbouillés de peinture, gesticulant et vociférant devant l'horrible sort d'un ennemi, n'étaient pas pour moi des êtres humains, mais des démons de la nuit qu'il était de mon devoir d'abattre.

D'un bond, le sorcier se retourna vers les guerriers ; il arracha son masque, renversa la tête en arrière et hurla comme un loup. Une flamme éclaira son visage, et je le reconnus. Alors, l'horreur et le dégoût qui m'habitaient se muèrent en une rage noire, et tout souci du danger ou de ma mission, qui était de première importance, fut balayé de mon esprit. Car ce sorcier était le vieux Teyanoga, celui qui avait

brûlé vif mon ami Jon, fils de Galter.

Dans le feu de la haine, j'agis presque instinctivement. Je posai une flèche sur le bois de mon arc et tirai. La lumière était incertaine mais la portée réduite, et puis nous autres, du Westermarck, avons été bercés au bruit sec de la corde. Le vieux Teyanoga miaula comme un chat et s'écroula à la renverse ; ses guerriers hurlèrent d'étonnement en voyant vibrer l'empenne dans sa poitrine. Leur hôte blanc se retourna, me révélant pour la première fois son visage – et, Mitra ! c'était un Hyborien.

Cette horrible révélation me tint un instant paralysé, et cela faillit me coûter très cher. Car les Pictes, telles des panthères, avaient aussitôt bondi dans les sous-bois, à la recherche de celui qui avait tué leur sorcier. Ils atteignaient l'orée du hallier quand je sortis de ma léthargie. Je me relevai et partis à toutes jambes dans la nuit ; c'est une sorte d'instinct, sans doute, qui me faisait éviter les arbres et leurs basses branches, car il faisait plus noir que jamais. Je savais que les Pictes ne pouvaient relever mes empreintes et qu'ils me pourchassaient aussi aveuglément que je fuyais. Comme je détalais en direction du nord, j'entendis un cri de fureur dont les accents haineux me glacèrent les sangs. Je me dis qu'ils venaient d'extraire ma flèche de la poitrine du sorcier et de s'apercevoir que c'était un trait hyborien. Cela ne pouvait que les rendre plus tenaces et sanguinaires à mon égard.

Je fonçais dans la nuit, le cœur battant de peur et de l'horreur du cauchemar que je venais de vivre. Qu'un Hyborien ai pu y assister en hôte bienvenu et honoré – car il était armé ; une épée et une hache étaient glissées à sa ceinture – était chose si monstrueuse que j'en vins à me demander si après tout la scène n'avait pas effectivement été un cauchemar. Car jamais auparavant un Hyborien n'avait été le témoin de la Danse du Serpent, sinon en tant que supplicié ou, comme je venais de le faire, en tant qu'espion. Et, si j'ignorais ce dont pareille abomination était le présage, je ne parvenais pas à chasser de mon esprit d'horribles pressentiments.

Ces sombres pensées me rendaient moins prudent que de coutume ; et il m'arrivait de percuter un arbre que j'aurais pu éviter, eussé-je été plus attentif. C'est sans doute le bruit de ma course malhabile qui guida le Picté jusqu'à moi, car il n'avait pu m'apercevoir dans ces ténèbres.

Derrière moi, les vociférations s'étaient tues, mais je savais que les Pictes battaient la forêt comme des loups affamés, selon une formation en demi-cercle. Leur silence prouvait qu'ils étaient sur ma piste, car ils ne se mettent à hurler que lorsqu'ils se savent sur le point de cerner leur proie.

Le guerrier qui avait entendu le bruit de ma course ne faisait pas

partie du groupe ; il était loin au-devant d'eux. Le léger martèlement de ses pieds nus m'avertit de sa présence, et, lorsque je me retournai, je ne pus même pas distinguer sa silhouette.

Ils ont des yeux de chat, et je savais qu'il y voyait suffisamment pour me localiser. Le manche de ma hache arrêta le glaive qu'il abattait sur moi, et il vint s'empaler sur ma dague en poussant un atroce cri d'agonie. Y répondit une féroce clameur, venue du sud, à quelques centaines de mètres de distance ; mes poursuivants convergeaient maintenant vers moi, en donnant de la voix ainsi que des loups quand le moment de la curée approche.

Je repartis de plus belle, abandonnant maintenant toute prudence, avec l'espoir de ne pas me fracasser le crâne sur un tronc d'arbre.

La forêt s'éclaircissait ; il n'y avait plus de fourrés et ce qu'il faut bien appeler de la lumière filtrait à travers les branches, car les nuages commençaient à se disperser. Et je détalais dans les sous-bois, telle une âme damnée pourchassée par une horde de diables ; les hurlements se firent d'abord de plus en plus forts, pleins d'une ardeur sanguinaire, puis se muèrent en cris de rage impuissante pour enfin décroître rapidement ; car dans une course de vitesse, nul Picte ne peut rivaliser avec les longues jambes d'un coureur de forêts. Le risque était qu'il y eût d'autres éclaireurs solitaires sur mon chemin et qu'entendant le bruit de ma course, ils vinssent me couper la route ; ce risque, je ne pouvais que le prendre. Mais aucune silhouette ne jaillit de l'ombre ; et voici qu'à travers les halliers annonçant la proximité d'un cours d'eau, j'apercevais maintenant, très loin devant moi, les faibles lumières de Fort Kwanyara, l'avant-poste le plus méridional de la Schohira.

2.

Peut-être conviendrait-il, avant de poursuivre cette chronique des années sanglantes, que je me présente et fournisse quelques éclaircissements sur la raison de ma présence nocturne et solitaire en plein pays pictes.

Je m'appelle Gault, fils de Hagar. Je suis natif de la province de Conajohara. Deux ans avant cette histoire, les Pictes traversèrent la Rivière Noire, s'abattirent sur Fort Tuscelan, égorgèrent tous ses habitants sauf un, et chassèrent tous les colons de la province qui se trouve à l'est de la Rivière du Tonnerre. La Conajohara, redevenue une contrée inculte, fut abandonnée aux bêtes sauvages. Ses anciens habitants allèrent s'établir dans le Westermarck, en Schohira, en Conawaga et en Oriskonie ; une bonne part d'entre eux, dont ma famille, alla toutefois s'établir dans le Sud, non loin de Fort Thandara, un avant-poste isolé, au bord de la Rivière du Cheval. Ils y furent bientôt rejoints par d'autres colons que les plus anciennes provinces, trop peuplées, n'avaient pu recevoir, et formèrent ce que l'on baptisa les Libres Provinces de Thandara. À la différence des autres provinces, elles n'avaient pas été attribuées par le roi à ses vassaux des Marches de l'Est, et furent défrichées par les seuls pionniers, sans l'aide de la noblesse aquilonienne. Nous ne payions d'impôts à aucun baron. Notre gouverneur n'était pas désigné par un quelconque seigneur, mais choisi parmi les nôtres et élu par nous ; et il n'était responsable que devant le roi. Nous avons nous-mêmes construit et armé nos forts, et nous nous suffisions à nous-mêmes à la guerre comme en temps de paix. Et Mitra sait si nous étions souvent en guerre, car jamais la paix ne fut vraiment décrétée avec nos féroces voisins, les tribus pictes de la Panthère, de l'Alligator et de la Loutre.

Tout allait bien cependant, et nous nous intéressions rarement à ce qui se passait à l'est des Marches du royaume, terre de nos aïeux. À peine toutefois étions-nous installés que les événements d'Aquilonie vinrent nous toucher de près en dépit de notre isolement. On apprit qu'une guerre civile faisait rage et qu'un homme farouche s'était dressé pour arracher le trône à la très ancienne dynastie. Les étincelles de cette conflagration embrasèrent la frontière et dressèrent le voisin contre le voisin, le frère contre le frère. Et c'était parce que des chevaliers aux armures étincelantes se battaient et périssaient dans les plaines d'Aquilonie, que j'avais traversé, seul, l'étendue sauvage qui

séparait Thandara de la Schohira, porteur de nouvelles susceptibles de bouleverser la destinée du Westermarck.

Fort Kwanyara était un modeste avant-poste composé d'une simple cabane de rondins entourée d'une palissade et situé sur la berge de la Rivière du Couteau. J'aperçus sa bannière qui flottait dans le rose pâle du petit matin, et remarquai que seul l'emblème de la province y figurait. L'étendard royal, le serpent d'or, qui aurait dû se trouver en tête de mât, était invisible. Cela pouvait signifier beaucoup ou rien du tout. Nous autres, sur la frontière, nous nous soucions peu de la coutume et de l'étiquette dont s'inquiètent tant les chevaliers du royaume.

Je franchissais donc la Rivière du Couteau au petit jour, lorsqu'une sentinelle m'interpella de la rive opposée. C'était un type de haute taille, vêtu de peau de daim à la manière des pionniers.

— Par Mitra ! lança-t-il lorsqu'il sut que j'arrivais de Thandara, tu dois être sacrément pressé pour avoir traversé la forêt plutôt que de prendre la route.

Car la Thandara était séparée des Marches Bossoniennes par une avancée de la grande forêt. Une route sûre la contournait, mais elle était longue et ennuyeuse.

Il me demanda des nouvelles de la Thandara ; je lui dis que je ne savais pas grand-chose des derniers événements car je rentrais juste d'une longue mission de reconnaissance dans le pays des hommes de la Loutre. C'était pur mensonge, mais je ne connaissais pas encore la couleur politique de la Schohira et n'avais nullement l'intention de révéler la mienne avant d'en savoir plus. Puis je lui demandai si Hakon fils de Strom se trouvait à Fort Kwanyara, et il me répondit que celui que je cherchais n'était pas au fort mais au village de Schondara, à quelques kilomètres à l'est.

— J'espère que la Thandara penche pour Conan, fit-il en s'accompagnant d'un juron, parce que je te dis tout de suite qu'ici on est de son côté. Et il a fallu ma satanée chance pour que je reste cloué ici à garder la frontière picte avec une poignée d'hommes. Je donnerais mon arc et ma tunique de chasse pour rejoindre notre armée qui attend à Thénitéa, sur la Rivière Ogaha, l'attaque de Brocas de Torh et de ses foutus renégats.

Je ne dis rien, mais la nouvelle me laissait pantois. Car le baron de Torh gouvernait la Conawaga, et non pas la Schohira dont le seigneur était Thaspéras de Kormon.

— Où est Thaspéras ? demandai-je.

— Parti en Aquilonie se battre pour Conan, répondit l'autre après un temps d'hésitation.

Et il se mit à me considérer les yeux plissés, comme se demandant si je n'étais pas un espion.

— Existe-t-il en Schohira, commençai-je, un homme lié avec les Pictes au point de séjourner chez eux, nu et fardé, d'assister à leurs cérémonies et de...

Je me tus en remarquant la fureur qui déformait les traits du Schohiran.

— Maudit, s'étrangla-t-il, quel est ton but en venant nous insulter ici ?

Il est vrai que traiter quelqu'un de renégat était la pire insulte qui se pût infliger tout au long du Westermarck, encore que ce ne fût pas ce que j'avais en tête. Mais je vis que l'homme ignorait tout du renégat que j'avais vu la nuit précédente, et, peu désireux de l'en informer, je me bornai à lui dire qu'il m'avait mal compris.

— J'ai très bien compris, rétorqua-t-il d'un ton rogue. Sans ta peau foncée et ton accent du sud, je te prendrais pour un espion de Conawaga. Mais espion ou pas, tu n'as pas le droit d'insulter ainsi les hommes de Schohira. Si je n'étais pas en service, je retirerais mon baudrier pour te montrer un peu quel genre d'hommes on est en Schohira.

— Je n'aime pas me quereller, dis-je. Mais je vais à Schondara où tu n'auras pas de mal à me trouver si tu en as toujours envie. Je m'appelle Gault, fils de Hagar.

— Je ne tarderai pas, fit-il d'un air sinistre. Je m'appelle Otho, fils de Gorm, et on me connaît bien en Schohira.

Je le laissai repartir le long de la berge, palpant la poignée de son épée comme s'il bouillait d'en essayer le tranchant sur mon crâne. Je me remis en route en décrivant une grande boucle autour du fortin afin d'éviter tout autre éclaireur ou sentinelle. Car en ces temps troublés, on pouvait facilement me coller une étiquette d'espion. Cet Otho fils de Gorm avait commencé à retourner de telles idées dans ce qu'il avait pour cervelle, lorsque ce qu'il prit pour un affront avait fait diversion. Et, comme il s'était querellé avec moi, son sens de l'honneur ne lui permettrait plus de m'arrêter comme suspect d'espionnage, y eût-il seulement songé. En temps normal, nul n'aurait arrêté ou questionné un Hyborien traversant la frontière, mais les choses prenaient un tour démentiel ; oui, tout allait de travers, pour que le seigneur de Conawaga envahît le territoire de ses voisins.

Un périmètre de plusieurs centaines de mètres avait été déboisé autour du fort, et la forêt y formait une muraille verte et régulière. Je contournai la clairière à l'abri des arbres et ne rencontrai personne, même en traversant plusieurs sentiers menant au fort. Puis je pris la direction de l'est en évitant fermes et clairières, et le soleil n'était pas encore bien haut quand j'aperçus les toits de Schondara.

La forêt ne s'arrêtait qu'à moins d'un kilomètre du village qui était de belle taille pour un avant-poste. De jolies maisons de bois équarri,

certaines peintes, alternaient avec des constructions charpentées, ce que nous n'avons pas en Thandara. Le village n'était pas entouré d'un fossé ou d'une palissade, ce que je trouvai singulier. Chez nous, en Thandara, on construit les habitations autant pour se défendre que pour s'abriter, et, comme notre province, alors tout récemment peuplée, ne comptait pas encore un seul vrai village, chaque cabane y était conçue comme une petite forteresse.

Sur la droite du village, au milieu d'une prairie, j'aperçus un fortin défendu par une palissade et un fossé, et armé d'une baliste pivotante montée sur une plate-forme surélevée. Cette construction était plus importante que Fort Kwanyara, mais je ne voyais que très peu de têtes casquées sur le chemin de ronde. Seul l'aigle aux ailes ouvertes de la Schohira flottait au mât des couleurs. Et je me demandai pourquoi, si la Schohira avait pris parti pour Conan, ne figurait pas la bannière qu'il s'était choisie, un lion d'or sur champ noir, l'étendard du régiment aquilonien dont il avait été le général mercenaire.

Vers la gauche, à l'orée de la forêt, j'aperçus une grande maison de pierre entourée de jardins et de vergers ; c'était là que devait habiter le seigneur Valérian, le plus riche propriétaire terrien de la Schohira occidentale. Je ne l'avais jamais rencontré, mais je le savais riche et puissant. Pour lors la Demeure, ainsi qu'on l'appelait, paraissait vide.

Le village semblait tout aussi déserté – tout au moins par les hommes. J'y vis des femmes et des enfants en grand nombre, et en conclus que les hommes avaient dû amener leurs familles ici pour qu'elles fussent en lieu sûr. De nombreuses paires d'yeux me suivirent suspicieusement tandis que je remontais la rue, mais personne ne me parla sinon pour répondre brièvement à mes questions.

À la taverne, une poignée de vieillards et d'infirmes conversaient à voix basse autour des tables auréolées de bière. Lorsque j'apparus sur le seuil dans mes peaux de daim usées, tous se turent et se retournèrent avec ensemble pour me considérer en silence.

Le silence se fit encore plus pesant quand je demandai après Hakon fils de Strom. Le tavernier me dit qu'il était parti le matin même pour Thénitéa, où campait l'armée, mais qu'il serait bientôt de retour. Comme j'avais faim et sommeil, je pris mon repas sous les regards inquisiteurs de la compagnie, puis m'allongeai dans un coin sur une peau d'ours que m'apporta le tenancier, et m'endormis. Je dormais toujours quand arriva Hakon fils de Strom, peu après le coucher du soleil.

C'était un grand gaillard aux larges épaules, comme la plupart des hommes de l'Ouest ; il portait une tunique de chasse en daim, des bandes molletières et des mocassins. Une demi-douzaine de soldats l'accompagnaient ; ils s'assirent à une table proche de l'entrée et se mirent à nous considérer, Hakon et moi, par-dessus le rebord de leurs

bocks.

Quand, après m'être présenté, je lui dis que j'avais un message pour lui, Hakon m'examina attentivement puis me fit asseoir à une table écartée où le tavernier nous apporta aussitôt deux bocks en cuir de bière écumante.

— Avez-vous appris du nouveau sur la situation en Thandara ? demandai-je.

— Rien de sûr ; seulement des rumeurs.

— Parfait, dis-je. Je suis envoyé par Brant, fils de Drago, gouverneur de Thandara, et par le conseil des capitaines. Ceci prouve que je ne suis pas un imposteur.

Ce disant, je trempai le doigt dans la mousse de ma bière et traçai sur la table un symbole que j'effaçai aussitôt. Hakon hocha la tête et une lueur d'intérêt alluma son regard.

— Voici ce que l'on m'a chargé de vous transmettre, repris-je : la Thandara prend parti pour Conan et se tient prête à aider ses amis et à combattre ses ennemis.

Il se mit à sourire et saisit ma main dans ses doigts rugueux.

— Excellent ! s'exclama-t-il. Mais je n'en attendais pas moins.

— Quel Thandaran pourrait oublier Conan ? dis-je. Je n'étais qu'un gamin, mais je me souviens de l'époque où il était éclaireur en Conajohara. Quand son émissaire est venu en Thandara nous avertir que le Poitain s'était soulevé, que lui, Conan, visait le trône, et nous réclamer notre soutien – il ne nous demandait pas de volontaires pour son armée, juste notre loyauté –, nous lui avons répondu par cette phrase : « Nous n'avons pas oublié la Conajohara. » Alors le baron Attélius a marché sur nous ; nous lui avons dressé une embuscade dans la forêt, et son armée a été taillée en pièces. À présent, je pense que la Thandara n'a plus à craindre une invasion.

— J'aimerais pouvoir dire la même chose de la Schohira, fit Hakon avec tristesse. Le baron Thaspéras nous a fait dire que nous étions libres de choisir. Lui est du côté de Conan ; il a rejoint l'armée rebelle. Mais il ne nous a pas demandé de lever des hommes. Comme Conan, il sait bien que le Westermarck a besoin de toutes ses forces pour veiller sur la frontière.

« Il a toutefois emmené ses troupes avec lui, et nous avons garni les forts avec nos propres forestiers. Nous avons essayé quelques escarmouches, surtout dans des villages comme Coyaga où habitent de grands propriétaires terriens, car il en est qui restent fidèles à Numédides. En définitive ces loyalistes ou bien se sont enfuis avec leurs sujets en Conawaga, ou bien se sont soumis en jurant de rester neutres, comme l'a fait Valérian de Schondara. Les loyalistes qui se sont enfuis ont fait le serment de revenir un jour nous couper la gorge. Brocas est en train de marcher sur nous.

« En Conawaga, les grands propriétaires et Brocas, du parti du roi, font, dit-on, subir des traitements atroces à ceux qui ont eu le malheur de se rallier à Conan.

Je hochai la tête, sans surprise. La Conawaga était la plus étendue, la plus riche et la plus peuplée des provinces du Westermarck, et elle était affligée d'une caste comparativement importante et très puissante de grands propriétaires nobles – ce qui n'est pas le cas de la Thandara et par la grâce de Mitra ne le sera jamais.

— Il s'agit d'une invasion de conquête, reprit Hakon. Brocas nous a sommés de faire serment d'allégeance à Numédides – ce chien ! Selon moi, ce pourceau caresse l'espoir de soumettre tout le Westermarck et d'y être le vice-roi de Numédides. Son armée d'hommes d'armes aquiloniens, d'archers bossoniens, de loyalistes conawagans et de renégats shohirans, campe à Coyaga, à quinze kilomètres de l'autre côté de la Rivière Ogaha. Thénitéa est pleine de réfugiés de l'Est du pays qu'il a dévasté. Nous ne le craignons pas, bien qu'il soit le plus fort. Pour nous atteindre, il lui faut franchir la Ogaha ; nous avons fortifié la rive occidentale et bloqué la route afin que sa cavalerie ne puisse pas l'emprunter.

— Voilà qui recoupe ma mission, dis-je. Je suis chargé de vous offrir les services de cent cinquante Thandarans. Chez nous, tout le monde est du même avis, et nous n'avons pas de guerres intestines ; nous pouvons nous permettre de distraire cet effectif de notre guerre contre les Pictes de la Panthère.

— Voici une nouvelle qui va réjouir le commandant du fort !

— *Quoi ?* bondis-je. Ce n'est pas toi, le commandant ?

— Eh non. C'est mon frère, Dirk, fils de Strom.

— Si je l'avais su, c'est à lui que j'aurais remis mon message, dis-je. Brant, fils de Drago, croyait que tu commandais Kwanyara. Enfin, cela n'a pas grande importance.

— Un dernier bock, fit Hakon, et nous rentrons au fort ; comme ça Dirk aura des nouvelles fraîches. Ce n'est pas une mince affaire de commander un fort ! Une patrouille de reconnaissance me suffit amplement.

Hakon n'eût en effet pas convenu au commandement d'un avant-poste de quelque importance, car, quoique brave et tenace, il était par trop bouillant et impétueux.

— Il ne vous reste qu'un petit contingent pour surveiller la frontière, objectai-je. Que fais-tu des Pictes ?

— Ils respectent le serment de paix qu'ils ont fait, répondit Hakon. La frontière est calme depuis plusieurs mois, en dehors, bien sûr, des habituels accrochages entre individus des deux races.

— La demeure de Valérian a l'air désertée.

— Le seigneur Valérian y vit seul avec une poignée de serviteurs.

Nul ne sait où sont passés ses hommes d'armes. Toujours est-il qu'il les a renvoyés. S'il ne nous avait pas donné sa parole, nous aurions estimé nécessaire de le placer sous bonne garde, car c'est un des rares Hyboriens qu'écoutent les Pictes. Si jamais il s'était mis en tête de les faire marcher contre la frontière, nous aurions quelque peine à repousser les Pictes d'un côté et Brocas de l'autre. Les Faucons, les Lynx et les Tortues l'écoutent quand il parle ; il a même visité les villages des Pictes du Loup et en est ressorti vivant.

À supposer que ce fût vrai, cela était plutôt étonnant, car on ne comptait plus les exemples de férocité de la tribu du Loup, grande confédération de plusieurs clans cantonnés dans l'Ouest, au-delà des terrains de chasse des trois tribus secondaires que Hakon venait de citer. Les hommes du Loup restaient en général à l'écart de la frontière, mais, si profonde était leur haine de l'homme blanc qu'ils constituaient une sempiternelle menace pour la frontière de la Schohira.

Hakon leva les yeux sur un homme de haute taille, en bottes et manteau écarlate, qui venait d'entrer dans la taverne.

— Tiens, voici le seigneur Valérian, dit-il.

Je me retournai, sursautai et fus instantanément debout.

— Toi ici ! m'exclamai-je. Cette nuit, j'ai vu cet homme de l'autre côté de la frontière, au camp des Faucons, en train d'assister à la Danse du Serpent !

Valérian m'entendit et se tourna vers moi en blémissant. Ses yeux fulminaient comme ceux d'une panthère. Hakon bondit à son tour.

— Qu'est-ce que tu racontes ? glapit-il. Le seigneur Valérian a donné sa parole...

— La belle affaire ! lançai-je en avançant vers l'autre. Je l'ai vu du fourré où je me cachais. Impossible de se méprendre sur cette face d'oiseau de proie. Je vous dis qu'il y était, nu, le corps peint comme un vrai Picté...

— Tu mens, maudit ! rugit Valérian en arrachant son manteau.

Avant qu'il pût tirer son épée, je me jetai sur lui et le plaquai au sol. Il me prit la gorge à deux mains en blasphémant comme un fou. Il y eut un bref bruit de pas, et des hommes nous séparèrent. Valérian était debout devant moi, haletant et blanc de rage ; il tenait à la main le foulard qu'il venait de m'arracher.

— Lâchez-moi ! Enlevez vos sales pattes de paysans ! crachait-il. Je vais fendre ce menteur jusqu'au menton...

— Ce n'est pas un mensonge, dis-je plus calmement. Hier soir j'ai vu le vieux Teyanoga arracher l'âme d'un chef du Corbeau pour la faire entrer dans un serpent-arbre. C'est ma flèche qui a tué le sorcier. Et je t'ai vu, toi, un Hyborien, vêtu et accepté comme un des leurs.

— Si ce que tu dis est vrai..., commença Hakon.

— C'est vrai, et en voici la preuve ! lançai-je. Regarde là, sur sa poitrine !

Son pourpoint et sa chemise avaient été ouverts pendant l'échauffourée ; et là, à peine visible sur sa peau nue, on devinait les contours de ce crâne blanc dont se parent les Pictes uniquement lorsqu'ils décident de déclarer la guerre aux Hyboriens. Il avait bien tenté de se laver, mais les pigments qu'utilisent les Pictes sont tenaces.

— Désarmez-le, ordonna Hakon, très pâle.

— Rends-moi mon foulard, fis-je.

Mais sa seigneurie me cracha au visage et glissa le bout de tissu dans l'échancrure de sa chemise.

— Quand il te sera rendu, ce sera sous la forme d'un nœud de pendu passé à ton cou de renégat, railla-t-il.

Hakon semblait indécis.

— Emmenons-le au fort, dis-je. Ces Pictes portaient des peintures de guerre. Ce signe qu'il a sur la poitrine signifie qu'il avait l'intention de prendre part à la guerre pour laquelle ils dansaient.

— Par le grand Mitra, tout cela est incroyable ! s'exclama Hakon. Un Hyborien, lâchant ces démons sur ses amis, ses voisins ?

L'autre ne pipait mot. Il se tenait entre les deux hommes qui venaient de s'assurer de lui ; il était blême, un rictus découvrait ses dents, et un feu jaune brûlait dans son regard où il me sembla déceler une lueur de démente.

Mais Hakon balançait toujours. Il n'osait pas relâcher Valérian, et cependant il redoutait la réaction des gens qui nous verraient l'emmener sous bonne garde jusqu'au fort.

— Ils nous en demanderont la raison, m'expliqua-t-il en aparté, et lorsqu'ils apprendront qu'il a manigancé avec des Pictes décidés à faire la guerre, ils seront saisis de panique. Non, conduisons-le plutôt à la prison. Dirk viendra l'interroger.

— Les demi-mesures peuvent être dangereuses face à une telle situation, dis-je. Mais c'est toi qui décides. C'est toi le chef ici.

Aussi fit-on sortir sa seigneurie par la porte de derrière. Il faisait nuit, et nous atteignîmes la prison sans que quiconque nous eût remarqués – il faut dire que par les temps qui courent les gens ont plutôt tendance à se claquemurer dès la nuit tombée. La prison était une modeste construction de rondins, un peu à l'écart du village, avec quatre cellules dont une était déjà occupée par un gros type, emprisonné la veille pour ivrognerie et tapage nocturne. Valérian ne dit pas un mot tandis que Hakon refermait la grille sur lui, puis détachait un de ses hommes pour monter la garde. Mais un feu démoniaque brûlait dans son regard, comme si derrière le masque de son visage pâle, il se moquait de nous.

— Tu ne laisses qu'un seul gardien ? m'étonnai-je.

— Pourquoi en laisser plus ? fit Hakon. Valérian ne peut pas sortir de sa cellule, et il n'y a personne pour venir le chercher.

Il me semblait que Hakon était un peu trop porté à croire que tout était acquis ; mais après tout ce n'était pas mon problème et je me tus.

Puis il me conduisit au fort où je rencontraï le commandant, Dirk, fils de Strom, qui avait la charge du village en l'absence de Jon, fils de Marko, le gouverneur nommé par le seigneur Thaspéras. Ce Jon commandait présentement les troupes stationnées à Thénitéa. Dirk accueillit mon récit avec pondération ; il dit qu'il se rendrait à la prison pour interroger Valérian, dès que ses fonctions le lui permettraient, encore qu'il ne se fît pas d'illusion sur la volubilité du prisonnier, digne rejeton d'une lignée hautaine et entêtée. Il fut heureux d'apprendre que la Thandara lui fournirait un contingent, et me proposa d'envoyer là-bas un émissaire, au cas où je souhaiterais séjourner un peu plus longtemps à Schohira, ce qui était en effet mon désir.

Ensuite, Hakon et moi retournâmes à l'auberge où nous projetions de passer la nuit avant de partir pour Thénitéa. Des éclaireurs tenaient les Schonirans au courant des mouvements de Brocas, et Hakon, qui avait passé la journée sur le front, m'expliqua que le général ennemi ne paraissait pas sur le point d'attaquer ; et je me dis qu'il attendait probablement que Valérian lance les Pictes contre la frontière. Toutefois, en dépit de tout ce que j'avais pu lui rapporter, Hakon doutait toujours que Valérian ait pu visiter les Pictes autrement que par amitié, ainsi qu'il avait l'habitude de le faire. Et j'insistai sur le fait que, quels que fussent ses liens avec les Pictes, jamais un Hyborien n'avait eu le droit d'assister à une cérémonie comme la Danse du Serpent ; ou alors, il fallait qu'il fût leur frère de sang.

Je m'éveillai tout à coup et m'assis dans mon lit. Ma chambre se trouvait à l'étage et, comme nul arbre n'eût permis à un ennemi de s'y introduire, j'avais laissé la fenêtre ouverte pour jouir de la fraîcheur de la nuit. Mais un bruit m'avait réveillé. Et je vis une silhouette trapue sur le ciel étoilé. Je sortis mes jambes du lit en demandant qui était là, et tâtonnai à la recherche de ma hache. Mais la créature fut sur moi avec une effroyable vitesse. Avant que je parvinsse à me lever, quelque chose m'enserra le cou. Tout contre mon visage, je devinai deux yeux rouges, et mes narines s'emplirent d'une forte odeur animale.

J'agrippai un des poignets de la créature ; il était velu comme celui d'un grand singe et gainé de muscles d'acier. Je posai enfin la main sur le manche de ma hache, la levai et fendis le crâne du monstre. Il glissa au sol, et je bondis, haletant et frémissant de tous mes membres. Je battis le briquet et allumai la chandelle.

La créature avait grossièrement la forme d'un homme. Elle était couverte d'une épaisse fourrure. Ses ongles étaient noirs et longs, et sa tête, aux arcades sourcilières proéminentes et dépourvue de menton, ressemblait à celle d'un singe. Cet être était un *chaken*, une de ces créatures à demi humaines qui vivent au plus profond de la forêt.

On frappa alors à ma porte, et la voix de Hakon me demanda ce qu'il se passait ; je le fis entrer. Il se précipita à l'intérieur, hache au poing ; il ouvrit de grands yeux en découvrant le cadavre.

— Un chaken ! souffla-t-il. J'en avais déjà vu, loin dans l'Ouest, en train de chasser des... Qu'est-ce qu'il a dans la main ?

Un frisson d'horreur me glaça l'échine quand je vis que la bête tenait mon foulard entre ses griffes – le foulard qu'elle avait tenté de nouer autour de mon cou afin de m'étrangler.

— J'ai entendu dire que les sorciers pictes les capturent pour les dresser à relever la piste de leurs ennemis, balbutia Hakon. Se pourrait-il que Valérian fasse de même ?

— Je l'ignore, dis-je. Mais on a remis ce foulard au chaken qui s'en est servi pour me retrouver et tenter de me briser le cou. Retournons à la prison, et en vitesse !

Hakon réveilla six de ses hommes et nous courûmes jusqu'à la prison. La sentinelle gisait égorgée devant la cellule vide de Valérian. Hakon était comme pétrifié. Alors une voix sourde nous fit nous

retourner, et nous vîmes la face livide de l'ivrogne entre les barreaux de la cellule voisine.

— Il est parti, disait-il pertinemment. Le seigneur Valérian est parti. Ça s'est passé comme ça : y a pas une heure de ça, j'ai été réveillé par un bruit, dehors. Et j'ai vu une femme à la peau sombre sortir de l'ombre et se diriger vers le garde. Il a levé son arc en lui ordonnant de s'arrêter, mais elle s'est mise à rire sans cesser de le regarder dans les yeux, et on aurait dit qu'il était en transe. Il était là à la regarder sans rien faire. Alors, Mitra ! elle lui a pris son poignard et lui a tranché la gorge. Puis elle a pris les clés et a ouvert à Valérian. Il est sorti en riant comme un démon de l'Enfer, il a embrassé la fille, et elle s'est mise à rigoler avec lui. Elle n'était pas venue seule ; derrière elle, il y avait *quelque chose* dans la pénombre, une forme monstrueuse qui à aucun moment ne s'est avancée dans la lumière de la lanterne.

« J'ai entendu la femme dire qu'il valait mieux tuer aussi le gros ivrogne de la cellule voisine, et par Mitra j'étais tellement mort de peur que je ne savais seulement plus si j'étais toujours vivant. Mais Valérian a dit que j'étais ivre mort, et je l'aurais bien embrassé pour ça. Alors, ils sont partis, et j'ai encore entendu Valérian dire qu'il allait envoyer le compagnon de la fille en mission, puis qu'ils iraient jusqu'à la cabane de la Gorge du Lynx où les attendaient ses sujets qui s'y cachent depuis qu'il les a renvoyés de sa demeure. Il a dit aussi que Teyanoga les y retrouverait et qu'ensemble ils passeraient la rivière pour aller chercher les Pictes et leur ordonner de venir tous nous égorger.

Hakon était livide à la lueur de la lanterne.

— Qui est cette femme ? demandai-je.

— Sa maîtresse métissée de Pictes, dit Hakon. Moitié pictes du Faucon, moitié ligurienne. On l'appelle la Sorcière de Skandaga. Je ne l'ai jamais vue, et jamais je n'avais cru ce que l'on disait de sa liaison avec Valérian.

— Je pensais avoir tué le vieux Teyanoga, marmonnai-je. La vie de ce démon doit être sous un charme – je vois encore ma flèche vibrer dans sa poitrine. Qu'est-ce qu'on fait ?

— Il nous faut aller à la cabane de la Gorge du Lynx, et les tuer tous, décréta Hakon. Si jamais ils lâchent les Pictes sur la frontière, nous le paierons très cher. Impossible d'enlever encore des hommes au fort ou au village ; mais nous sommes assez nombreux. J'ignore combien ils seront à la Gorge du Lynx, et je m'en moque. Nous allons les prendre par surprise.

Il ordonna à l'ivrogne d'aller avertir le fort de ce qui venait de se passer, et nous nous mîmes en chemin sans plus attendre. Tout n'était que silence ; de la lumière filtrait à travers les fentes de quelques maisons. Devant nous, vers l'ouest, se dressait la masse sombre,

primordiale de la forêt.

Nous marchions sur une seule file, l'arc à la main gauche, la hache de bataille à la droite. Nos mocassins ne faisaient aucun bruit sur l'herbe mouillée de rosée. Nous suivîmes bientôt un sentier qui serpentait entre les chênes et les aulnes. Hakon en tête, nous nous suivions à cinq mètres les uns des autres. Le sentier plongeait dans un vallon herbeux et on aperçut de la lumière qui sortait par les interstices des volets d'une cabane de rondins.

Hakon fit halte et ordonna à voix basse aux hommes de nous attendre là, tandis que lui et moi irions en reconnaissance. Nous nous approchâmes prudemment et surprîmes une sentinelle qui nous aurait entendus, n'eut-elle abusé du vin qui empuantissait son haleine. Jamais je n'oublierai le soupir de satisfaction qu'émit Hakon en lui plongeant son couteau en plein cœur. Nous cachâmes le corps dans les hautes herbes et allâmes jeter un coup d'œil à travers les fentes d'un volet.

Il y avait là Valérian, le regard fiévreux, et une fille à la beauté sauvage qui portait une jupe de daim et des mocassins ornés de perles, et dont les cheveux noirs et lisses étaient retenus par un diadème d'or curieusement ouvré. Avec eux se trouvaient une demi-douzaine de renégats schohirans, de sinistres gaillards, habillés de laine à la façon des fermiers, mais armés de grands glaives ; trois hommes à l'air farouche, des coureurs de forêts en tunique de daim ; et une demi-douzaine d'hommes d'armes gunderans, des types trapus vêtus de cottes de mailles, et dont les courts cheveux blonds étaient coiffés d'un casque luisant. Ces derniers, armés jusqu'aux dents, avaient la peau pâle et des yeux d'acier ; leur accent différait grandement de celui du Westermarck. C'étaient de redoutables combattants, coriaces et disciplinés, et très recherchés par les grands propriétaires de la frontière.

Tout ce beau monde riait et conversait. Valérian parlait joyeusement de son évasion ; les renégats ne tarissaient pas d'insultes pour leurs anciens compatriotes et amis ; les coureurs de forêts restaient silencieux et attentifs ; les hommes du Gunder se montraient détendus et enjoués, mais cette gaieté masquait à peine leur nature profondément brutale. Quant à la métisse, qu'ils appelaient Kwarada, elle ne cessait de rire et de serrer Valérian de près. Hakon tremblait de fureur en écoutant les fanfaronnades de son ancien seigneur :

— ... sortir de là a été à peu près aussi difficile que de casser un œuf. Mais, par Mitra, j'ai envoyé un visiteur à ce maudit traître thandaran ! Et une fois que les Pictes déferleront sur la frontière pendant que Brocas attaquera depuis Coyaga, ceux de sa race et tous les traîtres auront ce qu'ils méritent.

On entendit alors un bruit de pas. Hakon et moi nous plaquâmes

contre le mur. La porte s'ouvrit et sept Pictes entrèrent, horribles silhouettes couvertes de plumes et de peintures de guerre. Ils étaient conduits par le vieux Teyanoga dont la poitrine était bandée, et je compris que mon trait n'avait fait qu'entamer ses muscles puissants. Et je me demandai si ce vieux démon n'était pas effectivement un loup-garou insensible aux armes des mortels, ainsi qu'il le prétendait et que beaucoup le croyaient.

Hakon et moi l'entendîmes dire en mauvais aquilonien :

— Tu veux Faucons, Lynx, Tortues passer la frontière. Si nous attaquer maintenant, hommes du Loup envahir nos terres, pendant que nous en Schohira. Hommes du Loup très forts, très nombreux. Faucons, Lynx, Tortues doivent serrer la main avec hommes du Loup.

— Quand devez-vous traiter avec les hommes du Loup ? demanda Valérian.

— Chefs des quatre tribus se rencontrer cette nuit au bord Marais du Spectre. Parler avec Génie du Marais. Tous faire ce que dire Génie.

— Hum, fit Valérian. Il n'est pas encore minuit. En marchant bien, nous pouvons atteindre le Marais du Spectre dans une paire d'heures. Partons sans attendre. Je me demande si je ne pourrais pas persuader le Génie de commander aux Loups de se joindre aux autres.

— Vite ! Va chercher les autres ! me fit Hakon à l'oreille. Dis-leur de cerner la cabane et d'allumer le feu !

Je compris qu'il avait l'intention d'attaquer, si inférieurs en nombre que nous fussions ; mais, enflammé que j'étais par l'infâme complot, j'avais la même hâte d'en découdre. Je ramenai nos compagnons, et nous nous répartîmes deux par deux à chaque fenêtre, l'un avec un arc bandé et l'autre, la hache levée, prêt à fracasser les volets. Un homme, resté en arrière, allumait du feu pour incendier la cabane. Comme je rejoignais Hakon devant la porte, j'entendis Valérian dire à l'intérieur :

— Allons-y, compagnons ! Il ne faut pas traîner.

On entendit alors les hommes se lever et rajuster leurs armes et leur cuirasse. Hakon, bouillant d'ardeur, était très agité, tandis que, plus loin dans l'ombre, celui qui était chargé d'allumer le feu, s'acharnait sur ses silex, sa mèche et les brindilles qu'il venait de récolter. Enfin, on vit monter une jolie petite flamme, et les autres allèrent y plonger des branches pour en faire des torches.

Alors Hakon se rua sur la porte et lui assena un grand coup de sa hache qui n'était pas une de ces légères armes pictes, mais une énorme hache de bataille, comme celles dont se servent les chevaliers en armure pour s'ouvrir comme homards. Simultanément nos compagnons fracassaient les volets et décochaient leurs flèches dans la pièce. D'autres tentaient de mettre le feu au toit à l'aide de leurs torches ; mais celui-ci était fait de bardeaux imprégnés par les récentes

pluies, et ne s'embrasa pas comme nous l'aurions souhaité.

L'ennemi ne tenta pas de se retrancher dans la cabane. Ils éteignirent en hâte les chandelles, mais le feu fournissait une lueur suffisante pour que nos archers pussent continuer à tirer.

Valérian et sa troupe se ruèrent alors vers la sortie, se heurtant à Hakon et un groupe de guerriers dont je faisais partie. Un certain nombre tombèrent immédiatement sous nos coups ; mais nous formâmes bientôt une mêlée confuse.

Je me retrouvai face à un solide Gunderan en cotte de mailles et tête nue. Sans doute avait-il oublié de mettre son casque dans la confusion qu'avait semée notre attaque. Il avait une courte épée à la main droite, et moi, ma hache de bataille. Chacun avait saisi de la main gauche le poignet droit de son adversaire. Et nous luttions ainsi, suant et grognant, chacun s'efforçant de libérer son bras armé pour assener un coup fatal à l'autre. Je parvins à passer ma jambe derrière la sienne et l'accompagnai dans sa chute. Il lâcha mon poignet mais réussit à empoigner le manche de ma hache et à me l'arracher en me tordant le bras.

Son premier coup de hache ne fit qu'effleurer mon épaule grâce à un autre combattant qui venait sans le vouloir de lui marcher sur le ventre. Ma main libre rencontra une pierre à demi enterrée, à peu près de la grosseur d'une pomme. Je l'arrachai du sol et en frappai mon homme au front à l'instant où il brandissait une nouvelle fois ma propre hache. Ses muscles se détendirent ; je pris cette fois la pierre à deux mains et l'abattit de toutes mes forces sur son crâne. Il y eut un bruit d'os brisés ; l'homme se cambra puis se détendit.

Je me remis tant bien que mal debout afin de replonger dans la mêlée – mais le combat avait cessé. Des cadavres, des blessés gisaient çà et là, mais les Gunderans, les renégats et les Pictes indemnes fuyaient tous dans les bois. On en apercevait encore plusieurs, et j'entendis une flèche siffler, mais, du fait de la fiébrilité du tireur et de la lumière incertaine, je doute qu'elle ait trouvé sa cible.

Ces chiens étaient toujours plus nombreux que nous ; s'ils l'avaient voulu, ils auraient pu anéantir la petite bande de Hakon ; mais notre effet de surprise et leur manque d'organisation en avaient décidé autrement. Si Hakon avait été un chef plus habile, il nous aurait fait condamner la porte, interdisant ainsi la sortie de l'ennemi, afin de laisser nos flèches et le feu accomplir la besogne. Mais il avait toujours eu la fâcheuse habitude de se colleter le plus vite possible avec l'adversaire, sans trop se soucier de stratégie.

Ceux de nos compagnons qui n'étaient pas tombés reprenaient leur souffle, lorsque quelqu'un cria :

— La cabane ! Valérian y est encore !

Je me retournai pour voir, encadrés sur le seuil à une longueur de

javelot, le seigneur Valérian et sa maîtresse. Comme les hommes saisissaient leurs armes, Kwarada émit un rire aigu de sorcière et jeta quelque chose à terre. Cela explosa avec une grande flamme qui imprima sur notre rétine de petits points si violemment colorés que nous ne vîmes subitement plus rien. Puis une âcre fumée s'éleva qui masqua le devant de la cabane et nous fit reculer en toussant et crachant comme si nous étions tombés dans la Rivière du Lynx. Lorsque nous pûmes à nouveau respirer et voir, le maudit couple avait disparu.

Hakon passa ses compagnons en revue. Deux avaient péri, deux autres étaient blessés, l'un au bras et le second à la jambe. Nous avions abattu sept ennemis, à coups de flèches pour la plupart, et parmi ceux-ci plusieurs vivaient encore, mais plus pour longtemps. Certains blessés avaient pu s'enfuir. Celui de nos compagnons qui était blessé à la jambe fut contraint de rester sur place, sa plaie pansée, et d'attendre qu'on vienne le chercher du village.

Lorsque le bras de l'autre blessé eut été sommairement bandé, Hakon lui donna ses instructions :

— File à Schondara avertir Dirk que l'invasion est imminente. Dis-lui d'accueillir les habitants et leurs biens transportables au fort, et d'envoyer une patrouille chercher Karlus chez lui. Nous partons pour le Marais du Spectre. Si nous ne revenons pas à Schondara, attendez-vous au pire.

L'homme hocha la tête et partit en courant. Hakon, les deux forestiers indemnes et moi nous préparâmes à suivre Valérian et ses gens. Pour ma part, j'aurais attendu des renforts ; mais Hakon, aiguillonné par le sentiment d'avoir favorisé l'évasion de Valérian, bouillait d'impatience. Chacun vérifia qu'il était bien armé ; je pris l'épée du Gunderan que j'avais tué, et remplaçai l'arc perdu lors de ma fuite devant les Pictes par celui d'un compagnon mort.

Par chance, Hakon et l'un des forestiers connaissaient l'itinéraire pour avoir déjà poussé jusqu'au marais ; et les étoiles nous éclairaient suffisamment pour nous éviter de tomber dans des fondrières ou de nous égarer. Bientôt la verdure se referma à nouveau sur nous. Après avoir franchi la Rivière du Lynx, nous nous enfonçâmes dans les profondeurs de la forêt.

Nous marchions sur une file, en ne produisant d'autres bruits que le craquement d'une brindille ou le bruissement d'une branche. Une sorte de piste partait de la cabane en direction du sud-ouest, mais la végétation y avait depuis longtemps repris ses droits, et on eût plutôt dit une coulée de cerf.

Chacun allait sombrement, plongé dans ses pensées ; ce que nous entreprenions n'avait rien d'une promenade. La grande forêt est un endroit redoutable où vivent des peuplades sauvages et des bêtes tout aussi féroces, des loups, des panthères et ces gigantesques serpents dont j'ai déjà parlé. J'avais entendu dire qu'il y avait encore d'autres espèces, des espèces éteintes partout ailleurs dans le monde, telles que le grand tigre-sabre et un animal voisin de l'éléphant. Je n'avais jamais vu d'éléphant, mais mon frère, qui était allé à Tarantia, en avait vu un spécimen dans la ménagerie du roi Numérides, un jour où le monarque laissait les gens du commun visiter ses jardins. Il arrivait de temps à autre qu'un Picté apportât une défense d'ivoire à un marchand du Westermarck.

Y vivent aussi des créatures encore moins plaisantes, les démons des marais ou diables de la forêt, comme certains les appellent. Ils infestent des endroits comme le Marais du Spectre. Durant le jour, ils se cachent nul ne sait où, et ils sortent la nuit, aussi nombreux que des chauves-souris pour hurler comme des âmes condamnées aux Enfers. Pour s'être aventuré trop près de leurs infernales assemblées, plus d'un frontalier a eu la gorge tranchée d'une oreille à l'autre par la caresse de leurs serres. Que le Génie du Marais vécût au milieu de leur territoire était une garantie de ses pouvoirs.

On arriva bientôt au bord de la Rivière Tullian, du nom d'un colon schohiran décapité par les Pictes. Ce cours d'eau marque la frontière entre les terres pictes et la Schohira. Du moins, était-ce ce qu'affirmait le dernier traité entre les sauvages et le gouverneur de cette province, bien qu'aucun homme des deux races ne s'en souciât beaucoup lorsque ce qu'il convoitait se trouvait au-delà de cette démarcation.

On franchit la rivière en sautant de pierre en pierre. Sur l'autre berge, Hakon s'arrêta pour conférer à voix basse avec le forestier qui, comme lui, connaissait le chemin. Et, après avoir fureté dans les environs, ils découvrirent un embranchement et se décidèrent pour le sentier de gauche qui obliquait vers le sud et donc vers le Marais du

Spectre. Hakon nous recommanda d'être encore plus silencieux, et, tout à la fois, nous demanda de cheminer plus rapidement.

— Vaut mieux pas que l'aube nous surprenne à proximité du camp picte, fit-il à voix basse.

Même pour l'homme des bois le plus exercé, vitesse et discrétion sont deux vertus contradictoires ; avantager l'une revient à sacrifier l'autre. Nous partîmes néanmoins au petit trot, en évitant au mieux branchages et bois mort.

On suivit le sentier pendant peut-être deux heures. Lorsque les sous-bois étaient moins denses, je jetais des coups d'œil inquiets sur ma gauche, pour voir si les petites parcelles de ciel visibles entre les frondaisons ne commençaient pas à s'éclaircir. Mais je n'y voyais que des étoiles ; quant à la nouvelle lune, elle était déjà couchée. Hormis le souffle des hommes et l'éventuel craquement d'une brindille, on n'entendait que le bruit des insectes nocturnes et l'occasionnelle fuite d'un petit rongeur à travers les fourrés.

Mes compagnons, comme moi, entendirent tout à coup une sorte de feulement. Tout le monde se figea. « Panthère ! » décréta un des forestiers après quelques secondes. Et nous repartîmes comme si ce fauve ne nous concernait pas. En vérité, c'était le cas, car la panthère chasse seule et ne s'en prendrait jamais à quatre hommes adultes. Avec les Pictes, il en va tout autrement.

Hakon, qui allait toujours en tête, nous fit signe de nous arrêter. Dans le silence, des sons lointains nous parvinrent. C'était un faible murmure, pareil au bruit avant-coureur d'un orage que l'on perçoit autant par les os que par les oreilles. Nos yeux, acérés par ce long séjour dans l'obscurité, finirent par distinguer des lueurs rougeoyantes vaguement réfléchies par les troncs d'arbres.

Sortant du sentier par la gauche, nous nous coulâmes dans les halliers en redoublant de prudence au détriment de la rapidité. Nous progressions cassés en deux, glissant du couvert d'un fourré à l'ombre d'un fût et ainsi de suite.

On entendit bientôt de gutturales voix pictes, et Hakon leva la main pour nous commander un regain de prudence. C'est alors que nous les vîmes. Les trois hommes étaient assis au milieu du sentier. Ils avaient été postés en sentinelles, mais ne semblaient pas prendre leur rôle très à cœur. Ils jouaient à lancer en l'air de petits morceaux de bois pour voir lesquels retomberaient l'écorce au-dessus. Ils ne cessaient de marmonner, de s'esclaffer, et se mirent à se défier et à se menacer en riant, comme le font bien des hommes pour tromper leur ennui.

Je rampai jusqu'à l'endroit où était allongé Hakon et lui demandai dans un souffle :

— On leur saute dessus ?

— Non. Leurs cris avertiraient les autres. Je vais les écouter un moment pour voir si je peux apprendre du nouveau, puis nous repartirons.

Il resta où il était, tendant l'oreille en direction des trois Pictes. J'écoutais aussi, mais ma connaissance du picte est très rudimentaire. Les quelques mots que je pus saisir au vol ne m'apprirent pas grand-chose. Je crus cependant entendre le nom de Valérien, ou du moins ce que je pris pour le nom du seigneur renégat, massacré par une langue pictes.

Hakon écouta encore un peu, puis hocha la tête en signe de satisfaction et nous fit signe de le suivre. Et nous repartîmes en direction des feux de camp quand un bruit effrayant nous fit bondir en arrière. Cela venait de notre gauche, un barrissement rauque et aigu tout à la fois, comme si quelque géant eût joué d'une trompette pleine de bave.

Puis, de la même direction, nous parvint un grand bruit de broussailles piétinées. Et j'eus le temps de le voir passer – un de ces animaux voisins de l'éléphant, aussi grand que deux hommes debout l'un sur l'autre. Ses deux défenses, quasi droites, touchaient presque le sol, et je crois qu'il portait une fourrure de poils courts, mais je ne l'affirmerai pas car je ne l'aperçus qu'une fraction de seconde et à la lumière des étoiles. On m'a dit qu'ils dormaient debout, comme souvent les chevaux, et il ne fait pas de doute que celui-ci venait d'être réveillé par notre bruit ou notre odeur. Je n'ai jamais entendu dire qu'un de ces animaux se fût aventuré si loin à l'est, à deux pas de la frontière du Westermarck ; j'en conclus que Hakon et moi sommes les seuls hommes blancs qui peuvent prétendre avoir vu un éléphant pictes vivant.

Cette rencontre nous fut toutefois désastreuse. Hakon sursauta, bousculant l'homme qui le suivait ; ce dernier partit si vivement en arrière qu'il renversa celui qui se trouvait derrière lui. D'un agile bond de côté, j'évitai de subir le même sort. Tout ce remue-ménage attira l'attention des Pictes. J'entendis vibrer la corde de l'arc de Hakon qui venait de tirer sur le premier.

Je me retournai et vis les trois sauvages qui accouraient en sautant au-dessus des buissons tels des cerfs et s'aboyant ordres et exhortations. Le trait de Hakon se ficha dans la gorge du premier, mais les deux autres furent instantanément sur nous. L'un lança sa sagaie, puis brandit sa hache.

Je portai la main à mon carquois, puis compris qu'il n'était plus temps. Je pris mon arc à deux mains et en assenai un coup violent sur la tempe du premier Pictes. Tandis qu'il reprenait ses esprits, j'eus le temps de laisser tomber l'arc et de tirer l'épée du Gunderan. L'autre revint à la charge ; je parai son coup de hache de mon bras libre, et lui

plongeai la courte lame dans l'abdomen. Mais il combattait toujours. Un second coup ne parvint pas plus à l'abattre, aussi me fendis-je vers sa gorge que je tranchai largement. Enfin, il s'effondra.

Haletant, je regardai autour de moi et vis que seuls Hakon et moi étions toujours debout. Il était en train de dégager le fer de sa hache du crâne de l'autre Pict. De nos deux compagnons, l'un gisait la tête fracassée, l'autre était assis contre un arbre, tenant à deux mains la hampe de la sagaie dont la pointe était fichée dans son ventre.

Hakon jura entre ses dents. L'affrontement n'avait pas duré plus de dix secondes, et pourtant trois Pictes et deux forestiers étaient les uns morts, un autre grièvement blessé. Notre seule petite chance était que les Pictes, ayant attaqué soudainement, n'eussent pas eu le temps de donner l'alarme. Il y avait bien eu quelques exclamations gutturales ; mais les Pictes du campement avaient sans doute entendu le barrissement de l'éléphant et attribué le vacarme subséquent à la fuite bruyante du gros animal. Toujours est-il que personne n'accourut.

Hakon murmura :

— Nous ne sommes plus que deux, et chacun va devoir faire son possible, même s'il doit y rester. Il faut tuer Valérian et le Génie. Les Pictes disaient que Valérian s'est bien rendu au Marais du Spectre pour y consulter le Génie et les chefs des différentes tribus. Il a laissé la plupart de ses hommes au camp des Pictes. Nous n'avons qu'à le contourner pour reprendre la piste qui conduit au marais. Tu vas t'embusquer au bord du sentier et tuer Valérian s'il vient à passer. Moi, je vais m'engager dans le marais et tenter également de tuer et le Génie et Valérian, si je leur tombe dessus.

— Ami Hakon, protestai-je, tu prends tout le danger sur toi. En tant qu'officier, ta vie a plus de prix pour notre peuple que la mienne. Je ne suis pas plus lâche qu'un autre ; c'est moi qui vais aller dans le marais pendant que tu veilleras au bord du sentier.

S'engager dans le marais était des deux l'opération la plus périlleuse car en plus des Pictes, il fallait se garder des démons des marais, des alligators et des fondrières invisibles.

— Non, dit Hakon. J'y suis déjà allé, au contraire de toi.

Comme j'ouvrais la bouche pour protester, il m'imposa le silence en me rappelant qu'il était le chef.

Alors, s'éleva la voix faible et entrecoupée de hoquets du blessé :

— Ne me laissez pas tomber entre les mains des Pictes ! Quand ils vont arriver ici, ils seront fous de rage.

— On ne peut pas t'emmener..., commença Hakon.

— C'est pas ce que je veux dire. Avec ça dans le ventre, je suis fichu. Tue-moi avant de partir !

Hakon tira son poignard et, d'un geste vif, trancha la gorge de son camarade, tandis que je regardais ailleurs. Les dures nécessités de la

guerre sont parfois effarantes ; mais il eût été encore bien plus atroce de laisser cet homme en pâture aux sauvages.

Il nous apparut bientôt que les Pictes avaient l'intention de partir directement de leur conseil du Marais du Spectre à l'assaut de Schondara. Au camp, des centaines de guerriers ronflaient sur des lits de feuillage ou sous des huttes et des apprentis construits à la hâte ; les feux ne dégageaient plus que de paresseuses volutes de fumée bleue. Il n'y avait ni femmes ni enfants, ce qui prouvait qu'il s'agissait bien d'un parti guerrier et non d'une simple assemblée tribale.

Il y avait en fait quatre camps distincts, celui du Faucon, celui du Lynx, celui de la Tortue, et enfin le plus important, celui du Loup. Ils étaient disposés de façon irrégulière, si bien qu'en nous efforçant d'en contourner un, nous manquions de pénétrer dans le suivant. Mais nous parvînmes finalement à les dépasser pour retrouver la piste menant au marais. Comme précédemment, nous progressions dans le sous-bois, parallèlement au sentier. Les camps étaient en fait plus éloignés du marais que nous ne l'avions pensé. Sans doute les guerriers pictes, tout braves qu'ils fussent, ne tenaient-ils pas à passer la nuit plus près du domaine des démons des marais que nécessaire.

Nous finîmes par arriver à un bosquet de jeunes pins bordant le sentier, au pied desquels poussaient de grandes fougères. C'était l'endroit idéal pour une embuscade. Je m'allongeai donc à plat ventre, arc et flèches posés devant moi, tandis que Hakon descendait la pente douce qui menait au Marais du Spectre. De l'endroit où je me trouvais, j'apercevais à travers le feuillage les taches argentées des étangs.

La nuit était déjà bien avancée, et je redoutais que l'aube survînt avant que nous n'eussions accompli notre sinistre besogne. Si cela devait arriver, j'étais résolu à m'écarter du sentier pour passer la journée dans un fourré plus dense et revenir le soir suivant, si toutefois les Pictes n'avaient pas encore fait mouvement. La soif aurait alors pu devenir un problème avant la fin de la journée, mais je m'en serais soucié le moment venu.

Le temps s'éternisait. Tous mes sens en éveil, j'espérais voir Valérian et son escorte sortir bientôt de l'ombre du chemin ; mais tout n'était que silence, hormis le bourdonnement des insectes et, du côté du marais, le grognement d'un alligator-buffle. Même les démons des marais avaient décidé de ne pas se manifester cette nuit-là.

La fatigue finit cependant par l'emporter. Je n'avais que très peu dormi cette nuit-là, j'avais parcouru entre quinze et vingt kilomètres,

et combattu à deux reprises, tuant un homme à chaque fois. La nature réclamait son tribut. Il me semblait n'avoir laissé qu'un bref instant mes lourdes paupières se fermer, quand un corps pesant et musculeux m'atterrit dessus et qu'une sinistre clameur retentit autour de moi.

J'étais trop engourdi par le sommeil pour lutter efficacement. Plusieurs Pictes venaient de se jeter sur moi ; quatre me saisirent bras et jambes, tandis qu'un autre pesait sur mon dos. Et avant que je pusse faire autre chose que de les vouer à Ishtar et Mitra, ils me dépouillèrent de mes armes et m'entravèrent poignets et chevilles, tout en m'appliquant quelques coups pour faire bonne mesure. Je m'aperçus alors que le ciel était beaucoup plus clair que lorsque j'avais fermé les yeux.

Un Pictes arriva avec le tronc d'un jeune arbre qu'il venait d'abattre et d'élaguer. Ils me le passèrent entre les jambes et les bras. Deux braves empoignèrent alors chacun une extrémité de ce poteau qu'ils se posèrent sur l'épaule. Et c'est en cet équipage que Gault, fils de Hagar, j'ai nommé votre serviteur, partit pour le Marais du Spectre. Je ballais comme la proie que des chasseurs rapportent au bercail. Les autres emboîtèrent le pas à mes deux porteurs.

Ils bavardaient de leurs voix sourdes et gutturales ; certains même riaient, chose que font rarement les Pictes, car, pour eux, la franche gaieté est indigne d'un guerrier, et n'est de mise qu'en quelques occasions bien précises, tel, par exemple, le supplice d'un prisonnier.

Tout d'abord, je fus trop accablé par la honte de m'être fait surprendre, et le sort funeste qui m'attendait, pour m'intéresser à autre chose qu'à mes propres malheurs. Je finis pourtant par réaliser que je n'étais pas encore mort, et que des rebondissements de dernière minute arrivaient parfois de par le monde. Aussi commençai-je à promener le regard autour de moi, à l'affût d'un moyen d'en sortir.

Le jour pointait lorsque nous atteignîmes le bord du Marais du Spectre. En me dévissant le cou, je voyais le vaste marécage, ses eaux stagnantes ponctuées de bouquets de roseaux et de diverses plantes aquatiques. De légères volutes de brume montaient de la surface tranquille, comme autant de fantômes. De-ci, de-là se dressaient des troncs d'arbres morts, telles des sorcières pétrifiées.

Nous suivîmes une langue de terre qui s'avancait dans les eaux. Puis, mes porteurs commencèrent à m'éclabousser. Ils suivaient en effet une ligne de pierres plates, à peine submergées. Nous traversâmes une nouvelle étendue de terre spongieuse, puis à nouveau de grandes pierres plates, et finîmes par arriver chez le Génie du Marais.

Il habitait sur une île, plus élevée au-dessus des eaux environnantes que la plupart des terres de ces sinistres marécages. Entre les arbres qui festonnaient l'îlot, se dressait un cercle de cases

semblables à celles que construisent les Pictes dans leurs villages. Tandis que nous gravissions la petite montée, un des Pictes nous devança en courant, si bien qu'à mon arrivée j'eus droit à un comité de réception. Le sol était jonché de calebasses ; nul doute que les chefs n'eussent passé la nuit tant à boire de la bière picte qu'à s'entretenir.

Il y avait là le Génie en personne, Valérian et quelques-uns de ses sujets, Kwarada, Teyanoga, ainsi que plusieurs Pictes. À leurs peintures de guerre et à leurs plumes, je les identifiai comme les chefs de la Tortue, du Faucon, du Lynx et du Loup ; tous bâillaient et avaient des cernes.

Lorsqu'il me reconnut, Valérian eut un sourire grimaçant d'idole picte.

— Le rebelle thandaran ! s'extasia-t-il. Par Mitra, voici un gaillard qui a de la suite dans les idées ; si seulement les serviteurs de Sa Majesté légitime étaient aussi inébranlables dans leur vertu que toi dans la fourberie ! Ne t'impatiente surtout pas, beau doux ami ; nous allons prendre un plaisir rare avec toi et ton compagnon. Vous allez apprendre ce qu'il en coûte de trahir vos seigneurs naturels.

Les Pictes qui me portaient soulevèrent le poteau de leur épaule et me laissèrent tomber sur le sol humide. En roulant sur moi-même, je vis qu'un autre poteau était fiché en terre au centre du cercle des huttes. Y était ficelé Hakon, fils de Strom.

Valérian, qui ne m'avait pas quitté des yeux, désigna Hakon de la tête et dit :

— Il croyait pouvoir se faufiler entre les démons des marais qui gardent le Génie la nuit.

Hakon et moi échangeâmes un regard et, ne trouvant aucune parole qui pût améliorer notre situation, restâmes silencieux. Le Génie donna des ordres, et quelques Pictes repartirent par le chemin que je venais d'emprunter. D'autres se mirent à creuser un trou près du poteau où était ligoté Hakon.

Le Génie était un être d'aspect singulier ; il était vieux et caduc, avec une figure un peu chiffonnée, aussi noire que celle d'un Kushite, une petite touffe de cheveux blancs et une longue barbe neigeuse. Ses traits n'étaient guère humains. Il avait le nez camus, le front et le menton effacés, et ses yeux étaient enfouis sous des sourcils si broussailleux qu'ils paraissaient vous regarder depuis les profondeurs de deux cavernes. Il aurait pu être le fruit du croisement entre l'homme et le chaken. Je comprenais à présent la rumeur qui courait dans tout le Westermarck, selon laquelle le Génie n'était ni picte, ni liguréen, mais le dernier représentant d'une race qui occupait le pays avant que les Pictes ne s'y installent. En vérité, les territoires pictes abritent bien des survivants des temps passés.

À l'instar des Pictes, le Génie n'avait pour tout vêtement qu'un

pagne en cuir de cerf. Au lieu de peintures, il arborait sur la poitrine et le dos de petites scarifications disposées en lignes et en cercles. Il dit quelque chose aux Pictes qui me retirèrent le poteau à l'aide duquel ils m'avaient transporté, puis me mirent debout. Alors le Génie s'approcha pour me détailler le visage de ses petits yeux noirs qui luisaient sous le surplomb de ses arcades sourcilières touffues. Puis il retourna converser avec les Pictes.

À cet instant, ceux qui avaient quitté l'île revinrent chargés d'un tronc d'arbre qu'ils taillèrent à l'aide de leurs haches à la dimension voulue. Puis ils le placèrent verticalement dans le trou que les autres avaient creusé, et firent retomber la terre autour en la battant avec leur casse-tête.

Sur un mot du Génie, ils me traînèrent jusqu'au poteau. Pendant que deux solides guerriers me maintenaient, un troisième coupa mes liens avec son poignard. Puis ils me retirèrent mes vêtements à l'exception de mon pagne et de mes mocassins, me collèrent au poteau et entreprirent de me ligoter à l'aide de longues lanières de cuir.

Tout en affectant la docilité, je raidis mon corps et bandai mes muscles. Les Pictes ne parurent pas s'en apercevoir ; ou peut-être se dirent-ils que c'était la manifestation de ma fierté d'homme blanc. Ils m'eurent bientôt ficelé au poteau, les bras le long du corps, aussi raide qu'une momie stygienne.

Les chefs, Valérian et sa maîtresse, se tenaient autour du Génie, en grands conciliabules. Un chef du clan de la Tortue, un petit homme, vint toutefois vers moi avec un sourire qui ne me disait rien de bon. Tout à coup, il sortit sa hache de sa ceinture et la lança, tournoyante, droit vers ma tête.

Je crus que c'en était fini de moi, mais le triangle de cuivre se ficha dans le bois juste au-dessus de mon crâne, en sorte que le manche touchait mon front. Le chef de la Tortue et quelques autres Pictes se mirent à pousser des cris de triomphe, heureux de m'avoir fait tressaillir. Une des premières étapes de la torture picte consiste à lancer des flèches, des haches et des couteaux en direction du prisonnier, en le manquant d'aussi peu que possible. S'il frémit, ses persécuteurs marquent un point ; s'il reste impavide, c'est lui qui marque le point. Ce jeu est stupide, mais, eussé-je été averti des intentions du petit homme, je me serais maîtrisé plutôt que de leur donner satisfaction.

Mais voilà qu'une discussion animée partageait les Pictes. Deux ou trois se rangèrent du côté du chef qui m'avait lancé la hache, tandis que les autres s'opposaient à lui. Celui-ci et ses partisans ne cessaient de dire le mot picte qui signifie « maintenant », et les autres de répéter « plus tard » ; un Pictes s'affairait à aiguiser de petites pointes de bois, d'une dizaine de centimètres de long, dans le but évident de les

planter dans notre chair pour y mettre le feu.

Finalement le Génie se rangea du côté de ceux qui disaient « plus tard ». Je tournai la tête vers Hakon pour lui demander :

— Qu'est-ce qui les tracasse ? La question de savoir quand ils vont nous torturer ?

— Tout juste, fit Hakon. La petite Tortue et ses amis voudraient nous faire goûter à leur art sur-le-champ, et les autres préfèrent nous garder pour après le sac de Schondara. Le Génie dit que nous sommes à lui et qu'il les avertira lorsqu'ils pourront s'amuser avec nous.

— S'il a derrière la tête quelque chose de pire que les tortures pictes..., marmonnai-je en me rappelant la Danse du Serpent.

Le Génie et tous les chefs disparurent dans des cases ; Valérian et Kwarada gagnèrent la leur. Tous les guerriers présents repartirent vers leur campement, sauf deux qui restèrent à monter la garde.

— Ils vont dormir un peu avant de se mettre en route, expliqua Hakon. D'après ce que j'ai pu entendre, ils ont l'intention de partir vers midi afin d'atteindre Schondara juste après le coucher du soleil.

— Naturellement, dis-je, ils ne tiennent pas à attaquer de jour, avec les épieux de la baliste qui leur sifflent aux oreilles.

— D'après ce que j'ai cru comprendre, reprit Hakon, ils ont une arme spéciale, quelque chose que leur a préparé le Génie. (Il s'adressa à un des gardes :) Hé, toi ! fit-il, toujours en aquilonien. Et si on s'envoyait un peu de cette bière dont cette nuit tes chefs ont bu si largement ?

Les deux Pictes lui adressèrent un regard inexpressif et se retournèrent l'un vers l'autre. Lorsque Hakon répéta sa question en pictes, une lueur de compréhension, sinon de complicité, éclaira leurs yeux. L'un d'eux émit un « Non » hargneux, et l'autre cracha par terre.

— Je n'avais guère espoir de les amener à s'enivrer. Je voulais surtout m'assurer qu'ils ne comprennent pas l'aquilonien, dit Hakon. Alors, as-tu idée de la façon dont on va s'en sortir ?

— Pas encore, mais je sens que ça vient, fis-je. Il faut d'abord attendre que les chefs soient partis. Et ne parlons pas trop ; ces chiens pourraient avoir des soupçons.

Nous passâmes une pénible matinée attachés à ces maudits poteaux, tourmentés par la soif, les mouches et la morsure de nos liens. Contrairement à moi qui suis brun de peau, Hakon souffrit beaucoup de la brûlure du soleil. Et puis nous avions glané quantité de petites plaies douloureuses au cours de la nuit.

Les chefs ronflaient dans leurs cases. Du campement, nous parvenaient les voix des guerriers qui s'éveillaient.

Le soleil était déjà haut quand le Génie émergea de sa case. Il souffla dans un sifflet qui me parut taillé dans un os de bras humain. Bientôt, Valérian et les Pictes sortirent à leur tour en bâillant et

s'étirant. Tous déployèrent aussitôt une grande activité. Pendant que les uns prenaient un rapide repas, les autres aiguisaient le tranchant de leurs armes.

Finalement le Génie appela tout le monde. De sa case, il sortit un énorme sac de cuir, hermétiquement fermé par de longues lanières. Quelque chose distendait le sac, mais je n'avais aucune idée de ce dont il s'agissait. Cela ne devait pas être très lourd, puisque le vieux sorcier arrivait à le traîner sans aide. Ce sac faisait penser, en bien plus grand, à une vessie remplie d'air dont on aurait noué le col afin d'empêcher qu'elle se dégonfle.

Suivant les instructions du Génie, les Pictes nouèrent les lanières du sac au sommet fourchu d'une pièce de bois de quatre ou cinq mètres de long.

Puis tout le monde s'en fut ; deux guerriers portaient la perche et le sac mystérieux sur l'épaule. Les deux braves qui nous avaient surveillés durant la matinée restèrent avec nous. Leur face renfrognée et les jurons qu'ils marmonnaient montraient qu'ils n'étaient guère contents de devoir manquer l'attaque de Schondara, la tuerie, le pillage et les viols dont ils s'étaient depuis longtemps fait une joie.

Lorsque les derniers du parti des chefs pictes eurent disparu sous les arbres qui bordaient le marécage, le Génie s'approcha de Hakon, le regarda un instant dans les yeux et vérifia ses liens. Puis ce fut mon tour. Enfin, il alla s'asseoir jambes croisées entre deux cases et s'absorba dans je ne sais quelle divination à l'aide d'osselets. Il en jetait une poignée en l'air et étudiait la position dans laquelle ils retombaient sur le sol, puis il les ramassait et recommençait. Il se mit à psalmodier des incantations de sa voix cassée de vieillard, dans une langue que je ne connaissais pas, mais qui n'était pas du picté.

De nos deux gardiens, l'un alla s'adosser à une case et s'endormit, l'autre se mit à aller et venir impatiemment et commença bientôt à s'entraîner dans le vide au maniement du couteau et du casse-tête. Il bondissait, tournoyait, s'accroupissait, feintait et se fendait. Quand il fut fatigué, il alla s'asseoir près de son camarade et tenta de lier conversation ; mais l'autre se bornait à des grognements.

Alors le Picté animé donna un coup de coude à son camarade et fit à voix basse :

— Regarde !

Il montrait le Génie, toujours assis jambes croisées devant ses osselets. Le vieillard, qui avait cessé ses manipulations, était maintenant immobile, le regard perdu vers l'étendue des marais.

Les deux guerriers se levèrent et s'approchèrent à pas de loup du Génie. Ils lui regardèrent attentivement le visage, et l'un d'eux siffla et fit claquer ses doigts. Le vieil homme ne bronchait pas. Il venait d'entrer en transe, et son esprit parcourait des gouffres enténébrés en

quête des arcanes de la connaissance.

Les deux guerriers se mirent à discuter à voix basse en jetant d'abord des coups d'œil vers le Génie, puis dans notre direction. D'après les quelques mots que je pus saisir au vol, je compris qu'ils songeaient à abandonner leur poste pour courir après leurs camarades et arriver à Schondara à temps pour le massacre.

Le plus grand des deux, le plus actif, s'approcha d'un pas décidé de Hakon et moi, en balançant son casse-tête. De toute évidence, il avait l'intention de nous défoncer le crâne avant de partir. Croisant son regard fiévreux, j'emplis mes poumons et ouvris la bouche pour alerter le Génie qui, s'il ne nous portait aucun sentiment amical, ne voulait pas que nous fussions mis à mort avant quelque temps. J'ignorais si mon cri allait l'arracher à sa torpeur, mais c'était le seul moyen dont je disposais.

Je n'eus pas à hurler car l'autre Picté appela son camarade qui s'immobilisa. Après avoir une nouvelle fois débattu, ils s'en furent d'un pas décidé.

— Ils foutent enfin le camp, grogna Hakon. Cela ne nous dit pas comment on va se dépêtrer de ces liens. Ceux qui nous ont attachés n'étaient pas des débutants.

— Attends voir, murmurai-je.

Je venais de détendre tous mes muscles de façon que les lanières de cuir fussent un rien plus lâches. Je me mis à faire jouer mes bras et mes mains de haut en bas, afin que les liens descendent peu à peu vers mes hanches.

Le soleil déclinait vers l'ouest, les mouches vrombissaient plus que jamais, le Génie était toujours de marbre. Et moi, je m'échinai, le visage ruisselant de sueur, la bouche plâtrée de poussière. Arriva enfin le moment où une des lanières glissa suffisamment pour que je pusse dégager un doigt, puis deux et enfin toute la main.

N'ayant plus à enserrer ma main, la lanière se détendit un peu, et je libérai bientôt mon autre main.

L'après-midi s'étirait ; un vol de plusieurs centaines de canards prit son essor au-dessus du marécage. Je finis par dégager un avant-bras, puis l'autre. De mes mains libres, je remontai les liens qui m'emprisonnaient les bras, par-dessus mes épaules... et je me retrouvai libre comme l'air !

Je passai un instant à frictionner mes membres exsangues ; mes blessures recommencèrent à m'élaner. Je jetai un coup d'œil en direction du Génie, mais il était toujours aussi immobile.

D'un pas incertain, je m'approchai de Hakon. Il était encore plus solidement ficelé que je ne l'avais été. Après que j'eus malmené ses liens sans grands progrès pendant quelques minutes, il marmonna :

— À cette allure, on va y passer la nuit, Gault. Essaie donc de

dénicher une arme ou un outil tranchant.

J'allai donc visiter les cases l'une après l'autre. Mais les invités du Génie avaient emporté tout leur armement. Dans la hutte du Génie, je découvris divers ustensiles de cuisine et tout un tas d'accessoires utiles à sa magie, mais rien qui fût véritablement tranchant. La seule arme que j'y trouvais était un arc de forme étrange et un carquois rempli de flèches. J'examinai celles-ci et compris qu'elles ne pouvaient être d'aucune utilité. Elles se terminaient par un morceau de pierre polie, non pas pointu mais avec une arête perpendiculaire au corps de la flèche. Elles étaient destinées à la chasse au gibier d'eau, et ne pouvaient pas convenir à la guerre.

Je me souvins alors que le Génie portait un couteau à sa ceinture. Ce poignard était, semble-t-il, la seule arme qui restât sur l'île. Il fallait que je m'en empare.

Le vieillard était toujours plongé dans sa rêverie. Je m'en approchai à pas de loup, lui pris les cheveux à pleine main, et, de l'autre, lui envoyai un puissant coup dans la mâchoire.

Il partit à la renverse. Pendant un instant son corps se tortilla comme celui d'un serpent décapité. Puis il commença à recouvrer ses esprits, mais j'avais déjà refermé les mains sur son cou que je serrais de toutes mes forces. Il possédait cependant plus de vigueur que je n'en aurais prêté à un corps aussi décharné, et il parvint à se relever. Il se mit à me lacérer de coups de griffes, à me marteler de coups de poing et de pied. L'ongle noir de son pouce tâtonna à la recherche de mes yeux, jusqu'à ce que je lui plante mes dents dans la main.

Pendant un instant, ses yeux creux rencontrèrent les miens, et j'eus tout à coup l'impression que mon âme quittait mon corps. Quelque chose en moi me disait que j'avais choisi le mauvais camp, m'ordonnait de desserrer ma prise et d'obéir à tout ce que dirait le Génie, car il était mon maître légitime. Mais je fermai les yeux et continuai à serrer.

Nous tombions, nous nous relevions et tombions encore en roulant l'un par-dessus l'autre. Il tâtonna à la recherche de son poignard, le dégaina, mais, déjà très affaibli, ne parvint qu'à m'égratigner le flanc. Puis je posai le genou sur son poignet et il lâcha son arme. Je n'avais pas cessé de lui serrer la gorge de crainte qu'il ne pousse un cri atroce et ne voue mon âme aux enfers éternels.

Peu à peu il cessa de se débattre et finit par s'immobiliser. Pour plus de sûreté, je gardai encore un bon moment mes pouces enfoncés dans sa gorge.

Quand son cœur se fut arrêté pour de bon et que je ne perçus plus en lui aucun signe de vie, je ramassai son poignard et lui tranchai la gorge. Puis je me hâtai d'aller libérer Hakon. Il resta un long moment à se frictionner les membres en jurant entre ses dents.

— Qu'y avait-il dans le sac ? demandai-je.

— Le Génie y a fait entrer tous les démons du marais, dit-il. Les Pictes vont le balancer par-dessus la palissade du fort, puis tirer une des lanières et le sac s'ouvrira. Alors les démons se répandront dans le fort et tueront tout ce qui est sur deux jambes.

— Et comment Valérian et les sauvages comptent-ils être épargnés ?

— Le Génie a aussi jeté un charme sur les démons, pour qu'ils n'attaquent que ceux qui seront debout. Dès que le sac sera ouvert, les Pictes se jetteront à plat ventre, jusqu'à ce que la boucherie soit terminée et que les démons regagnent leur territoire marécageux.

— Nous devons quand même essayer de les arrêter, dis-je. Seulement, Mitra les damne tous, il n'y a pas la moindre arme ici, en dehors de ce poignard, d'un arc souple et d'un carquois de flèches à gibier d'eau.

— Ce sera mieux que rien, grogna Hakon. Une flèche à gibier peut infliger une mauvaise blessure à bout portant. C'est toi qui vas prendre l'arc. Les Pictes m'ont tordu le bras et je serais incapable de tirer droit.

Et c'est ainsi que Hakon et moi franchîmes la chaussée de pierres plates et nous lançâmes à la poursuite de la horde de Valérian. Je portais l'arc du Génie, et Hakon son couteau.

Nous primes le gué la Tullian avec prudence, de crainte que l'ennemi n'y eût laissé une arrière-garde. Puis ce fut la Rivière du Lynx que nous traversâmes encore plus prudemment. Mais aucun ennemi ne se montra. Parvenus à la cabane, nous ne vîmes pas trace de Karlus et en conclûmes qu'il avait été secouru. Nous relevâmes maintes preuves du passage des Pictes – ici une plume tombée d'une coiffe, là un mocassin à la lanière brisée –, mais des sauvages eux-mêmes, nulle trace.

Ce n'est qu'en atteignant les champs qui entourent Schondara, peu après le coucher du soleil, que nous les vîmes. Ils étaient disposés en un vaste croissant, allongés à l'abri des fougères, osant à peine respirer. Valérian, sa maîtresse et les autres chefs, ainsi que le sac et la perche, se trouvaient au centre de cette formation. Tous étaient allongés ou accroupis à l'orée des bois qui entouraient les champs.

Au loin, Schondara était obscur ; les villageois avaient donc été prévenus à temps. Le fort, lui, était illuminé ; en arrivait une rumeur sourde : les vociférations des gens qui s'y entassaient et les plaintes de leurs bêtes. Au moins, à l'abri des créneaux, les villageois allaient pouvoir se défendre ; mais les Pictes étaient infiniment plus nombreux et n'auraient guère de peine à prendre le fort, même si le sortilège du Génie ne fonctionnait pas.

Derrière nous, à peine visible entre les arbres, le croissant argenté de la lune descendait sur l'horizon où le soleil avait laissé des bandes jaunes, orange et vert pomme. Au-dessus de nos têtes, les étoiles s'allumaient une à une.

— S'ils attendent qu'il fasse un peu plus sombre pour attaquer, chuchota Hakon, penses-tu pouvoir t'approcher à portée de tir de ce sac ?

— Pour quoi faire ? m'étonnai-je. À quoi cela servirait-il ?

— Essaie toujours.

Je compris alors l'idée de Hakon et fus surpris de son audace. Nous rampâmes comme des serpents jusqu'à un énorme chêne. Je me relevai lentement en retenant ma respiration ; les premiers Pictes étaient couchés à moins de vingt pas devant nous.

Je tirai lentement une flèche a gibier de mon carquois et la posai sur le bois de l'arc. Tandis que la nuit s'assombrissait insensiblement, un tambour retentit non loin. Alors, au fort, l'alerte fut donnée à coups

de gong. Je crus même entendre le cliquetis de la baliste que l'on bandait.

Dans un bruissement, les Pictes se levèrent pour se rassembler derrière leurs chefs de guerre. Des voix gutturales s'élevèrent sur toute la longueur du croissant, malgré les exhortations au silence qu'aboyaient les chefs.

Alors la cadence du tambour se mua en un rapide une-deux. Deux Pictes dressèrent le poteau où était attaché le sac.

— Maintenant ! souffla Hakon.

Je visai le sac en murmurant une prière à Mitra. Je n'avais jamais tiré avec cet arc ; la lumière était réduite ; le sac se balançait de droite à gauche.

Le rythme du tambour changea une nouvelle fois. Des ordres brefs furent donnés, une grande clameur s'éleva, et les Pictes jaillirent des bois en direction du village et du fort, en hurlant comme des démons.

Je tirai. Dès que la corde vibra, je sus que j'avais manqué mon but, et portai la main à mon carquois pour prendre un second trait. Mais le sac, qui ne cessait d'osciller au bout de la perche, eut le bon goût de venir se placer sur la trajectoire de ma flèche. Elle se ficha en plein dedans avec un son de peau de tambour qui crève.

Les Pictes qui portaient la perche s'élancèrent avec les autres, puis s'arrêtèrent en levant craintivement le nez. Un grand bruit s'éleva alors du sac d'où sortit une grande masse fumeuse et tourbillonnante.

— Vite, couche-toi ! me hurla Hakon à l'oreille en plongeant sur le sol.

Je ne me le fis pas répéter et le rejoignis sur le lit d'humus. Le sac perdait rapidement sa rondeur. Le nuage s'en échappant s'étendait au-dessus des assaillants qui couraient à travers champs, piétinaient les cultures en direction de Schondara. En s'étendant, le nuage prenait une apparence grumeleuse. Et les amas noirâtres se condensaient en créatures vivantes ; c'étaient des êtres grands et minces, avec des pattes d'oiseau, et un torse et une tête à demi humains. Leurs longs bras grêles se terminaient par une main armée de gigantesques serres recourbées. De la taille d'un homme, chaque démon était nimbé d'une étrange lueur clignotante, comme s'il baignait dans un feu glacé.

Je n'ai aucune idée du nombre de ces créatures. Je me voilais la face, de crainte que mon regard n'accroche celui d'un de ces démons et ne l'attire à moi. Ils pouvaient être cent comme cinq cents.

Sans cesser de hurler, les démons couraient de-ci de-là, abattant à chaque pas un Picté à coups de serre. Hurlant encore plus fort, les guerriers s'égaillaient maintenant en tous sens ; mais les démons étaient plus rapides. Près de nous, un Picté, la tête tranchée net par le moulinet d'une de ces serres, fit encore deux enjambées avant de s'effondrer dans un taillis.

Quelques-uns eurent toutefois la présence d'esprit de se jeter à plat ventre. Mais la grande majorité, n'ayant pas reçu l'ordre attendu de se jeter à terre, paniquait et tentait de fuir. Mais les démons, bondissant sur leurs longues jambes d'oiseau, avaient tôt fait de les rattraper.

Un à un les nimbes scintillants s'éteignirent ; les démons disparaissaient dans la forêt. Il n'y eut bientôt plus une seule créature vivante en vue.

Hakon et moi nous relevâmes, étirâmes nos muscles gourds et prîmes la direction de Schondara. Un Picte se dressa devant nous, comme un lièvre surpris au gîte. Au lieu de venir sur nous en levant sa hache, il fit semblant de ne pas nous avoir vus et partit en courant vers la forêt. Je ne songeai pas à rire de lui. Ce que nous venions de voir était amplement suffisant pour annihiler le courage d'un peuple aussi farouche et pugnace que les Pictes.

Nous trouvâmes la tête et le bras gauche de Valérian, puis son corps gisant près de la perche et du sac vide. Hakon prit la tête afin qu'elle serve de preuve à notre récit. Nous ne vîmes pas trace de Kwarada.

Un forestier nous rejoignit à l'entrée de Schondara ; Dirk, fils de Strom, étonné de la dispersion de l'armée picte, avait envoyé cet homme en éclaireur. Après avoir entendu notre récit, il partit à toutes jambes vers le fort en hurlant la bonne nouvelle. Et nous nous retrouvâmes bientôt juchés sur les épaules d'une foule en délire qui nous fit faire plusieurs fois le tour de l'esplanade du fort sous les acclamations des Schohirans.

Mais mon souvenir le plus vivace est la tête d'Otho, fils de Gorm, adossé à la palissade et éclairé par la lueur des torches. Il était finalement venu à Schondara pour vider sa querelle. Il fallait voir sa face imbécile, abasourdie, découvrant que Hakon et moi étions célébrés comme les sauveurs de la province ! J'aurais aimé le taquiner un peu, mais il s'éclipsa dans la nuit pour regagner Fort Kwanyara et ne pas avoir à ravalier ses paroles irréflechies.

Arriva par la suite la nouvelle de la mort de l'infortuné Numédides et de l'avènement de Conan. Depuis ce temps, la frontière a été plus paisible qu'elle ne l'avait jamais été de mémoire d'homme ; car chacun sait de part et d'autre que le roi Conan ne souffre aucune entorse à ses traités. De nos jours, la Thandara possède des villes et des villages florissants.

Mais il faut bien reconnaître que la vie était plus exaltante autrefois, quand il n'y avait d'autre loi que celle que chacun adoptait pour lui-même.

Le phénix sur l'épée

Après avoir investi la capitale et tué le roi Numédides sur les marches de son trône – qu'il s'approprie sans retard –, Conan, maintenant à l'orée ou au milieu de la quarantaine, se retrouve monarque de la plus puissante des nations hyboriennes.

Mais il s'aperçoit bien vite que la vie de roi n'a rien d'une sinécure. L'année ne s'est pas écoulée que déjà le poète Rinaldo chante d'audacieuses ballades à la gloire du « martyr » Numédides. Ascalante, comte de Thune, fomenté un complot pour renverser le barbare. Conan en déduit que les gens ont la mémoire courte, et que lui-même, à son tour, commence à ressentir ce malaise dont s'accompagne le port d'une couronne.

1.

Sur les dômes et les tours magnifiques s'étendaient cette obscurité spectrale, ce silence inquiétant qui précèdent l'aube. Dans la pénombre d'une galerie, quatre silhouettes masquées sortirent en hâte par une porte que venait d'ouvrir une main furtive. Muettes, enveloppées dans leur manteau, les quatre ombres s'éloignèrent prestement et, aussi silencieusement que les fantômes d'hommes assassinés, disparurent dans la nuit. Derrière elles, un personnage sinistre s'encadrait dans l'huis entrebâillé ; une paire d'yeux maléfiques luisaient dans la pénombre.

— Enfoncez-vous dans la nuit, créatures de l'ombre, grinça une voix. Ô insensés, votre destin s'accroche à vos talons comme un chien aveugle, et vous ne le savez même pas !

Celui qui venait de parler referma la porte, poussa le verrou et enfila le couloir en s'éclairant d'une bougie. C'était un géant ténébreux dont le teint sombre révélait le sang stygien. Il pénétra dans une pièce où un homme mince et élancé, en velours élimé, était étendu sur une couche soyeuse comme un grand chat paresseux, et buvait du vin dans une grande coupe d'or.

— Et voilà, Ascalante, dit le Stygien en posant son bougeoir, tes dupes viennent de se glisser dans les rues comme des rats hors de leur trou. Tu opères avec de bien étranges outils.

— Des outils ? s'étonna Ascalante. Mais, c'est *moi* qu'ils prennent pour leur outil. Cela fait des mois, depuis le jour où les Quatre Rebelles m'ont rappelé de mon désert, que je vis au cœur de l'ennemi, que je passe mes journées dans cette maison obscure, et les nuits à rôder dans des ruelles sombres et des couloirs encore plus noirs. Et j'ai accompli ce dont étaient incapables ces nobles félons. Œuvrant à travers eux et à travers d'autres agents, dont beaucoup n'ont même jamais vu mon visage, j'ai semé la sédition et l'agitation dans tout l'empire. En bref, dans l'ombre, j'ai préparé la chute de celui qui trône dans la lumière. Par Mitra, ne fus-je pas homme d'État avant de devenir hors-la-loi !

— Et ces dupes qui se croient tes maîtres ?

— Ils vont continuer à croire que je les sers jusqu'à l'accomplissement de ce qui nous occupe présentement. Qui sont-ils pour prétendre rivaliser d'intelligence avec Ascalante ? Volmana, ce nabot de comte de Karaban ; Gromel, ce géant qui commande la

Légion Noire ; Dion, le baron obèse d'Attalus ; Rinaldo, ce poète à la cervelle de pigeon. Je suis la force qui a forgé l'acier en eux, et par l'argile dont ils sont aussi faits, je les réduirai le moment venu. Mais tout cela est pour plus tard ; ce soir, le roi va périr.

— Il y a plusieurs jours, les escadrons impériaux ont quitté la ville, dit le Stygien.

— Ils sont partis pour la frontière que les Pictes assaillent – cela grâce aux liqueurs fortes que je leur ai fait livrer pour les rendre fous. L'immense fortune de Dion a rendu cela possible. Quant à ce qui restait des troupes impériales dans la ville, Volmana s'en est chargé. En faisant jouer ses liens princiers avec la Némédie, il lui a été facile de persuader le roi Numa de requérir la présence du comte Trocero de Poitain, sénéchal d'Aquilonie ; et, bien sûr, pour lui faire honneur, celui-ci sera, en plus de ses propres troupes, accompagné d'une escorte impériale et de Prospero, bras droit du roi Conan. En dehors de la Légion Noire, il ne reste en ville que la garde personnelle du roi. Par Gromel, j'ai corrompu un officier trop prodigue ; à minuit, il retirera ses hommes postés devant la porte du roi.

« Alors, avec seize gaillards prêts à tout, nous entrons dans le palais par un tunnel secret. Une fois l'affaire réglée, même si le peuple ne se lève pas pour nous acclamer, la Légion Noire de Gromel sera suffisante pour tenir la ville et la couronne.

— Et Dion pense que cette couronne va lui être remise ?

— En effet. Le gros crétin la revendique en raison d'une trace de sang royal. Conan a commis une erreur grossière en laissant la vie à des gens qui se targuent de descendre de l'ancienne dynastie, à laquelle il a arraché la couronne d'Aquilonie.

« Volmana, lui, souhaite regagner la faveur royale dont il jouissait sous l'ancien régime, afin que ses terres appauvries retrouvent leur grandeur passée. Gromel hait Pallantides, commandant en chef des Dragons Noirs, et, avec tout l'entêtement d'un Bossonien, il désire se voir confier le commandement de toute l'armée. Seul de nous tous, Rinaldo n'a pas d'ambitions personnelles. Pour lui, Conan est un barbare sans finesse, aux mains rougies, venu du nord pour piller une terre civilisée. Il idéalise le roi Numédides, se souvient uniquement qu'il lui arrivait de protéger les arts, et oublie toutes les vicissitudes de son règne ; et le peuple les oublie avec lui. Déjà l'on chante ouvertement *La Cantilène du Roi* dans laquelle Rinaldo encense le scélérat sanctifié et dénonce Conan comme le « sauvage au cœur noir monté des Enfers ». Conan en rit, mais le peuple gronde.

— Pourquoi hait-il Conan ?

— Les poètes haïssent toujours ceux qui sont au pouvoir. Pour eux, la perfection se trouve juste avant le dernier virage ou immédiatement après le prochain. Ils s'échappent du temps présent par des rêves de

passé et d'avenir. Rinaldo est un flambeau d'idéalisme, se dressant, comme il le pense, pour renverser un tyran et libérer le peuple. Quant à moi... Eh bien, il y a quelques mois, je n'avais plus d'autre ambition que piller les caravanes jusqu'à la fin de mes jours ; mais à présent, de vieux rêves se réveillent. Conan va mourir ; Dion montera sur le trône. Puis, lui aussi mourra. Un à un, tous ceux qui s'opposeront à moi mourront – par le feu, par le fer, ou d'avoir bu de ce vin fatal que tu sais si bien distiller. Ascalante, roi d'Aquilonie ! Cela sonne bien, tu ne trouves pas ?

Le Stygien haussa ses larges épaules.

— Il y eut un temps, fit-il avec une amertume non dissimulée, où moi aussi j'avais des ambitions – des ambitions à côté desquelles les tiennes semblent vulgaires et puériles. Je suis tombé bien bas ! Mes pairs, mes adversaires de jadis feraient une drôle de tête s'ils voyaient Toth-Amon de l'Anneau devenu l'esclave d'un étranger et, qui plus est, d'un hors-la-loi ; et travaillant aux ambitions minables de barons et de rois !

— Tu plaçais ta confiance dans la magie et la goétie, laissa négligemment tomber Ascalante. Moi, je mise sur mon esprit et mon épée.

— L'esprit et l'épée ne sont que fétus de paille face à la sagesse des Ténèbres, rétorqua le Stygien avec un regard brûlant de menace. Si je n'avais pas égaré l'Anneau, nos positions seraient peut-être bien inversées.

— Toujours est-il, fit impatiemment le hors-la-loi, que tu portes sur le dos les marques de mon fouet, et il est très probable que cela continue.

— N'en sois pas si sûr ! (La formidable haine du Stygien affleura un instant dans ses yeux.) Un jour, d'une façon ou d'une autre, je retrouverai l'Anneau, et ce jour-là, par les crocs de Set, tu paieras pour...

Le bouillant Aquilonien bondit de sa couche et assena un violent coup sur la mâchoire de Toth. L'ancien mage fut projeté en arrière ; du sang apparut sur ses lèvres.

— Tu deviens trop audacieux, sale chien, grogna Ascalante. Prends garde ; je suis toujours ton maître, et je connais ton inviolable secret. Allez, va donc crier sur les toits que Ascalante est en ville et complotte contre le roi. Va, si tu l'oses.

— Je n'ose pas, reconnut le Stygien en essuyant le sang de sa bouche.

— Non, tu n'oses pas, reprit Ascalante avec un morne sourire. Car si je meurs par ta faute, un prêtre ermite du désert du Sud en sera averti, et il brisera le sceau d'un manuscrit que je lui ai remis. Et lorsqu'il l'aura lu, il suffira d'un mot murmuré en Stygie pour qu'un

vent monte du sud à minuit. Et où cacheras-tu ta tête, Toth-Amon ?

L'esclave frémit et son visage hâlé vira au gris cendre.

— Suffit ! (Ascalante changea de ton :) J'ai du travail pour toi. Je n'ai pas confiance en Dion. Je lui ai demandé de regagner sa maison de campagne et d'y demeurer jusqu'à ce que notre affaire de ce soir ait été menée à bien. Ce gros imbécile eût été incapable de dissimuler sa nervosité, aujourd'hui devant le roi. Pars à sa suite, et si tu ne le rattrapes pas en route, rends-toi chez lui et tiens-lui compagnie jusqu'à ce que je le fasse revenir. Ne le quitte pas d'une semelle. Il crève de peur. Il pourrait s'enfuir ; il serait même capable d'aller tout raconter à Conan, dans l'espoir de sauver sa propre peau. Allez, va !

Re foulant sa haine, l'esclave s'inclina et s'en fut. Ascalante retourna à sa coupe de vin. Sur les dômes étincelants montait une aurore aussi vermeille que le sang des hommes.

2.

Quand j'étais capitaine, ils faisaient battre timbales
Et répandaient la poudre d'or devant mon cheval.
Aujourd'hui je suis un grand roi ; ce dont ils confèrent,
C'est du poison dans mon vin, et du fer dans ma chair.

La Voie des Rois

La salle était vaste et somptueuse ; le lambris lustré était ponctué de riches tentures ; d'épais tapis recouvraient le sol marqueté d'ivoire ; le haut plafond était de bois sculpté et gaufré de feuilles d'argent. Un homme était assis derrière un secrétaire d'ivoire incrusté d'or ; ses larges épaules, sa peau hâlée ne semblaient pas de mise dans ce décor luxueux. Il paraissait venir tout droit du soleil et du vent brûlant des hauts plateaux. Le moindre de ses mouvements révélait des muscles d'acier, un esprit vif et la coordination d'un combattant éprouvé. Il n'y avait rien dans ses actions qui parût hésitant ou mesuré. Ou bien il était immobile, aussi tranquille qu'une statue de bronze, ou bien il se mouvait, non pas avec la fébrilité d'un être trop nerveux, mais avec une prestesse toute féline qui brouillait la vue de celui qui tentait de suivre son mouvement des yeux.

Ses vêtements étaient taillés dans de riches étoffes, mais sans recherche excessive. Il ne portait nulle parure, sinon le bandeau de fils d'argent qui ceignait sa chevelure de jais.

Il reposa le stylet d'or à l'aide duquel il venait d'écrire sur des tablettes de cire, appuya son menton sur son poing et fixa avec envie ses yeux bleus sur l'homme qui se trouvait devant lui. Ce personnage s'absorbait dans le laçage de sa cuirasse rehaussée d'or ; il sifflotait machinalement, attitude bien peu protocolaire, si l'on considère qu'il se trouvait en présence d'un roi.

— Prospero, commença celui-ci, ces questions gouvernementales me fatiguent plus que tous les combats que j'aie jamais menés.

— Cela fait partie du jeu, Conan, répondit le Poitainien. Tu es roi, tu dois tenir ton rôle.

— Que ne puis-je chevaucher avec toi jusqu'en Numédie ! soupira Conan avec envie. Il me semble qu'il y a des siècles que je n'ai eu un cheval entre les jambes – mais Publius affirme que les affaires de la cité nécessitent ma présence. Qu'il aille au diable !

« Tu sais, continua-t-il sur ce mode familier qui n'existait qu'entre

le Poitainien et lui, cela a été assez facile de renverser l'ancienne dynastie, encore que cela m'ait paru très dur à l'époque. Si je me retourne sur l'âpre cheminement qui a été le mien, toutes ces journées passées à manœuvrer, à tuer et à errer, me paraissent n'avoir été qu'un rêve.

« Seulement je n'ai pas rêvé assez loin, Prospero. Lorsque, Numérides gisant à mes pieds, je lui ai arraché sa couronne pour la poser sur ma tête, j'atteignais l'aboutissement ultime de mes rêves. Je ne m'étais préparé qu'à prendre la couronne, pas à la porter. Au temps de mon insouciance, tout ce que je voulais, c'était une lame tranchante et une voie qui menât droit à mes ennemis. Aujourd'hui, tous les chemins sont détournés, et mon épée est inutile.

« Lorsque j'ai renversé Numérides, *alors* j'étais le libérateur – à présent on me crache dessus. Une statue de ce pourceau a été dressée dans le temple de Mitra, et les gens vont y pleurer, et ils la vénèrent comme l'effigie d'un monarque éclairé, assassiné par un barbare aux mains rouges de sang. Au temps où, mercenaire, je conduisais ses armées à la victoire, l'Aquilonie se moquait que je fusse un étranger, mais à présent elle est incapable de me le pardonner.

« Ceux qui viennent au temple de Mitra pour brûler de l'encens à la mémoire de Numérides sont ceux que ses bourreaux ont mutilés, ceux dont ils ont crevé les yeux, ceux dont les fils sont morts dans ses cachots, dont les épouses et les filles ont été traînées dans son sérail. Pauvres girouettes !

— Rinaldo y a une grande part de responsabilité, répondit Prospero en resserrant son baudrier. Il chante des chansons qui dressent les gens contre toi. Pends-le dans son habit de bouffon à la plus haute tour de la ville. Que les vautours se repaissent de ses rimes.

Conan secoua sa tête léonine.

— Non, Prospero, je ne peux l'atteindre. Un grand poète est toujours plus grand que n'importe quel roi. Ses chansons sont plus puissantes que mon sceptre ; car il m'a presque déchiré le cœur lorsqu'il a accepté de chanter pour moi. Je mourrai et sombrerai dans l'oubli, mais les chansons de Rinaldo vivront toujours.

« Non, Prospero, poursuivit le roi, une expression de doute assombrissant son regard, il y a un courant souterrain, une lame de fond, dont nous n'avons pas conscience. Je le sens comme dans ma jeunesse je sentais le tigre caché dans les hautes herbes. Un malaise sourd couve dans le royaume. Je suis comme le chasseur accroupi près de son feu au milieu de la jungle, et qui entend des bruissements dans la nuit, et croit distinguer l'éclat d'yeux cruels. Si seulement je pouvais en venir aux prises avec quelque chose de tangible, que je pourrais trancher de mon épée ! Crois-moi, ce n'est pas un hasard si les Pictes viennent d'assaillir si violemment la frontière, au point que les

Bossoniens nous ont appelés à l'aide pour les repousser. J'aurais dû accompagner les renforts.

— Publius a craint un complot visant à t'assassiner de l'autre côté de la frontière, dit Prospero. (Il ajustait sa chasuble de soie sur son jaseran étincelant, tout en admirant sa longue silhouette dans le miroir d'argent.) C'est pourquoi il a insisté pour que tu restes en ville. Ces inquiétudes sont secrétées par tes instincts barbares. Laisse le peuple gronder ! Les mercenaires sont à nous, ainsi que les Dragons Noirs, sans parler des Poitainiens qui tous sont à toi. Le seul risque serait l'assassinat, mais c'est chose impossible puisque des hommes des troupes impériales te gardent jour et nuit. À quoi travailles-tu là ?

— À une carte, répondit Conan avec fierté. Les cartes de la cour sont précises pour ce qui est des pays du Sud, de l'Est et de l'Ouest, mais le nord y est représenté de façon vague et erronée. J'y ajoute les contrées septentrionales moi-même. Ici, c'est la Cimmérie, où je suis né. Et là...

— L'Asgard et le Vanaheim, poursuivit Prospero en examinant la carte. Par Mitra, pour un peu j'aurais cru que c'étaient des pays de légendes.

Palpant machinalement les cicatrices de sa face hâlée, Conan eut un sourire farouche.

— Tu aurais été payé pour les connaître si, comme moi, tu avais grandi près de la frontière nord de la Cimmérie ! Plus haut, c'est l'Asgard, et au nord-ouest, le Vanaheim. La frontière y est en proie à une guerre perpétuelle.

— À quoi ressemblent ces gens du Nord ? demanda Prospero.

— Grands, blonds, avec les yeux bleus. Leur dieu est Ymir, le géant des glaces, et chaque peuplade a son roi. Ils sont volontaires et farouches. Ils combattent durant le jour, et, pendant la nuit, ils boivent, chantent et festoient.

— En ce cas c'est à eux que tu ressembles, s'esclaffa Prospero. Tu sais rire, boire, et brailler de fières chansons ; or jamais, à part toi, je n'ai rencontré de Cimmérien qui bût autre chose que de l'eau, qui sût rire, ou encore chanter, sinon des ballades nostalgiques.

— Cela tient peut-être au pays dans lequel ils vivent, répondit Conan. Jamais il n'y eut terre plus triste – rien que des collines couvertes de sombres forêts, un ciel toujours gris, et le perpétuel gémissement du vent qui descend dans les vallées.

— Pas étonnant que les hommes y deviennent taciturnes, fit Prospero avec un haussement d'épaules, en songeant aux plaines riantes et ensoleillées, aux rivières bleues et indolentes du Poitain, la province la plus méridionale d'Aquilonie.

— Ils n'attendent rien, ni de la vie, ni de l'au-delà, renchérit Conan. Leurs dieux sont Crom et ses suppôts, qui siègent dans le

monde des morts, un endroit de brumes éternelles. Mitra ! Les croyances des Aésirs me convenaient mieux.

— Eh bien, les lugubres collines de Cimmérie ne sont-elles pas loin derrière ? plaisanta Prospero. Bon, je vais me mettre en route. À la cour de Numa, je boirai pour toi un verre de vin blanc de Némédie.

— Entendu, grogna le roi. Mais n’embrasse les danseuses de Numa que pour toi seul, de crainte d’engendrer une affaire d’État !

Et son rire sonore accompagna Prospero jusqu’à la porte.

humain pourvu d'une intelligence, mais comme un esclave, et donc une créature négligeable.

— Écoutez-moi, dit Toth. Vous allez devenir roi. Malheureusement vous connaissez bien peu Ascalante. Conan mort, vous ne pourrez plus lui faire confiance. Je peux vous aider. Si, une fois au pouvoir, vous me prenez sous votre protection, je vous aiderai.

« Écoutez-moi, mon seigneur. Jadis, dans le Sud, j'étais un grand sorcier. On parlait alors de Toth-Amon comme l'on parlait de Rammon. Le roi Ctesphon de Stygie m'honora grandement en me substituant à ses mages. Ils me haïrent longtemps, mais ils me craignaient car je commandais à des êtres du *dehors* qui accouraient à mon appel et obéissaient à mes ordres. Par Set, mes ennemis ignoraient à quelle heure de la nuit ils allaient être arrachés au sommeil par les griffes d'une indicible horreur sur leur gorge ! J'accomplis de terribles choses à l'aide de l'Anneau Serpent de Set que j'avais découvert dans une tombe obscure à une lieue sous terre, une tombe sortie des mémoires bien avant que le premier homme n'émergeât de la mer fangeuse.

« Las, un voleur me déroba l'Anneau et mes pouvoirs m'abandonnèrent. Les mages voulurent me tuer, et je dus m'enfuir. Déguisé en chamelier, je voyageais avec une caravane dans le pays de Koth, quand les pillards d'Ascalante nous tombèrent dessus. Tout le monde fut tué sauf moi ; j'eus la vie sauve en révélant mon identité à Ascalante et en jurant de le servir. Cruelle soumission !

« Pour être certain de me tenir, il rédigea un manuscrit où il était question de moi, le scella et le remit entre les mains d'un ermite qui vit aux confins sud de Koth. Je n'ose pas l'égorger dans son sommeil, ou le vendre à ses ennemis, car alors l'ermite ouvrirait le manuscrit pour le lire, selon les instructions d'Ascalante. Et il lui suffirait de prononcer un seul mot en Stygie pour que...

Une nouvelle fois Toth frémit, et sa peau hâlée vira au gris.

— Je suis inconnu en Aquilonie, reprit-il. Mais si jamais mes ennemis de Stygie apprenaient où je me cache, un continent entre eux et moi serait insuffisant pour m'éviter un sort si terrible qu'il ferait fuir l'âme d'une statue de bronze. Seul un roi, avec des châteaux et une armée de chevaliers, serait capable de me protéger. Je vous ai révélé mon secret, et je vous conjure d'accepter ma proposition. Je peux vous épauler de ma sagesse et de mon savoir-faire ; en échange vous me protégerez. Et le jour viendra où je retrouverai l'Anneau...

— Anneau ? Un anneau ?

Toth avait sous-estimé l'incommensurable égoïsme de Dion. Celui-ci était si absorbé dans ses propres pensées qu'il n'avait même pas écouté l'esclave ; mais, bizarrement, ce dernier mot avait retenu son attention.

— Un anneau ? répéta-t-il. Tiens, cela me fait penser à mon anneau porte-bonheur. Je l'ai obtenu d'un brigand shémite qui jurait l'avoir volé à un enchanteur du sud lointain. Il assurait que c'était un porte-bonheur. Et Mitra sait que je lui en ai donné un bon prix. Par les dieux, j'ai besoin de toute la chance possible, avec ce Volmana et cet Ascalante qui m'entraînent dans leurs sanglantes conspirations. Oui, voyons un peu cet anneau.

Toth se redressa, le visage en feu, les yeux pleins de cette colère mêlée de stupéfaction que ressent celui qui prend tout à coup l'entière mesure de la stupidité crasse d'un imbécile. Dion ne faisait toujours pas attention à lui. Il venait de soulever le couvercle d'un compartiment secret dissimulé dans son siège de marbre, et fouilla un moment parmi un amoncellement de babioles de toutes sortes, talismans barbares, cailloux, bijoux clinquants, une foule de porte-bonheur que sa nature superstitieuse lui avait fait collectionner au fil des années.

— Ah, le voici !

Il brandit d'un air triomphal un anneau d'étrange facture. Il était fait d'un métal ressemblant à du cuivre et représentait un serpent lové sur trois tours, qui se mordait la queue. Les yeux, deux petites pierres jaunes, jetaient une lueur sinistre. Toth-Amon poussa un cri, comme s'il venait de recevoir un coup ; Dion se retourna vers lui et blêmit. Les yeux de l'esclave fulminaient, sa bouche était grande ouverte, et ses deux mains ressemblaient aux serres d'un oiseau de proie.

— L'Anneau ! Par Set ! L'Anneau ! hurlait-il. Mon Anneau... qui m'a été volé...

Une lame jaillit dans sa main, et, d'une poussée de ses larges épaules, il l'enfonça dans le corps adipeux du baron. Le couinement aigu de Dion devint un gargouillis étranglé, et il s'effondra comme une grosse motte de beurre mollet. Stupide jusqu'à la fin, il mourut sans comprendre. Écartant le gros corps flasque qui lui était déjà sorti de l'esprit, Toth prit l'anneau à deux mains et se mit à le dévorer des yeux.

— Mon Anneau ! balbutiait-il, transporté d'une joie insane. Toute ma puissance !...

Combien de temps resta-t-il penché sur le sinistre objet, avec une fixité de statue, comme buvant l'aura maléfique ? Même lui n'aurait su le dire. Quand enfin il s'arracha à sa rêverie et ramena son esprit des gouffres enténébrés où il avait erré, la lune se levait. Elle étirait ses ombres sur le marbre lisse du banc au pied duquel gisait la tache plus sombre de ce qui avait été le seigneur d'Attalus.

— Plus jamais, Ascalante, plus jamais ! balbutia le Stygien dont les yeux, tels ceux d'un vampire, éclairaient la pénombre d'une lueur

rouge.

Il se pencha pour puiser du sang caillé dans la mare écœurante où baignait sa victime, et en barbouilla les yeux du serpent jusqu'à ce que les feux jaunes fussent enduits d'un masque écarlate.

— Voile tes yeux, serpent, se mit-il à psalmodier d'une voix effrayante. Voile tes yeux au clair de lune, et ouvre-les sur l'abysse ! Que vois-tu, ô serpent de Set ? Qui invoques-tu dans l'abîme ? Quelle est l'ombre qui descend sur la Lumière ? Fais-la venir à moi, ô serpent de Set !

Tandis qu'il caressait les écailles selon un mouvement particulier qui ramenait toujours ses doigts à l'endroit d'où ils étaient partis, sa voix se voila plus encore pour murmurer d'épouvantables incantations oubliées du monde, sauf des profondeurs de la Stygie où de monstrueuses formes se meuvent dans la pénombre des sépultures.

Il y eut un mouvement d'air autour de lui, comme l'eau bouillonne lorsque quelque créature va en crever la surface. Un vent glacé le caressa brièvement, comme quand une porte s'ouvre et se referme aussitôt. Toth sentit alors une présence derrière lui, mais il ne se retourna pas. Il continuait à fixer le marbre inondé de lune, où s'imprimait maintenant une ombre ténue. Au fil des incantations, cette ombre crût peu à peu en taille et en noirceur. Ses contours n'étaient pas sans évoquer ceux d'un gigantesque babouin, mais jamais semblable animal ne foula la terre, pas même en Stygie. Toujours sans se retourner, Toth tira de sa ceinture une sandale appartenant à son maître – qu'il avait toujours sur lui dans l'espoir de pouvoir un jour l'utiliser –, et il la jeta derrière lui.

— Entends-moi bien, esclave de l'Anneau ! ordonna-t-il. Trouve celui qui portait cela, et détruis-le ! Regarde-le dans les yeux et foudroie son âme, avant de lui déchirer la gorge ! Tue-le ! (Puis, dans une explosion de passion aveugle, il ajouta :) Et tue-les tous avec lui !

Se découpant sur le mur baigné de lune, Toth vit la monstruosité abaisser sa tête difforme pour flairer l'odeur, tel quelque molosse épouvantable. Puis la créature pivota et s'en fut comme le vent. Alors, le Stygien leva les bras de jubilation, et ses dents, ses yeux luirent au clair de lune.

Un soldat en faction sur les remparts poussa un hurlement d'horreur quand une ombre noire le frôla pour franchir le mur. Mais elle disparut si vite que l'homme stupéfait se demanda si cela avait été un rêve ou une hallucination.

4.

*Quand le monde était neuf et faibles les hommes, et que les démons de
la nuit allaient librement,
J'ai lutté contre Set par le feu et le fer et la sève de l'arbre upan ;
Mais le temps a prélevé son tribut, et je dors maintenant au cœur de la
montagne ;
L'oubliez-vous celui qui combattit le Serpent pour sauver l'âme
humaine ?*

Seul sous le dôme doré de sa vaste chambre à coucher, le roi Conan était plongé dans un rêve. À travers les tourbillons d'une brume fuligineuse, il entendit un étrange appel, ténu et lointain, et, bien qu'il ne le comprît pas, il ne semblait pas en son pouvoir de l'ignorer. L'épée au poing, il partit dans le brouillard grisâtre, ainsi qu'un homme marcherait au milieu des nuages. Au fur et à mesure de sa progression, la voix se faisait plus distincte, et il entendit bientôt ce qu'elle disait. C'était son nom qui retentissait à travers les gouffres du Temps et de l'Espace.

Voici que la brume se dispersait, et le roi vit qu'il se trouvait dans un grand corridor qu'on eût dit taillé à même la roche noire. Il n'y avait nul éclairage, et pourtant il voyait clair. Sol, murs et plafond étaient d'un grain très lisse, et luisaient sombrement ; ils étaient sculptés de bas-reliefs figurant des héros antiques et des divinités à demi oubliées. Il frémit en découvrant les contours incertains des Aïeux, et comprit qu'aucun mortel n'avait foulé cet endroit depuis des siècles.

Il arriva en haut d'un large escalier creusé dans le roc, et dont les parois s'ornaient de symboles ésotériques si anciens et saisissants que des frissons lui parcoururent l'échine. Une représentation de Set, le Serpent, était sculptée dans chaque degré, si bien qu'à chaque pas, il posait le talon sur la tête répugnante du reptile. Cela n'était pas pour le mettre à l'aise.

Mais la voix l'appelait sans désespérer. Et il aboutit finalement au cœur d'une obscurité qui eût été impénétrable à ses yeux matériels, dans une étrange crypte où une vague silhouette à barbe blanche se tenait assise sur une tombe. Ses cheveux se hérissèrent et il leva son épée, mais le spectre fit entendre une voix caverneuse :

— Me connais-tu, ô homme ?

— Par Crom, non ! balbutia le roi.

— J'ai pour nom Épémitre, dit l'ancien.

— Mais Épémitre le Sage est mort il y a quinze siècles ! ânonna Conan.

— Écoute-moi ! fit impérieusement l'autre. Comme la surface du lac profond se ride jusqu'à ses rives lointaines lorsque y tombe un caillou, des événements du Monde Invisible sont venus se briser ainsi que des vagues sur mon sommeil. Je t'ai observé, Conan de Cimmérie, et la marque de hauts faits et de formidables bouleversements est sur toi. Mais de grands périls se préparent sur la terre, desquels ton épée ne saurait te garder.

— Tu parles par énigmes, dit Conan, mal à l'aise. Montre-moi l'ennemi, que je lui fende le crâne jusqu'aux dents.

— Déchaîne ta fureur barbare contre tes adversaires de chair et de sang, répondit l'ancien. Ceux dont j'entends te protéger ne sont pas des mortels. Il est des mondes de ténèbres à peine soupçonnés par l'homme, où séjournent des monstres sans substance, des démons qui peuvent être évoqués du Grand Vide par des mages malfaisants. Ils revêtent alors une enveloppe matérielle, pour commettre les abominations qui leur sont dictées. Il y a un serpent dans ta maison, ô roi – une vipère venue de Stygie, porteuse d'une science occulte et malfaisante. Comme le dormeur rêve du serpent qui rampe jusqu'à lui, j'ai senti l'immonde présence du serviteur de Set. Il est ivre de son terrible pouvoir, et les coups qu'il porte à ses ennemis pourraient bien anéantir le royaume. Je t'ai fait venir à moi pour te remettre une arme contre lui et sa horde de démons.

— Mais pourquoi ? s'étonna Conan. Les hommes disent que tu reposes dans le cœur noir du Golamira, d'où tu envoies parfois tes anges aux ailes invisibles pour aider l'Aquilonie, mais moi... je suis un étranger et un barbare.

— Silence ! (Le mot se répercuta longuement dans la grande caverne enténébrée.) Ta destinée ne fait qu'une avec celle de l'Aquilonie. De formidables événements couvent dans la matrice du destin, et ce n'est pas un sorcier ivre de sang qui va s'opposer à leur accomplissement. Jadis, Set enserrait le monde comme le python sa proie. Toute ma vie, qui dura l'équivalent de trois existences humaines, je l'ai combattu. Je suis parvenu à le repousser dans les ombres du sud mystérieux, mais il est des hommes en Stygie pour adorer encore celui que nous tenons pour l'archidémon. De même que j'ai combattu Set, je combats ses adorateurs, ses prêtres et ses envoyés. Présente-moi ta lame.

Conan s'exécuta. Sur la large lame, à proximité du robuste pommeau d'argent, l'ancien traça d'un doigt osseux un étrange symbole qui se mit à luire dans la pénombre. Et dans l'instant, crypte,

tombeau et vieillard disparurent. Conan bondit de sa couche. Et, comme il se tenait là, bouleversé par l'étrangeté du songe, il s'aperçut qu'il tenait son épée à la main. Ses cheveux se hérissèrent quand il vit le symbole gravé sur la lame : les contours d'un phénix. Il se souvint alors que, sur le tombeau de la crypte, il avait vu, sculpté dans la pierre, un motif semblable.

Il se demanda tout à coup si ce bas-relief était vraiment de pierre, et un frisson lui parcourut l'échine.

Un bruit furtif, provenant du couloir, le tira alors de sa rêverie, et, sans chercher d'abord à en élucider la cause, il entreprit de revêtir son armure. Il était redevenu un barbare, méfiant et vif comme le loup gris aux abois.

5.

Que sais-je des mœurs civilisées, la flatterie, l'intrigue et l'artifice ?

Moi, qui vins au monde nu sur une terre nue et poussai au grand air.

La langue subtile, la ruse du sophiste échouent quand l'épée est au clair ;

Accourez, venez mourir, vils pourceaux – j'étais homme avant que d'être prince.

La Voie des Rois

Dans le silence qui enveloppait la galerie du palais royal, se pressaient vingt silhouettes furtives. Leurs pieds légers, nus ou chaussés de cuir souple, ne faisaient de bruit ni sur les épais tapis ni sur les grandes dalles de marbre. Les torches nichées dans les murs projetaient des lueurs rouges sur la dague, l'épée et la hache d'armes.

— Faites silence ! ordonna Ascalante. Toi, qui que tu sois, fais cesser cette maudite respiration sifflante ! L'officier de la garde de nuit a retiré la plupart des sentinelles de ces couloirs, et il a fait boire les autres, mais nous devons rester prudents. Arrière ! Les voici !

Ils se dissimulèrent derrière un groupe de colonnes ouvragées. Presque aussitôt, dix géants en armure noire passèrent lentement. Ils considéraient d'un regard plein de doute l'officier qui venait de leur faire quitter leur poste. Ce dernier était blême ; les conspirateurs le virent essuyer d'une main tremblante la sueur qui inondait son front. Il était jeune, et sa trahison ne lui laissait pas l'âme en paix. Il maudissait secrètement ses extravagances vaniteuses qui avaient fait de lui le débiteur des usuriers, et l'otage des politiciens félons.

La garde passa avec force cliquetis et disparut au bout de la galerie.

— Parfait ! fit Ascalante avec un mauvais sourire. Conan dort, et sa porte n'est pas gardée. Dépêchons-nous ! Si on nous surprend sur le fait, nous sommes perdus – tandis que personne n'épousera la cause du roi défunt.

— Oui, hâtons-nous ! renchérit Rinaldo dont les yeux bleus jetaient le même éclat que l'épée qu'il brandissait au-dessus de sa tête. Ma lame a soif ! Et j'entends s'assembler les vautours ! Allons !

Ils se précipitèrent dans la galerie pour s'arrêter devant une porte dorée, ornée en médaillon du dragon royal, symbole de l'Aquilonie.

— Gromel ! aboya Ascalante. Enfonce-moi cette porte !

Le géant prit une profonde inspiration et se lança de toute sa masse contre le panneau qui gémit et ploya sous le choc. À nouveau, il prit son élan et fonça comme un béliet. Au second impact, les verrous sautèrent, le bois se brisa, et la porte fracassée s'ouvrit vers l'intérieur.

— Tue ! rugit Ascalante.

— Tue ! clama Rinaldo. Mort au tyran !

Tous se figèrent sur place. Conan se tenait devant eux, non pas en homme éberlué et sans armes, tiré brutalement de son sommeil pour être égorgé comme un agneau, mais en barbare bien réveillé, revêtu d'une partie de son armure, et une longue épée au poing.

La scène fut comme figée l'espace d'un instant ; les quatre nobles félons dans l'embrasure, et, derrière eux, les trognes farouches des reîtres – tous momentanément pétrifiés à la vue du colosse au regard luisant qui les attendait l'épée à la main au milieu de la chambre qu'éclairaient les chandelles. Ascalante avisa enfin, sur un guéridon près du lit royal, le sceptre d'argent et le fin diadème d'or, couronne d'Aquilonie, et cette vision le rendit fou de désir.

— Entrez ! hurla-t-il. Il est seul contre vingt, et n'a même pas de casque !

C'était exact ; Conan n'avait pas eu le temps de se coiffer de son lourd heaume à panache, ni de lacer les plaques latérales de sa cuirasse, et il n'était plus temps d'aller décrocher la grande rondache pendue au mur. Il était toutefois mieux protégé que ses adversaires, excepté Volmana et Gromel qui portaient leur armure complète.

Le roi les considérait en s'interrogeant sur leurs identités. Ascalante lui était inconnu ; la visière du heaume des deux hommes en armure était abaissée ; quant à Rinaldo, il portait un vaste couvre-chef qui lui masquait les yeux. Mais l'instant ne se prêtait pas aux conjectures. Avec une clameur qui se répercuta sur le haut plafond, les tueurs se répandirent dans la pièce, Gromel en tête. Il arriva comme un taureau qui charge, le front bas, l'épée horizontale, prête à éviscérer. Conan bondit à sa rencontre, et sa force de tigre passa tout entière dans son bras. Sa lame luisante décrivit un arc de cercle pour se briser sur le heaume du Bossonien. Celui-ci s'effondra sur le sol. Conan recula vivement sans lâcher son arme maintenant inutile.

— Gromel ! s'écria-t-il avec stupeur en apercevant la tête fracassée que révélait le casque enfoncé.

Alors, le reste de la meute fut sur lui. La pointe d'une dague lui érafla le flanc, le fil d'une épée effleura son visage. Du bras gauche, il repoussa violemment le premier agresseur, puis, utilisant le pommeau de son épée en manière de ceste, il défonça la tempe du second dont la cervelle gicla sur le visage.

— J'en veux cinq devant la porte ! hurla Ascalante qui était resté

en arrière, de crainte que Conan ne se frayât un chemin vers la sortie.

Les assaillants reculèrent momentanément ; leur chef en poussa plusieurs vers la petite porte. Conan profita de ce bref répit pour aller décrocher du mur une vieille hache d'armes qui servait d'ornement depuis plus d'un demi-siècle.

Adossé au mur, il considéra pendant un bref instant le demi-cercle qui se refermait sur lui, puis il se rua contre l'ennemi. Il n'avait rien d'un combattant défensif ; même dans les situations les plus désespérées, il avait toujours porté la guerre dans le camp adverse. Tout autre que lui eût déjà péri, et il n'avait lui-même aucun espoir de s'en tirer, mais il entendait infliger les plus grands dommages aux conspirateurs avant de tomber à son tour. Son âme barbare était en feu, et les hymnes guerriers des héros anciens résonnaient à ses oreilles.

La lourde hache trancha l'épaule d'un félon et enfonça le crâne d'un autre. Le fer sifflait autour de lui, mais la mort ne faisait que le frôler. Il se mouvait dans une brume floue que l'œil avait peine à suivre. Tel un tigre au milieu des babouins, il bondissait, s'écartait, voltait, tandis que sa hache tournoyait comme une grande roue armée de faux.

Pendant quelques instants les assassins le pressèrent furieusement, portant leurs coups à l'aveuglette et se gênant les uns les autres ; puis ils battirent subitement en retraite. Deux cadavres qui gisaient sur le sol témoignaient de la furie du roi qui perdait lui-même son sang par des blessures au bras, au cou et aux deux jambes.

— Maudits couards ! fulminait Rinaldo, les yeux fous. (Il venait de jeter à terre son grand bonnet à plumes.) Vous rompez le combat ! Souhaitez-vous que le despote vive ? Finissons-en !

Comme possédé, il se rua à l'attaque, mais Conan, qui venait de le reconnaître, brisa son épée d'un coup sec et précis de sa hache, et, de la main gauche, l'envoya rouler à terre. Ascalante piqua d'estoc le bras gauche du roi, et n'eut la vie sauve que grâce à sa vivacité à se baisser puis à reculer de trois pas. Alors, la meute revint à la charge et la pesante hache d'armes reprit sa danse macabre. Un soudard évita le moulinet formidable en plongeant vers les jambes de Conan ; après s'être mesuré un bref instant à ce qui lui parut une tour de granit, il leva les yeux à temps pour voir tomber la hache, mais trop tard pour en éviter le fer. Dans le même temps, un de ses complices abattit sa grande épée à deux mains sur l'épaule du roi ; l'acier protecteur s'ouvrit. En quelques secondes la cuirasse de Conan ruissela de sang vermeil.

Bouillant d'impatience, Volmana se fraya un passage entre les attaquants pour porter un coup à la tête découverte de Conan. Celui-ci se courba profondément, et la lame ne put que trancher une de ses

boucles noires. Le roi pivota sur son talon ; la hache siffla et Volmana s'effondra, l'armure démantelée, le flanc gauche enfoncé.

— Volmana ! haleta Conan. Je retrouverai ce nabot dans les Enfers !...

Il se redressa pour faire face à l'attaque forcenée de Rinaldo qui se ruait sur lui, armé en tout et pour tout de sa dague. Conan recula en levant sa hache.

— Rinaldo ! s'écria-t-il d'une voix aiguë et pressante. Arrière ! Je ne souhaite pas ta mort !...

— Meurs, Tyran ! hurla le ménestrel fou en se jetant sur lui.

Conan retint son coup jusqu'à ce qu'il fût trop tard. Il n'abattit sa hache que lorsqu'il sentit le fer lui mordre le flanc.

Rinaldo tomba, le crâne en bouillie. Conan recula jusqu'au mur. Le sang giclait entre les doigts qu'il venait de porter à sa blessure.

— Tue ! Tue ! Finissons-en ! criait Ascalante.

Adossé à la muraille, Conan leva son arme. Solidement campé sur ses jambes, la tête tendue en avant, une main plaquée sur le mur et l'autre brandissant la hache d'armes ; les muscles et les tendons de ses cuisses, de ses bras et de son cou saillant comme filins d'acier, les traits figés en un masque de fureur macabre ; les yeux brûlant d'un feu ardent à travers un voile de sang – il incarnait l'essence primordiale de la vie, indomptable, irréductible. Les autres parurent sur le point de flancher. Tout féroces et crapuleux qu'ils fussent, ils étaient les enfants de la civilisation – ou tout au moins de ce que l'on nommait ainsi ; en face d'eux, se dressait le barbare, le tueur naturel. Ils commencèrent à reculer ; le tigre mourant pouvait encore donner la mort.

Sentant leur hésitation, Conan eut un rictus sans joie.

— Qui veut y passer le premier ? gronda-t-il sourdement entre ses lèvres ensanglantées et tuméfiées.

Ascalante bondit comme un loup, parut s'immobiliser en l'air, et, incroyablement vif, se ramassa sur le sol pour éviter la mort qui le frôlait. Puis, tandis que Conan relevait sa hache pour frapper à nouveau, il volta pour esquiver encore. Cette fois le fer de la hache s'enfonça profondément dans le parquet à quelques centimètres de ses jambes.

Un des reîtres choisit cet instant pour attaquer, suivi à contrecœur par ses camarades. Il espérait pouvoir tuer Conan avant qu'il ne parvînt à dégager son arme du plancher, mais c'était commettre une fatale erreur. La hache remonta dans les airs, retomba, et une forme humaine disloquée fut projetée dans les jambes des attaquants.

À cet instant, ceux qui étaient postés près de la porte poussèrent un hurlement de terreur ; une ombre noire et difforme s'étira sur le mur. Tous sauf Ascalante se retournèrent à ce cri ; puis, hurlant à la mort comme le font les chiens, ils se ruèrent vers la porte et s'enfuirent dans

les galeries et les couloirs.

Ascalante, lui, n'avait d'yeux que pour le roi blessé. Il supposait que le bruit avait fini par attirer quelques gardes loyaux, encore qu'il lui parût étrange que ces hommes endurcis poussent des cris aussi terribles en s'enfuyant. Conan ne regarda pas non plus la porte car il dardait sur le hors-la-loi le regard d'un loup qui va succomber. En cette extrémité, Ascalante ne se départit pas de sa philosophie cynique.

— Tout semble perdu, et particulièrement l'honneur, murmura-t-il. Toutefois, le roi meurt debout, et...

Nul ne sut jamais quelle autre considération lui traversait l'esprit ; car il courut silencieusement vers Conan à l'instant où celui-ci essayait de son avant-bras – celui qui portait la hache – le sang qui l'aveuglait.

Mais, comme il s'élançait, l'air retentit d'un étrange bruissement, et un poids énorme vint le frapper entre les épaules. Il tomba de tout son long et sentit des griffes acérées plonger dans sa chair. Dans ses efforts pour se libérer, il parvint à tourner la tête et il vit alors le visage de la folie et de la mort. Sur son dos pesait une vaste forme noire qui, il le savait, n'avait pu naître dans le monde matériel. Les immenses crocs noirs et écumants approchaient de son cou ; l'éclat des yeux jaunes lui glaça les membres comme le vent du désert dessèche le blé en herbe.

La hideur de cette gueule en transcendait la banale bestialité. Cela aurait pu être la face d'une très ancienne momie, ayant recouvré une vie démoniaque. Dans ces traits répugnants, les yeux dilatés du hors-la-loi crurent reconnaître une vague et terrible ressemblance avec son esclave Toth-Amon. Alors, Ascalante fut abandonné par sa philosophie cynique et pleine de suffisance, et, dans un horrible hurlement, il rendit l'âme avant que les crocs écumants ne l'eussent même touché.

Conan était pétrifié. Il avait d'abord pensé qu'un grand chien noir s'était jeté sur l'échine d'Ascalante ; maintenant il voyait que ce n'était pas plus un mâtin qu'un babouin.

Avec un hurlement qui semblait faire écho au cri d'agonie d'Ascalante, il s'écarta du mur et, avec l'énergie du désespoir, assena au monstre bondissant un formidable coup de hache. Le fer glissa sur le crâne oblong qu'il aurait dû fracasser, et le roi fut projeté au milieu de la pièce par l'impact du monstre géant.

Les mâchoires immondes se refermèrent sur le bras que Conan portait en protection à sa gorge, mais le monstre ne semblait pas pressé de porter un coup mortel. Par-dessus le bras lacéré, il dardait son regard maléfique dans les yeux du roi, où se refléta bientôt l'horreur qui habitait toujours les yeux morts d'Ascalante. Conan sentit son âme se recroqueviller et commencer d'abandonner son corps pour aller se perdre dans les deux gouffres jaunes dont l'éclat spectral était le centre d'un chaos informe qui se refermait peu à peu sur lui. Ces

yeux s'agrandirent jusqu'à devenir gigantesques, et le Cimmérien y entrevit les indicibles horreurs qui rôdent dans les ténèbres de l'Abysson. Il ouvrit ses lèvres sanglantes pour hurler sa haine et son dégoût, mais seul un râle sec franchit sa gorge.

Cependant l'abomination qui avait paralysé et détruit Ascalante suscita chez le Cimmérien une fureur frénétique, voisine de la folie. D'une formidable impulsion de tout son corps, oublieux de la souffrance de son bras, il se jeta en arrière en entraînant le monstre à sa suite. Sa main libre rencontra quelque chose qu'il reconnut comme étant la poignée de son épée brisée. D'instinct, il s'en saisit et, de toutes ses forces, en frappa le monstre. La lame brisée s'enfonça jusqu'à la garde. La gueule immonde s'ouvrit, libérant son avant-bras. Le roi fut violemment projeté sur le côté. Il s'assit à demi et vit, hébété, la chimère qui se convulsait et perdait un sang épais par la plaie béante qu'avait ouverte la lame brisée. Sous ses yeux, le monstre cessa bientôt de lutter contre la mort et ne fut plus agité que de frissons spasmodiques, son regard vide tourné vers le plafond. Conan cligna des yeux et secoua la tête pour chasser le sang qui lui brouillait la vue ; il lui semblait que la créature fondait, se désintérait en une masse instable et visqueuse.

Alors, un concert de voix lui parvint et la pièce fut bientôt envahie par une foule de gens de cour – chevaliers, courtisans, nobles dames, conseillers et hommes d'armes –, tous caquetant, gesticulant et se bousculant. Les Dragons Noirs étaient là aussi, blêmes de colère, l'arme au poing et des jurons étrangers à la bouche. Nulle trace du jeune officier commandant la garde de nuit ; il ne fut d'ailleurs jamais retrouvé en dépit d'actives recherches.

— Gromel ! Volmana ! Rinaldo ! s'exclamait Publius, le grand conseiller, en promenant ses mains potelées d'un cadavre à l'autre. Trahison infâme ! Il va en cuire à certains ! Qu'on appelle la garde !

— Elle est ici, la garde, vieil imbécile ! rétorqua cavalièrement Callantides, commandant des Dragons Noirs, oubliant momentanément le rang de Publius. Plutôt que de piailler comme une vieille femme, aide-nous donc à panser les blessures du roi. Il est en train de perdre tout son sang.

— Oui, oui ! glapit Publius qui n'avait rien d'un homme d'action. Il faut panser ses blessures. Faites venir tous les médecins que vous pourrez trouver ! Oh, mon seigneur, quelle honte pour la cité ! Êtes-vous tout à fait mort ?

— Du vin ! balbutia le roi du divan où on venait de l'étendre.

Quelqu'un porta un verre à ses lèvres, et il but comme un homme à demi mort de soif.

— Ça fait du bien ! grogna-t-il en se laissant retomber en arrière. Tuer donne sacrément soif.

On venait d'étancher le flux de sang, et la vitalité innée du barbare reprenait le dessus.

— Occupez-vous d'abord de la blessure de dague que j'ai au côté, dit-il aux médecins qui venaient d'arriver. Rinaldo m'a écrit là un méchant poème, et le stylet était acéré.

— On aurait dû le pendre depuis longtemps, soupira Publius. Rien de bon ne peut venir des poètes. Qui est celui-là ?

Il avait posé le bout de sa sandale contre le cadavre d'Ascalante.

— Par Mitra ! s'écria le commandant. C'est Ascalante, jadis comte de Thune ! Par quelle opération du démon a-t-il pu quitter sa tanière du désert ?

— Mais pourquoi ce regard ? murmura Publius en détournant les yeux, tandis qu'un frisson parcourait sa nuque grasse.

Tous se turent en considérant le mort.

— Si tu avais vu ce que lui et moi avons vu, grogna le roi en s'asseyant malgré les protestations des médecins, tu ne poserais pas la question. À la vue de ce...

Il se tut, bouche bée, le doigt tendu. Là où le monstre était mort, son regard ne rencontrait que le sol nu.

— Crom ! jura-t-il. Cette chose a regagné les immondices dont elle était sortie !

— Le roi délire, chuchota un courtisan.

Conan l'entendit et émit une suite de blasphèmes barbares.

— Par Badb, Morrigan, Macha et Némain ! conclut-il coléreusement. Je suis tout à fait sain d'esprit ! On aurait dit le produit du croisement d'une momie stygienne et d'un babouin. Il est entré par la porte, et les hommes d'Ascalante se sont enfuis en le voyant. Il a tué Ascalante, qui allait m'embrocher. Après, il m'a bondi dessus, et je l'ai tué – comment, je l'ignore car le fer de ma hache a glissé sur lui sans l'entamer. Mais je crois que Épémitre le Sage y est pour quelque chose...

— Entendez comme il évoque Épémitre, qui est mort il y a quinze siècles ! chuchotèrent les courtisans.

— Par Ymir ! éclata le roi. Cette nuit, j'ai parlé avec Épémitre ! Il m'a appelé dans mon rêve. J'ai suivi un couloir de pierre noire où étaient sculptés des dieux anciens, j'ai descendu un escalier dont les marches représentaient le Serpent, et j'ai pénétré dans une crypte où se trouvait un tombeau orné d'un phénix...

— Au nom de Mitra, sire roi, taisez-vous ! adjura quelqu'un.

C'était le grand prêtre de Mitra, il avait le visage décomposé. Conan releva la tête à la façon d'un lion qui secoue sa crinière, et sa voix rappela le rugissement du lion en colère.

— Suis-je un esclave, pour me taire sur ton ordre ?

— Non, non, seigneur ! (Le grand prêtre tremblait, mais ce n'était

pas à cause de la colère du roi.) Je ne voulais pas vous manquer de respect. (Il s'approcha de Conan et parla de façon à n'être entendu que de lui :) Mon seigneur, c'est une question qui dépasse l'entendement humain. Seul le cercle restreint de la prêtrise connaît l'existence de cette galerie creusée par des mains inconnues dans la roche noire du Mont Golamira, ou de ce tombeau veillé par un phénix où Épémitre fut étendu il y a quinze siècles. Depuis ce temps, pas un homme vivant n'y a pénétré, car ses prêtres élus, après l'avoir placé dans la crypte, rebouchèrent l'entrée de la galerie ; si bien que de nos jours même les hauts prêtres ne connaissent pas son emplacement. Ce secret jalousement gardé est transmis de bouche à oreille par les grands prêtres à quelques élus ; et c'est ainsi que le cercle restreint des serviteurs de Mitra apprend qu'Épémitre dort dans le cœur noir du Golamira. C'est là un des mystères sur lesquels repose le culte de Mitra.

— Je ne saurais dire par quelle opération Épémitre m'a appelé à lui, dit Conan. Mais il m'a parlé, et il a marqué mon épée. En quoi cette marque peut être fatale aux démons, je ne saurais pas plus le dire ; mais, bien que ma lame se soit brisée sur le heaume de Gromel, il en restait suffisamment long pour tuer l'abomination.

— Montrez-moi votre épée, balbutia le grand prêtre, la gorge subitement sèche.

Conan lui tendit l'arme brisée ; le prêtre laissa échapper un cri et tomba à genoux.

— Mitra nous garde des pouvoirs de l'ombre ! souffla-t-il. Cette nuit, le roi a vraiment parlé à Épémitre ! Là, sur cette épée... la marque secrète que nul autre que lui n'a pu faire... l'emblème de l'immortel phénix qui veille sur son tombeau pour les siècles des siècles ! Une chandelle, vite ! Voyons de plus près l'endroit où le roi a tué la goule !

L'emplacement se trouvait dans l'ombre d'un paravent. On écarta celui-ci, et la lumière de la bougie inonda le plancher. Alors, un silence frémissant s'abattit sur l'assistance. Puis certains se mirent à genoux en invoquant Mitra, tandis que d'autres s'enfuyaient de la chambre en hurlant.

Là, sur le sol, à l'endroit où avait péri le monstre, on pouvait voir comme une ombre immuable, une grande tache sombre, impossible à effacer. La chose avait laissé son profil, clairement dessiné de son sang, et ce n'était celui d'aucun être du monde sain et normal. L'épouvantable image gisait là, telle l'ombre d'un de ces dieux simiesques qui se tiennent accroupis sur les autels des temples obscurs du sombre pays de Stygie.

La citadelle écarlate

À peine le tumulte de la guerre civile s'est-il éteint, que Conan reçoit un pressant appel à l'aide d'un allié de l'Aquilonie, le roi Amalrus d'Ophir dont le roi Strabonus de Koth menace les frontières. Accompagné de cinq mille chevaliers d'entre les plus braves d'Aquilonie, Conan se porte aussitôt à son secours. Mais il rencontre les deux rois, traîtreusement unis contre lui, dans la plaine de Shamu.

1.

Ils prirent le Lion près de Shamu dans la plaine,
Ils chargèrent ses membres de fers et de chaînes,
Leur joie couvrait la sonnerie des buccins,
Ils riaient et criaient : « Le Lion est pris enfin ! »
Malheur aux villes des vallées et des plaines
S'il fallait jamais que le Lion y revienne !

(Ballade ancienne.)

Le fracas de la bataille s'était peu à peu éteint ; les cris de victoire se mêlaient aux plaintes des mourants. Ainsi que des feuilles multicolores après une tempête d'automne, ceux qui étaient tombés parsemaient la plaine. Les rayons obliques du soleil allumaient le poli des heaumes, la maille d'or des jaserans, l'argent des cuirasses, le fil brisé des épées, et les plis lourds des étendards de soie pris dans des flaques de sang caillé. Sur les amoncellements silencieux de destriers, de cavaliers également caparaçonnés, la brise faisait frissonner crinières et plumets vermeils. Çà et là, comme apportés par la tempête, gisaient archers et fantassins, avec leurs casques d'acier et leurs hoquetons de cuir.

Sur l'étendue de la plaine, les olifants faisaient entendre leurs sonneries joyeuses, et les sabots des vainqueurs enfonçaient les torsos des vaincus. Leurs lignes brisées et luisantes convergeaient comme les rayons dorés de la roue d'un char de triomphe vers l'endroit où l'ultime survivant persistait à combattre.

En ce jour, Conan, roi d'Aquilonie, avait vu la fine fleur de sa chevalerie se faire tailler en pièces, écraser, marteler, et balayer. Avec cinq mille chevaliers, il avait franchi la frontière sud-est d'Aquilonie et traversé les grasses prairies d'Ophir, pour trouver son allié présumé, le roi Amalrus, coalisé avec l'armée de Strabonus, roi de Koth. Le guet-apens lui était apparu trop tard. Et tout ce qu'un homme pouvait faire, il l'avait fait avec ses cinq mille hommes contre les trente mille chevaliers, archers et fantassins des félons.

Sans archerie ni infanterie, il avait lancé sa cavalerie lourde contre l'ost ennemi. Il avait vu ses lanciers jeter bas les chevaliers étincelants de l'adversaire, et enfoncer le centre de ses lignes, pour se retrouver bientôt pris comme dans un étau entre les deux ailes qui se refermaient sur eux. Les archers shémites de Strabonus avaient criblé

ses hommes de flèches qui savaient trouver le défaut des armures, puis sa piétaille s'était précipitée pour achever à coups de lance les cavaliers désarçonnés. Alors, les chevaliers du centre de l'armée ennemie, qui avaient reformé leurs rangs et auxquels venait de se joindre la cavalerie fraîche des flancs, avaient chargé et chargé encore, balayant le champ de bataille de leur nombre écrasant.

Les Aquiloniens n'avaient pas fui : ils étaient morts sur place, et des cinq mille preux qui avaient suivi Conan, pas un ne quitta vivant la plaine de Shamu. Et voici que le roi en personne combattait seul, au milieu des corps mutilés, acculé à un monceau d'hommes et de chevaux. Des chevaliers ophiréens en cottes de mailles dorées faisaient sauter leurs montures par-dessus les amoncellements de cadavres, pour aller combattre la silhouette solitaire ; des Shémities à barbe bleue, des Kothiens sombres et trapus convergeaient vers le survivant. Le fracas de l'acier devint assourdissant : le roi en jaseran noir se dressait de toute sa taille au-dessus de l'ennemi grouillant, et assenait ses coups d'épée à la façon d'un boucher maniant un gigantesque couperet. Des cavaliers privés de monture le fuyaient précipitamment ; autour de ses pieds gainés d'acier, s'élevait un cercle de cadavres. Les attaquants battaient en retraite, haletants et blêmes, devant sa furie désespérée.

Mais voilà qu'entre les lignes hurlantes s'approchaient les chefs victorieux. Il y avait là Strabonus, le visage large et hâlé, les yeux rusés ; Amalrus, mince et dédaigneux, aussi fourbe et dangereux qu'un cobra ; et enfin Tsotha-lanti, semblable à quelque vautour décharné, vêtu de longs pans de soie, avec un visage aquilin où luisaient deux grands yeux noirs. De sinistres histoires couraient sur ce mage kothien. Dans les villages du sud et de l'ouest, les femmes terrorisaient leurs enfants à la simple mention de son nom, et les esclaves indociles courbaient l'échine plus vite que sous le fouet, lorsqu'on les menaçait d'être vendus à lui. On disait qu'il possédait une bibliothèque de livres de nécromancie reliés en peau de victimes humaines écorchées vives. On affirmait aussi que dans le secret des fosses qui truffaient la colline sur laquelle se dressait sa demeure, il échangeait avec les puissances de l'ombre de jeunes esclaves hurlantes contre d'horribles secrets. C'était lui qui en fait dirigeait le Koth.

Il eut un sourire morne lorsque les deux monarques arrêtaient leurs montures à distance respectueuse de la silhouette bardée d'acier qui se dressait au-dessus du charnier. Face à ce regard farouche qui fulminait sous le casque bosselé, même les plus braves hésitaient. La face mate et balafmée de Conan était plus sombre que jamais ; son jaseran noir partait en lambeaux ; sa grande épée était rougie jusqu'à la garde. Tout son vernis de civilisation avait sauté ; c'était un barbare qui faisait face aux vainqueurs. Conan était un de ces hommes

farouches et ombrageux qui habitaient les lugubres collines de la nuageuse Cimmérie. Sa saga, qui l'avait conduit jusqu'au trône d'Aquilonie, était déjà le sujet d'une vaste geste épique.

Or donc, les rois venaient de faire halte à bonne distance. Strabonus donna ordre à ses archers shémites de tuer son ennemi de loin ; déjà, la large épée du Cimmérien avait fauché comme blé mûr bon nombre de ses capitaines, et le roi de Koth, aussi avare de ses chevaliers que de son or, écumait de rage. Mais Tsotha secoua la tête.

— Prends-le vivant.

— C'est facile à dire ! fit Strabonus, mal à l'aise à l'idée que le géant noir se frayât un chemin jusqu'à eux. Peut-on prendre vivant un tigre furieux ? Par Ishtar, il écrase du talon la gorge de mes plus fines lames ! Il a fallu sept ans et des monceaux d'or pour les former, et les voici vautrés là, comme charogne pour mes faucons. Qu'on le tue !

— Non ! s'écria Tsotha en descendant de cheval. (Il eut un rire sans joie.) N'as-tu pas encore compris que mon intelligence est plus puissante que toutes les épées ?

Il traversa les rangs de fantassins qui s'écartèrent vivement sur son passage, de crainte que les amples plis de son vêtement ne les effleurent. Les chevaliers ne furent pas moins prompts à lui faire la place. Enjambant les cadavres, il s'avança jusqu'à Conan. Comme un seul homme, l'armée observait la scène en retenant son souffle. L'épée levée, la grande silhouette noire se dressait menaçante au-dessus du frêle personnage en robe de soie.

— Je t'offre la vie, Conan, proposa Tsotha avec une joie cruelle dans la voix.

— Je te donne la mort, sorcier, rétorqua le roi.

Et, mue par des muscles d'acier et une haine féroce, la grande lame s'abattit pour fendre en deux le torse maigre de Tsotha. Mais, tandis qu'un grand cri montait de l'armée, le mage fit un pas en avant, trop rapide pour que l'œil pût le suivre, et se borna apparemment à poser sa main sur l'avant-bras gauche de Conan dont les mailles d'acier avaient été arrachées. La lame sifflante fut défléchie, et le géant tomba lourdement à terre, comme pétrifié. Tsotha fut secoué d'un rire silencieux.

— Saisissez-vous de lui, et n'ayez crainte ; les crocs du lion sont tombés.

Sur le sol, Conan était aussi immobile qu'un mort, mais ses yeux grands ouverts considéraient ses ennemis avec une fureur impuissante.

— Que lui as-tu fait ? demanda Amalrus avec un sentiment de malaise.

Tsotha lui montra un anneau large au dessin étrange qu'il portait au doigt. Il pressa ses doigts les uns contre les autres, et un minuscule

dard d'acier jaillit au bord de l'anneau comme la langue d'un serpent.

— Il est enduit du jus du lotus violet qui pousse dans les marais hantés de la Stygie du Sud, expliqua le mage. Une simple éraflure entraîne une paralysie temporaire. Chargez-le de chaînes et placez-le sur un chariot. Le soleil se couche ; il est temps de partir pour Khorshémish.

Strabonus s'adressa à Arbanus, un de ses généraux.

— Nous rentrons à Khorshémish avec les blessés. Seul un détachement de la cavalerie royale nous accompagnera. Tes ordres sont de marcher dès l'aube sur la frontière d'Aquilonie et d'investir la cité de Shamar. En cours de route, les Ophiréens vous fourniront en vivres. Nous vous rejoindrons dès que possible avec des renforts.

Ainsi l'armée, les chevaliers bardés d'acier, les fantassins, les archers et les hommes de l'intendance allèrent dresser leurs tentes dans une prairie en bordure du champ de bataille.

Les deux rois et le sorcier, qui était plus puissant qu'aucun monarque, partirent sous le ciel étoilé en direction de la capitale du Koth. Autour d'eux caracolait l'étincelante garde du palais, tandis que derrière cahotaient les chariots transportant les blessés. À bord de l'un de ces chariots était allongé Conan, roi d'Aquilonie, chargé de chaînes ; le goût amer de la défaite emplissait sa bouche, et la fureur aveugle du tigre pris au piège brûlait dans son âme.

Le poison qui avait figé ses membres puissants n'avait pas paralysé son cerveau. Et, au fond du chariot bringuebalant, il remâchait sa défaite. Un émissaire d'Amalrus était venu implorer son aide contre Strabonus qui, avait-il affirmé, mettait à feu et à sang son domaine occidental, contrée qui s'enfonçait comme un coin entre la frontière aquilonienne et le vaste royaume du Koth. Il n'avait demandé que l'envoi de mille cavaliers et la présence de Conan afin de galvaniser ses sujets découragés. Et maintenant celui-ci se maudissait en silence. Par générosité, il était venu avec cinq fois le nombre demandé par le traître. En allié loyal, il était entré en Ophir où l'attendaient les ennemis présumés, unis contre lui. Conscients de sa valeur, ils avaient mobilisé une armée entière contre lui et ses cinq mille hommes.

Un voile rouge passa devant ses yeux ; ses veines se gonflèrent de rage et ses tempes se mirent à battre furieusement. Jamais de toute sa vie il n'avait été dans une colère aussi noire et aussi impuissante. En scènes rapides, le cours de son existence défilait dans son esprit ; une succession de tableaux où évoluaient des silhouettes sombres qui n'étaient autres que lui-même dans les nombreuses situations où il s'était trouvé : un barbare vêtu de peaux de bêtes ; un corsaire à bord d'une galère à proue de dragon traînant un sillage écarlate sur les côtes du sud ; un chef de guerre bardé d'acier poli, montant un grand cheval noir ; un roi sur un trône d'or, entouré de belles dames et de

courtisans agenouillés sous la bannière frappée du lion. Mais toujours, les cahots et les grincements du chariot ramenaient son esprit à la trahison d'Amalrus, à la perfidie de Tsotha. Les cris et les plaintes des blessés qui lui parvenaient des autres chariots l'emplissaient d'une satisfaction féroce.

Ils franchirent avant minuit la frontière de l'Ophir, et le petit matin les trouva en vue des clochetons de Khorshémish qui luisaient et se teintaient de rose au sud-est, sur l'horizon. Une sinistre citadelle dominait la ville : dans le lointain, on eût dit une éclaboussure de sang sur fond de ciel. C'était la demeure de Tsotha. Elle s'élevait sur une colline abrupte qui surplombait la ville ; une rue étroite, pavée de marbre et barrée de lourds portails d'acier, y menait. Les flancs de cette hauteur étaient trop escarpés pour que l'on pût emprunter un autre chemin. Des remparts de la citadelle, la vue embrassait les larges rues blanches de la cité, les minarets effilés, les échoppes, les temples, les maisons et les marchés. On y dominait également les palais du roi, nichés dans de luxuriants jardins où bruissaient fontaines cristallines et ruisselets artificiels. Oui, la citadelle surplombait la ville comme le condor enserre sa proie puis semble s'abîmer en de sombres méditations.

Les imposants vantaux de l'enceinte extérieure s'ouvrirent avec fracas, et le roi entra dans sa capitale entre deux rangées de lanciers étincelants. Cinquante buccins retentirent. Mais nulle foule ne se pressait dans les rues blanches pour lancer des pétales de rose sous les sabots des chevaux. Strabonus avait devancé les nouvelles, et les habitants, qui commençaient de vaquer à leurs occupations de la journée, voyaient le souverain rentrer avec une escorte réduite, en se demandant si cela était le signe d'une victoire ou d'une défaite.

Conan, dont le corps revenait peu à peu à la vie, se haussait au fond du chariot pour voir cette ville que l'on nommait la Reine du Sud. Il avait caressé le projet de passer un jour ce grand portail doré à la tête de ses escadrons, la grande bannière frappée du lion flottant fièrement au-dessus de son heaume. Au lieu de cela, il arrivait chargé de chaînes, dépouillé de son armure, et gisant comme un esclave au fond du chariot de son vainqueur. Sa fureur fit subitement place à une gaieté railleuse et rebelle ; pour les soldats nerveux qui menaient le chariot, son éclat de rire ressemblait aux grognements d'un lion qui s'éveille.

2.

Rutilante apparence d'un mensonge éculé ; fable du Droit divin !
Vous avez eu votre sceptre par héritage, quand le sang fut le prix
du mien.
Le trône que m'ont valu le sang et la sueur, jamais je ne le céderai,
par Crom,
Devant la promesse de vallées remplies d'or, ou la menace de
l'éternel Dam !
La Voie des Rois

À l'intérieur de la citadelle, dans une salle au dôme de jais ciselé, aux linteaux frettés en arabesque et incrustés d'étranges gemmes sombres, se tenait un singulier conclave. Le corps maculé de craquelures de sang noir, Conan d'Aquilonie faisait face à ses vainqueurs. De chaque côté de lui, une douzaine de colosses noirs s'appuyaient sur la longue hampe de leurs haches d'armes. Face à lui se tenait Tsotha. Sur des sofas, vêtus de soieries aux fils d'or, rutilants de pierreries, étaient étendus Strabonus et Amalrus ; près d'eux, des éphèbes nus leur versaient du vin dans des coupes taillées dans un seul saphir.

Formant un contraste violent, Conan se tenait debout devant eux, sombre, couvert de sang séché, uniquement vêtu d'un linge autour des reins, et chargé de chaînes. Ses yeux bleus fulminaient sous la frange noire, emmêlée, qui retombait sur son front bas et large. Il était l'élément dominant de la scène ; sous l'empire de son charisme, la pompe des vainqueurs devenait un luxe clinquant, et chacun des deux rois, dans le secret de son cœur, ressentait cela comme une écharde fichée dans son orgueil et sa splendeur. Seul Tsotha n'en était pas affecté.

— Notre dessein tient en un mot, roi d'Aquilonie, déclara le mage. Nous entendons agrandir notre empire.

— Aussi le pourceau que tu es convoite mon royaume, grinça Conan.

— Qu'es-tu d'autre qu'un aventurier qui s'est emparé d'une couronne à laquelle il n'avait pas plus droit que n'importe quel autre de ses semblables ? éluda Amalrus. Nous sommes disposés à t'offrir une honnête compensation...

— Une compensation ? (Un formidable éclat de rire jaillit du torse

puissant du Cimmérien.) Le prix de l'infamie et de la trahison ! Je suis un barbare, donc je n'hésiterai pas à échanger mon royaume et son peuple contre ma vie et votre or infect ; c'est ça, n'est-ce pas ? Dis-moi, comment avez-vous obtenu vos couronnes, toi et le porc qui est près de toi ? Ce sont vos pères qui ont combattu et souffert pour vous les présenter sur un plateau d'argent. Ce dont vous avez hérité sans avoir à lever le petit doigt – sauf peut-être pour empoisonner quelque frère aîné –, moi, je me suis battu pour l'obtenir.

« Le cul dans le satin, tout en buvant du vin qui est la sueur du peuple, vous vous gargarisez de votre droit divin ! Moi, je suis sorti de la nuit des barbares pour monter jusqu'au trône, et au cours de cette ascension j'ai autant versé mon sang que j'ai répandu celui des autres. Si l'un de nous a gagné le droit de gouverner les hommes, par Crom, c'est bien moi ! Qu'est-ce qui vous autorise à vous déclarer mes supérieurs ?

« J'ai trouvé l'Aquilonie entre les pattes d'un pourceau dans votre genre, un de ceux qui retracent leur généalogie sur mille ans. Le pays était déchiré par les guerres que se faisaient les vassaux, et le peuple étouffait sous l'impôt et les mauvais traitements. Aujourd'hui pas un baron aquilonien n'ose brimer le plus humble de mes sujets, et mon imposition est la plus légère du monde.

« Comment cela se passe-t-il chez vous ? Amalrus, ton frère, tient la moitié orientale de ton royaume. Et toi, Strabonus, en ce moment même tes soldats sont en train d'assiéger les châteaux d'une douzaine ou plus de barons rebelles. Vos peuples à tous les deux sont écrasés par les impôts de toutes sortes et les levées de soldats. Et vous voudriez mettre le mien à sac ? Ha ! détachez-moi que vos cervelles éclaboussent ce parquet !

Tsotha eut un morne sourire en voyant la fureur de ses complices royaux.

— Ce que tu viens de dire, pour exact que ce soit, ne nous intéresse nullement, dit-il. Nos projets ne te regardent en rien. Tes responsabilités vont prendre fin dès que tu auras signé ce parchemin qui est une abdication en faveur du prince Arpello de Pellia. Nous allons te remettre des armes, un cheval et cinq mille lunas d'or, et t'escorter jusqu'à la frontière de l'est.

— Oui, me ramener au point où j'en étais le jour où je suis entré en Aquilonie pour m'enrôler dans son armée, sauf que cette fois je porterai le nom d'un traître ! (Le rire de Conan fut semblable au hurlement bref et profond d'un loup-cervier.) Arpello, hein ? Je n'ai jamais rien attendu de bon de ce boucher de Pellia. Êtes-vous incapables de voler et piller franchement, sans vous ménager un prétexte, si mince soit-il ? Arpello argue d'une trace de sang royal ; alors vous allez l'utiliser comme homme de paille pour piller et

gouverner à travers lui ! Je vous expédierai en enfer !

— Imbécile que tu es ! s'écria Amalrus. Tu es entre nos mains, et nous pouvons à loisir te prendre et ta couronne et ta vie !

La réponse de Conan ne fut ni digne, ni régaliennne, mais instinctive chez un homme dont la nature barbare n'avait jamais été étouffée par la culture qu'il avait adoptée. Il cracha au visage d'Amalrus. Le roi d'Ophir bondit de son siège en poussant un cri de colère. Il tira sa fine épée et s'élança vers le Cimmérien. Mais Tsotha s'interposa.

— Patience, Majesté ; cet homme est *mon* prisonnier.

— Écarte-toi, sorcier ! glapit Amalrus, rendu fou par l'éclat des yeux bleus de Conan.

— Retourne t'asseoir ! rugit Tsotha, subitement hors de lui.

Sa main osseuse monta vivement, et projeta un nuage de poudre vers le visage convulsé de l'Ophiréen. Celui-ci poussa un cri, abandonna son épée et porta les mains à ses yeux en titubant à reculons. Il se laissa mollement tomber sur le sofa, sous le regard impassible des gardes kothiens. Le roi Strabonus avala précipitamment un nouveau verre de vin, verre qu'il agrippait de ses mains tremblantes. Amalrus laissa retomber les siennes et secoua violemment la tête ; son entendement semblait réintégrer lentement ses yeux gris.

— Je n'y voyais plus rien, articula-t-il. Que m'as-tu fait, sorcier ?

— Un simple geste destiné à te montrer qui est le maître, lança Tsotha. (Son masque venait de tomber, révélant sa nature profondément malfaisante.) Strabonus a déjà appris sa leçon – fais-en autant. Ce n'était qu'une poignée de poussière que j'ai trouvée dans un tombeau stygien. Si tu me contrains à recommencer, tu passeras le restant de tes jours à tâtonner dans le noir.

Avec un haussement d'épaules et un sourire forcé, Amalrus prit une coupe et s'efforça de dissimuler sa peur et sa colère. Rompu à toutes les ficelles de la diplomatie, il savait redevenir promptement maître de soi. Tsotha se retourna vers Conan qui était resté de marbre pendant l'incident. Sur un signe du mage, les Noirs se saisirent de lui et l'entraînèrent à la suite de leur maître. Tsotha passa une porte cintrée et s'engagea dans une galerie sinueuse dont le sol était fait de mosaïques multicolores, les murs de jais parcouru de fils d'or et d'argent, et dont la voûte moulurée laissait pendre des encensoirs d'or d'où s'échappaient des senteurs entêtantes. Le mage tourna dans un couloir plus étroit, sombre et inquiétant, dont les parois étaient de jais et de jade, et qui se terminait sur une porte de bronze. Sur sa voussure, un crâne humain souriait sardoniquement. Devant cette porte se tenait un personnage gras et repoussant : Shukéli, le chef des eunuques de Tsotha. Des bruits effrayants couraient sur son compte ; en lui, un goût bestial de la torture l'emportait sur toute autre passion

humaine.

La porte de bronze donnait sur un escalier exigü qui semblait s'enfoncer jusqu'aux entrailles de la colline sur laquelle était construite la citadelle. Le petit groupe le descendit pour s'arrêter finalement devant une porte de fer dont la robustesse paraissait quelque peu exagérée. Bien que de toute évidence elle ne donnât pas sur l'extérieur, elle semblait avoir été conçue pour résister à une charge d'éléphant. Shukéli l'ouvrit, et, tandis qu'il tirait le lourd battant, Conan remarqua le malaise évident qui gagnait les géants noirs de son escorte ; et Shukéli ne semblait pas non plus exempt d'une certaine nervosité. La porte était doublée d'un second obstacle, une grille de forts barreaux d'acier. Celle-ci était verrouillée par un ingénieux système qui ne comportait pas de serrure et ne pouvait se manœuvrer que de l'extérieur. Soudain, la grille s'effaça dans le mur. Le petit groupe s'engagea alors dans un large couloir creusé dans la roche. Conan comprit qu'il se trouvait sous terre, et même sous la colline. L'obscurité pesait sur les torches des gardes comme un élément doué d'intelligence.

Ils attachèrent le roi à un anneau scellé dans la paroi. Au-dessus de sa tête, dans une niche, ils installèrent une torche qui le plaça au centre d'un demi-cercle de lumière ténue. Les Noirs avaient hâte de remonter ; ils conversaient à voix basse en jetant aux ténèbres des regards angoissés. Tsotha leur fit signe de partir, et ils repassèrent précipitamment la porte, comme craignant que l'obscurité ne prit corps pour leur bondir sur le dos. Tsotha se retourna vers Conan, et celui-ci remarqua que les yeux du sorcier brillaient, et que ses dents luisaient dans le noir comme les crocs d'un loup.

— À bientôt donc, barbare, railla Tsotha. Il me faut partir pour le siège de Shamar. Dans dix jours, je serai avec mes guerriers dans ton palais de Tarantia. As-tu une commission à faire à tes femmes avant que je n'arrache leur peau délicate pour en faire le parchemin où l'on tiendra la chronique des triomphes de Tsotha-lanti ?

Conan lui répondit d'un juron cimmérien qui eût percé les tympanes d'un homme ordinaire. Tsotha eut un rire aigre et s'en fut. Conan put encore apercevoir sa silhouette de vautour à travers la grille ; puis la lourde porte fut refermée avec un bruit sourd, et le silence retomba comme un voile mortuaire.

3.

Le Lion parcourut les gouffres de l'Enfer ;
En travers de son chemin les ombres tombèrent
D'êtres innommables qui les hantent,
De monstres hideux à la gueule béante. La nuit résonna de
hurlements amers

Quand le Lion traversa les gouffres de l'Enfer.

(Ballade ancienne.)

Conan inspecta l'anneau du mur et la chaîne qui l'y rattachait. Ses jambes, ses bras étaient libres, mais il savait que ces fers résisteraient à l'épreuve de ses muscles d'acier. De l'épaisseur de son pouce, la chaîne était soudée à un cercle qui lui ceignait la taille, une bande d'acier large comme la main et épaisse d'un centimètre. Sous le seul poids de ces fers, un homme moins robuste eût déjà péri d'épuisement. Un marteau-pilon aurait à peine entamé les forts maillons. Quant à l'anneau, sa patte était de toute évidence rivée de l'autre côté au mur.

Conan jurait comme un damné, et un sentiment de panique l'envahissait devant les ténèbres qui semblaient se presser autour du demi-cercle de lumière. Les superstitions barbares qui sommeillaient dans son âme n'avaient pas été entamées par la logique de la civilisation. Son imagination primitive peuplait d'ombres menaçantes la nuit souterraine. De plus, il comprenait que ce n'était pas seulement pour le maintenir en captivité qu'on l'avait conduit ici. Ses vainqueurs n'avaient aucune raison de l'épargner. Il avait été placé là dans un but bien défini. Il se maudissait d'avoir rejeté leur proposition, mais il savait bien au fond de lui que si on le ramenait à la surface pour lui donner une seconde chance, sa réponse serait la même. Jamais il n'abandonnerait ses sujets au boucher. Pourtant, lorsqu'il s'était emparé du royaume, c'était en ne pensant qu'à son propre intérêt. Mais, avec l'exercice de la souveraineté, le sens des responsabilités s'insinue parfois dans l'âme la plus égoïste.

Conan repensa aux dernières paroles de Tsotha, et il poussa un grognement de rage, car il savait que le mage n'avait pas parlé à la légère. Pour lui, hommes et femmes n'étaient rien d'autre que ce que sont les insectes pour le savant. À la pensée des mains douces qui l'avaient caressé, des lèvres purpurines qui s'étaient pressées contre les siennes, des seins d'albâtre qui avaient frémi sous ses baisers ardents,

à l'idée que l'on pût arracher à ses amantes leur peau délicate, blanche comme l'ivoire, rose comme de jeunes pétales, Conan poussa un cri horrible, inhumain.

L'écho qui lui revint le fit sursauter et le ramena à la situation présente. Fouillant la nuit des yeux, il se mit à songer à tout ce qu'il avait entendu dire sur la cruauté de Tsotha, et un frisson glacé le parcourut quand il comprit que cet endroit devait être le Gouffre de l'Horreur dont parlait la légende, les tunnels et les cachots où Tsotha menait d'épouvantables expériences sur des animaux et des êtres humains, et où, du moins le disait-on, il altérerait les principes mêmes de la vie. La rumeur affirmait que le poète Rinaldo avait visité ces lieux sous la conduite du sorcier, et que les indicibles monstruosité auxquelles il avait fait allusion dans son haïssable poème, *Le Chant de l'Abîme*, n'étaient nullement les fantasmes d'un cerveau dérangé. Ce cerveau, la hache de Conan en avait fait une bouillie grisâtre la nuit où il avait dû défendre sa vie contre les assassins qui conduisaient le poète fou. Mais les sinistres strophes résonnaient toujours dans l'esprit du roi enchaîné.

Le Cimmérien perçut alors un bruissement léger. Il se figea pour écouter avec une intensité presque douloureuse. Une main glacée lui parcourut l'échine. À ne pas s'y tromper, ce bruit était celui d'écailles souples glissant sur la pierre. Une sueur froide emperla son corps quand, au-delà du halo de lumière, il devina une forme colossale et effroyable bien qu'indistincte. Elle se dressait verticale, en oscillant légèrement, et braquait sur lui ses deux yeux jaunes. Lentement, une énorme tête lancéolée sortait de l'ombre, suivie sans heurt d'un grand corps écailleux, horreur ultime du développement reptilien.

Ce monstre annihilait tout ce que Conan savait en matière de serpents. De sa queue effilée à sa tête, plus grosse que celle d'un cheval, il mesurait plus de vingt-cinq mètres. À la lumière ténue, ses écailles projetaient une lueur terne et glacée, blanche comme givre. Ce reptile avait dû naître et grandir dans les ténèbres, et pourtant ses yeux maléfiques semblaient parfaitement y voir. Il vint lover ses anneaux titanesques devant le prisonnier, et sa gueule se haussa à hauteur de son visage. La langue bifide, qui ne cessait d'entrer et sortir, venait presque caresser les lèvres de l'homme, et son haleine fétide lui soulevait le cœur. Les immenses yeux jaunes plongeaient en lui, et il leur renvoyait le regard affolé d'un loup pris au piège. Il luttait contre l'envie quasi irrésistible de porter les mains au grand cou arqué. Vigoureux au-delà de toute conception civilisée, il lui était jadis arrivé de briser l'échine d'un python, au temps où il était corsaire sur les côtes stygiennes. Mais ce serpent était venimeux ; il voyait ses deux crocs d'une longueur de trente centimètres et recourbés comme des cimeterres. S'en écoulait un liquide incolore que, d'instinct, il savait

mortel. Sans doute d'un coup de poing eût-il été capable de lui fracasser le crâne, mais il n'ignorait pas qu'à la première ébauche de mouvement, la bête frapperait à la vitesse de l'éclair.

Si Conan resta de marbre, ce ne fut pas le fruit d'une réflexion logique, car la raison aurait pu lui conseiller – puisque de toute façon il était condamné – d'en finir en provoquant l'attaque du serpent ; non, c'est son instinct de préservation qui le maintint aussi rigide qu'une statue. À présent le grand corps se haussait encore, et la tête du monstre s'intéressait à la flamme de la torche. Une goutte de venin tomba sur la cuisse nue de Conan, et il eut l'impression qu'une lame chauffée à blanc lui était enfoncée dans la chair. Pourtant nul frémissement de muscle, nul battement de paupières ne trahit la douleur atroce qui le foudroyait et devait le marquer d'une cicatrice qu'il porta jusqu'au jour de sa mort.

Le serpent oscilla encore longtemps au-dessus de lui, comme cherchant à s'assurer s'il y avait vraiment une étincelle de vie à l'intérieur de cette forme aussi immobile que la mort. Puis, subitement, la porte, invisible dans les ténèbres, s'ouvrit avec fracas. Méfiant comme ceux de son espèce, le serpent se retourna avec une vivacité incroyable pour une telle masse, et disparut dans la pénombre du tunnel.

La grille s'effaça et une gigantesque silhouette s'encadra dans la lueur des torches de l'escalier. Elle s'avança, ne tirant qu'à demi la herse derrière elle. Comme elle approchait, Conan vit qu'il s'agissait d'un Noir, d'un géant à demi nu, qui tenait dans sa main droite une grande épée et dans l'autre un trousseau de clés. Cet homme parlait un dialecte de la côte, et Conan lui répondit de même ; il avait appris ce langage lorsqu'il était corsaire sur le littoral du Kush.

— Ça fait longtemps que je veux te rencontrer, Amra.

Amra le Lion, c'est sous ce nom que le connaissaient alors les Kushites. La trogne haineuse de l'esclave se fendit en un sourire bestial qui découvrit ses dents blanches, mais ses yeux luisaient d'un éclat rouge à la lumière de la torche.

— J'ai pris de grands risques pour venir te voir, reprit-il. Tiens, regarde ! Les clés de tes fers ! Je les ai volées à Shukéli. Que me donnes-tu en échange ?

Il balançait les clés devant Conan.

— Dix mille lunas d'or, fit vivement le roi, la poitrine gonflée d'un espoir inattendu.

— Ce n'est pas assez ! s'écria le Noir, une exultation féroce sur sa face d'ébène. Pas assez pour le risque que je prends. Les protégés de Tsotha pourraient sortir de l'ombre pour me dévorer, et si Shukéli s'aperçoit que je les lui ai volées, il me pendra par les... alors, que me donnes-tu ?

— Quinze mille lunas d'or et un palais en Pointain, proposa le roi.

Le Noir se mit à trépigner.

— Plus ! glapit-il. Je veux plus !

— Maudit chien ! (Un voile rouge passait devant les yeux de Conan.) Si j'étais libre, c'est une échine brisée que je te proposerais ! C'est Shukéli qui t'envoie me narguer ?

— Shukéli ne sait rien de ma visite, homme blanc, répondit le Noir en plongeant son regard dans les yeux haineux de Conan. Je te connais depuis longtemps, depuis l'époque où j'étais le chef d'un peuple libre, avant que les Stygiens ne me prennent pour me vendre dans le Nord. Tu ne te rappelles pas du sac d'Abombi, quand tes chiens nous ont envahis ? Devant le palais du roi Ajaga, tu as tué un chef, et un autre a réussi à t'échapper. C'est mon frère que tu as tué ; et c'est moi qui me suis enfui. Ce que je te demande, Amra, c'est le prix du sang !

— Libère-moi et je te donne mon poids en or, grogna Conan.

Les yeux rouges, les dents blanches luisaient à la lumière de la torche.

— Tu es bien comme tous ceux de ta race ! Sache que pour l'homme noir, l'or ne peut pas payer le prix du sang. Et ce prix, c'est... ta tête !

Il avait hurlé ce dernier mot, et les échos allèrent se perdre dans les profondeurs enténébrées. Conan se raidit, horrifié à la pensée de mourir comme un agneau ; alors, une horreur plus grande encore le frappa de stupeur. Par-dessus l'épaule du Noir, il vit une forme sinistre se mouvoir dans l'ombre.

— Tsotha n'en saura jamais rien ! s'esclaffait l'esclave, trop absorbé par son triomphe, trop ivre de haine pour sentir que la mort approchait. Il ne reviendra pas ici avant que les démons n'aient arraché tes os à leurs chaînes. Ta tête est à moi, Amra !

Il se campa sur ses jambes noueuses, semblables à deux colonnes d'ébène, et leva à deux mains la formidable épée. À cette seconde l'ombre titanessque plongea vers lui, et l'énorme tête triangulaire lui percuta le dos avec un bruit sec qui alla se répercuter dans les ténèbres. Pas un son ne sortit des lèvres épaisses que l'agonie faisait béer. En même temps que le coup, Conan avait vu la vie désertier les yeux du Noir avec la soudaineté d'une bougie qui s'éteint. Le grand corps de l'esclave s'abattit en travers du couloir, et, très vite, la gigantesque forme vint le recouvrir et l'envelopper entièrement dans les replis de ses anneaux luisants. Conan entendit nettement les os se briser.

Alors, son cœur se mit à battre follement. L'épée et le trousseau de clés étaient tombés des mains du Noir. Et les clés se trouvaient presque à ses pieds.

Il voulut se pencher pour les prendre, mais sa chaîne était trop courte ; presque suffoqué par l'émotion, il ôta sa sandale, et parvint à les saisir du bout de l'orteil ; puis il ramena son pied à lui et les ramassa en contenant à peine le cri de joie féroce qui jaillit instinctivement de sa gorge.

Pendant quelques secondes, il manœuvra fébrilement les énormes cadenas ; puis la chaîne tomba, et il fut libre. Il ramassa l'épée et regarda autour de lui. Il ne vit que les ténèbres où le serpent avait emporté le corps du Noir qui n'avait sans doute plus forme humaine. Conan se retourna vers la porte ouverte. En deux enjambées, il fut sur le seuil. Alors, un rire aigu vrilla la pénombre, et la grille se referma d'un coup sec juste devant son nez. De l'autre côté des barreaux, le regardait méchamment une face de gargouille, Shukéli, le gros eunuque, qui avait emboîté le pas à son voleur. Tout à sa jubilation, il n'avait sûrement pas remarqué l'épée qui se trouvait dans la main du prisonnier. Poussant un terrible juron, Conan frappa avec la vitesse du cobra ; la grande lame siffla entre les barreaux, et le rire de Shukéli se changea en cri d'agonie. Le gros eunuque se cassa en deux, comme pour se prosterner devant son meurtrier, et s'affaissa comme une motte de suif, ses mains poupines essayant vainement de contenir le flot de ses entrailles.

Conan eut un sourire féroce ; mais il n'en était pas moins toujours prisonnier. Ses clés ne pouvaient être d'aucune utilité face à cette herse qui ne s'ouvrait que de l'extérieur. En connaisseur, il inspecta les barreaux ; ils étaient d'un acier aussi solide que son épée. Il y remarqua cependant des brèches, des rayures profondes, comme les marques faites par d'inimaginables crocs, et il se demanda en frissonnant quel genre de monstres avaient pu y laisser de telles empreintes.

Il ne lui restait plus qu'une chose à faire ; partir à la recherche d'une autre issue. Il s'empara de la torche et, l'épée au poing, s'engagea dans le couloir. Il ne vit nulle trace du serpent ou de sa victime, sinon une large flaque de sang sur le sol de pierre.

La nuit semblait céder avec réticence au halo de la torche. De chaque côté, Conan voyait des ouvertures sombres, mais il restait dans le tunnel principal, et marchait le regard rivé au sol, de crainte de tomber dans quelque fosse. Tout à coup, il entendit les sanglots pitoyables d'une femme. Encore une victime de Tsotha, pensa-t-il en maudissant une nouvelle fois le sorcier. Il bifurqua dans le tunnel plus étroit, humide et froid, d'où provenaient les plaintes.

Les pleurs étaient plus proches ; levant sa torche, il discerna une forme vague. Il fit encore quelques pas et se figea d'horreur devant ce qu'il vit vautré à quelques mètres. Les contours changeants de cette chose pouvaient évoquer une pieuvre, mais ses tentacules étaient trop

courts pour sa taille, et sa substance était une gelée tremblotante dont la seule vue provoqua la nausée de Conan. Sur cette masse repoussante se dressait comme une tête de grenouille, et Conan s'aperçut avec horreur que les sanglots sortaient de ces lèvres obscènes. Tandis que le monstre, ses grands yeux glauques posés sur lui, commençait à se mouvoir dans sa direction, les pleurs se muèrent en un rire suraigu.

Nullement rassuré par son épée, Conan recula, se retourna et prit ses jambes à son cou. La créature était peut-être faite d'un matériau terrestre, mais l'âme se recroquevillait à sa vue, et il doutait qu'arme humaine pût l'entamer. Pendant quelques instants, il l'entendit le suivre en clapotant, sans cesser de glousser horriblement. Cette voix contenait un accent humain qui faisait presque vaciller sa raison. C'était exactement le rire qu'il avait entendu sortir des lèvres grasses des femmes salaces de Shadizar, la Cité des Perversions, tandis qu'on arrachait les vêtements des captives sur les estrades du marché aux esclaves. Par quel art démoniaque Tsotha avait-il pu donner la vie à cet être surnaturel ? Conan avait le sentiment vague d'avoir entrevu un blasphème infligé aux lois éternelles de la nature.

Pour regagner le couloir principal, il devait traverser une petite salle carrée où débouchaient deux autres tunnels. Alors qu'il allait pénétrer dans cette salle, il vit soudain une petite forme, ramassée sur le sol, à deux pas devant lui ; avant qu'il ait pu ralentir ou la contourner, son pied heurta quelque chose de flasque qui poussa un couinement aigu, et il tomba de tout son long, laissant échapper la torche qui s'éteignit sur le sol. À demi étourdi par sa chute, il se releva. Son sens de l'orientation était quelque peu perturbé, et il était incapable de décider dans quelle direction se trouvait le couloir principal. Il ne chercha pas la torche, puisqu'il n'avait rien pour la rallumer. Il trouva à force de tâtonnements l'ouverture des tunnels et en choisit un au hasard. Il n'aurait su dire depuis combien de temps il marchait dans le noir absolu quand, tout à coup, son instinct de barbare l'avertit d'un danger proche. Il s'immobilisa.

Il avait déjà connu cette sensation alors qu'il marchait dans la nuit au bord de précipices. Il se mit à genoux et reprit sa progression ; sa main rencontra bientôt le rebord d'un puits sur lequel se terminait apparemment le tunnel. Il se coucha à plat ventre pour en palper la paroi ; elle était en à-pic, humide et visqueuse. Il tendit le bras et, de la pointe de son épée, sentit le bord opposé du puits. Il aurait pu le franchir en le sautant, mais cela n'aurait eu aucun sens. Il avait pris le mauvais tunnel, et le conduit principal devait se trouver quelque part derrière lui.

Comme il parvenait à cette conclusion, il sentit un faible déplacement d'air ; ce vent, montant du puits, agitait ses cheveux. Sa

peau se hérissa. Il essaya de se convaincre que ce puits était d'une façon ou d'une autre relié au monde extérieur, mais son instinct lui disait qu'il n'y avait rien là de naturel. Il ne se trouvait pas dans la colline, mais sous elle, bien plus bas que le niveau des rues de la ville. En ce cas comment un vent pouvait-il parvenir dans les souterrains et souffler *d'en bas* ? L'air transportait une faible pulsation, comme des roulements de tambour résonnant loin, très loin en contrebas. Un violent frisson secoua le roi d'Aquilonie.

Il se releva et commença de reculer. Alors, *quelque chose* sortit du puits. Ce que c'était, Conan l'ignorait. Il ne distinguait rien dans le noir, mais il sentit une présence, une invisible et intangible intelligence qui flottait près de lui. Il pivota et s'enfuit par le chemin qu'il venait d'emprunter. Loin devant, il aperçut une minuscule lueur rouge. Il prit sa direction, et bientôt percuta un mur et s'aperçut que la lueur était à ses pieds. Il s'agissait de la torche ; la flamme s'était éteinte, mais une petite braise rougeoyait encore. Il la ramassa précautionneusement et souffla dessus jusqu'à ce qu'une petite flamme jaillît. Poussant un profond soupir, il reconnut la salle carrée et recouvra d'un coup son sens de l'orientation.

Il reconnut le tunnel par lequel il avait quitté le couloir principal. À l'instant où il allait se mettre en route, la flamme de la torche crépita furieusement, comme attisée par d'invisibles lèvres. À nouveau, il sentit une présence, et il leva le flambeau pour inspecter les alentours.

Il ne voyait rien ; et pourtant il sentait cette présence invisible et désincarnée, proférant des abominations qu'il n'entendait pas, mais dont il avait conscience par quelque sixième sens. Son épée siffla dans le vide apparent, et il eut l'impression de trancher des toiles d'araignée. Alors, une horreur glacée s'empara de lui et il partit à toutes jambes dans le tunnel, avec l'impression d'un souffle brûlant sur sa nuque.

Lorsqu'il parvint dans le couloir principal, tout sentiment d'une présence, visible ou invisible, l'avait quitté. Il reprit sa progression, s'attendant à tout moment à ce qu'un monstre crochu ou griffu lui bondît dessus. Les tunnels n'étaient pas silencieux. Des entrailles de la terre, et de toutes les directions, lui parvenaient des sons qui n'avaient rien de commun avec le monde sensé. Des couinements, des plaintes, des cascades de rire démoniaque, de longs hurlements ; une fois même, il entendit un ricanement de hyène qui s'acheva par quelques mots humains, horriblement blasphématoires. Il entendait également des bruits de pas furtifs, et entrevoyait dans la bouche des tunnels des formes sombres aux profils monstrueux.

Il avait l'impression de se promener en enfer – un enfer créé par Tsotha-lanti. Mais, bien qu'il entendît distinctement les glapissements

mouillés de leurs babines avides, bien qu'il vît l'éclat brûlant de leurs yeux affamés, jamais les monstres n'entrèrent dans le couloir où il se trouvait. Et il allait bientôt en comprendre la raison. Derrière lui, un bruit connu se fit entendre ; il bondit dans un tunnel secondaire et éteignit la torche. C'était le grand serpent qui arrivait lentement, engourdi par son récent repas. Près de Conan, quelque chose glapit de peur et s'enfuit dans les profondeurs du tunnel. De toute évidence, le conduit principal était le terrain de chasse du serpent, et les autres monstres se gardaient de lui.

Pour Conan, le reptile était la moindre des horreurs de cet endroit ; il lui reconnaissait presque une certaine parenté lorsqu'il repensait à l'obscénité geignarde et gloussante, ou à la chose déliquescence qui était sortie du puits. Le serpent, au moins, était fait d'une matière terrestre ; certes, il était affreusement dangereux, mais il n'était que la promesse d'une mort physique, alors que les autres abominations menaçaient également l'esprit et l'âme.

Après que le grand reptile eut dépassé l'embouchure du tunnel où il s'était caché, Conan ralluma sa torche et le suivit à ce qu'il espérait une prudente distance. Il n'avait pas fait beaucoup de chemin lorsqu'il entendit un gémissement prolongé qui semblait provenir de la bouche d'un tunnel proche. Si la prudence lui recommandait de poursuivre sa marche, la curiosité le poussa à s'y engager, en tenant très haut la torche dont il ne restait plus grand-chose. Il s'attendait à tout, mais ce qu'il vit le stupéfia.

Il se trouvait devant une large cellule fermée, du sol au plafond, par des barreaux scellés dans le roc. Derrière gisait une forme ; en s'approchant il vit que c'était un homme ou quelque chose de très semblable. Cette silhouette était maintenue à terre par les vrilles et les crampons d'une épaisse liane qui paraissait sortir de la pierre du sol. Cette plante était couverte de feuilles étrangement pointues et de fleurs pourpres – non pas le rouge satiné de pétales naturels, mais la teinte cramoisie et malsaine d'une aberration du règne végétal. Ses branches souples entouraient le tronc et les membres nus de l'homme, comme pour poser sur sa chair fanée des baisers avides et obscènes. Une grande efflorescence était en suspension au-dessus de sa bouche. Une plainte sourde, bestiale sortait de ses lèvres béantes ; sa tête roulait d'un côté sur l'autre, comme en un état d'insupportable agonie, et ses yeux étaient braqués sur Conan. Mais ils ne contenaient aucune lueur d'intelligence ; c'étaient les yeux mornes et vitreux d'un débile mental.

À présent, la grande fleur pourpre descendait pour se presser contre les lèvres convulsées. Les membres du pauvre diable se tordaient d'angoisse ; vibrant sur toute leur longueur, les cirrhes de la plante semblaient frémir d'extase. Des vagues de teintes changeantes

les parcouraient ; leur couleur devenait plus profonde, plus vénéneuse.

Conan, quoique ignorant ce que pouvait être cette chose, reconnut qu'il s'agissait de l'Horreur sous une de ses formes. Homme ou démon, les souffrances du prisonnier touchaient son cœur entier et impulsif. Il chercha l'entrée et découvrit qu'une partie de la grille servait de porte ; elle était fermée par un lourd cadenas qu'ouvrit une des clés du trousseau. Il entra. Aussitôt, les pétales des fleurs malsaines s'ouvrirent comme se dilate le cou d'un cobra, les vrilles se dressèrent, menaçantes, et toute la plante se mit à osciller dans sa direction. Ce ne pouvait être là la croissance folle d'un quelconque végétal naturel. Il en émanait une intelligence maléfique ; cette plante le voyait, et il sentait la haine qui s'en dégageait en vagues presque palpables. Tout en s'avancant prudemment, il repéra la tige-mère, un tronc souple, plus gros que sa cuisse. Comme les longs cirrhes se courbaient vers lui dans un sinistre bruissement de feuillage, il brandit son épée et trancha d'un seul coup la tige principale.

La grande liane se mit aussitôt à se tortiller et à frapper le sol comme un serpent décapité. Son prisonnier fut violemment jeté sur le côté. Pendant quelques secondes, les vrilles se tordirent, les feuilles frémirent, les pétales s'ouvrirent et se refermèrent convulsivement ; puis tout le corps de la plante s'affaissa, ses couleurs pâlirent et s'estompèrent, et une sanie blanche et puante se mit à sourdre du tronc sectionné.

Conan regardait, figé sur place, quand un bruit le fit se retourner, l'épée levée. C'était le supplicié ; il était debout et l'observait. Conan ouvrit de grands yeux. La face émaciée n'était plus vide d'expression. Sombre et méditatif, son regard pétillait d'intelligence, et l'expression d'imbécillité en était tombée comme un masque. Sa tête était mince et bien formée, avec le front très haut. Malgré son corps éprouvé, ses mains, ses bras et ses jambes grêles, il avait une allure aristocratique. Ses premiers mots furent étranges et déconcertants.

— En quelle année sommes-nous ? demanda-t-il en kothien.

— Nous sommes le dixième jour du mois de Yuluk, dans l'année de la Gazelle, répondit Conan.

— Yagkoulân Ishtar ! balbutia l'inconnu. Dix années ! (Il se posa le pouce et l'index sur les yeux et secoua la tête, comme pour s'éclaircir les idées.) Tout me semble flou. Après dix années de vide, on ne peut pas s'attendre à ce que l'esprit fonctionne parfaitement d'un seul coup. Qui es-tu ?

— Conan, autrefois de Cimmérie. Aujourd'hui roi d'Aquilonie.

Le regard de l'autre témoigna de sa surprise.

— Vraiment ? et Numérides ?

— Je l'ai étranglé sur son trône, le soir où j'ai envahi sa capitale, répondit Conan.

Une certaine naïveté dans la réponse du roi contracta les lèvres de l'étranger.

— Pardon, Majesté. J'aurais dû te remercier pour le service que tu viens de me rendre. Tu as devant toi un homme qui vient d'être subitement tiré d'un sommeil plus profond que la mort et secoué de cauchemars plus atroces que l'Enfer, mais j'ai cru comprendre que tu m'avais délivré. Cependant dis-moi, pourquoi as-tu choisi de couper le tronc de la plante Yotnga plutôt que de la déraciner ?

— Parce que j'ai appris il y a longtemps à ne pas toucher de ma chair quelque chose que je ne comprends pas, répondit le Cimmérien.

— Tu as bien fait, approuva l'étranger. Si tu étais parvenu à l'arracher, tu aurais peut-être trouvé, accrochées aux racines, des choses contre lesquelles même ton épée n'aurait rien pu faire.

— Et toi, qui es-tu ? interrogea Conan.

— L'on m'appelait Pélias.

— Quoi ? s'écria le roi. Pélias le sorcier, le rival de Tsotha-lanti, qui a disparu de la surface de la terre, il y a dix ans ?

— De la surface, comme tu dis, fit Pélias avec un fin sourire. Tsotha a préféré me garder en vie, dans des entraves plus sinistres que le fer rouillé. Il m'a enfermé ici en compagnie de cette plante diabolique, dont les graines, envoyées par Yag le Maudit, descendirent jadis de la nuit du cosmos et ne trouvèrent un terrain fertile que dans les miasmes putrides des Enfers.

« Cette plante maudite m'emprisonnait et buvait mon âme. Sous son étreinte abjecte, j'oubliais mon art, les formules et les symboles de mes pouvoirs. Jour et nuit, elle me vidait l'esprit, laissant ma cervelle aussi sèche qu'une cruche brisée. Dix années ! Qu'Ishtar nous garde !

Conan ne sut que répondre ; il restait immobile, tenant d'une main son épée et de l'autre le moignon de la torche. Cet homme avait sûrement l'esprit dérangé, et pourtant les étranges yeux sombres qu'il posait sur lui ne contenaient aucune folie.

— Dis-moi, le sorcier noir se trouve-t-il à Khorshémish ? Non, attends, inutile que tu répondes. Mes pouvoirs commencent à renaître, et je vois dans ton esprit un grand combat et un roi pris par trahison. Je vois aussi Tsotha-lanti qui chevauche en direction de la Tybor, en compagnie de Strabonus et du roi d'Ophir. Et c'est tant mieux. Mon art est encore trop affaibli pour affronter Tsotha. J'ai besoin d'un peu de temps pour recouvrer ma force et rassembler mes pouvoirs. Mais quittons ces lieux.

Conan agita ses clés en signe d'impuissance.

— La herse est verrouillée par un mécanisme qui ne peut se commander que de l'extérieur. N'y a-t-il pas d'autre sortie à ces souterrains ?

— Il y en a une autre, mais ni toi ni moi ne souhaitons

l'emprunter – car elle ne débouche pas à la surface, mais sur les profondeurs. (Pélias eut un petit rire.) Mais peu nous importe. Allons voir cette grille.

Il partit vers le couloir. Son pas, d'abord incertain, devint graduellement plus sûr.

— Un serpent énorme rôde dans ce tunnel, dit Conan en lui emboîtant le pas. Évitions de lui entrer par inadvertance dans la gueule.

— Oui, c'est une vieille connaissance, fit Pélias d'un ton lugubre. Je m'en souviens parfaitement, d'autant que je fus contraint de regarder dix de mes disciples lui être livrés en pâture. On l'appelle Satha, ou encore l'Ancien ; c'est la plus choyée des créatures de Tsotha.

— Tsotha avait-il une autre raison, en creusant ces souterrains, que d'y abriter ses suppôts ? demanda Conan.

— Ce n'est pas lui qui les a creusés. Lorsque la cité fut fondée il y a trois siècles, cette colline et ses environs portaient les vestiges d'une ville antérieure. Le roi Khossus V, le fondateur, construisit son palais au sommet de la hauteur et, creusant des caves, il rencontra une porte murée qu'il perça, mettant au jour ces souterrains, à peu près en l'état où nous les voyons aujourd'hui. Mais, son grand vizir y ayant trouvé une fin atroce, Khossus prit peur et fit remurer leur accès. Il disait à qui voulait l'entendre que le vizir était tombé dans un puits, et il alla jusqu'à faire combler les caves du palais. Palais qu'il abandonna peu de temps après pour en édifier un autre dans les faubourgs. Il s'enfuit terrorisé de cette nouvelle demeure un matin où il découvrit une sorte de moisissure noire sur le sol de marbre de sa chambre à coucher.

« Il emmena alors sa cour aux confins orientaux du royaume où il construisit une nouvelle ville. Le palais de la colline ne fut plus habité et tomba en ruine. Lorsque Akkutho I décida de raviver la gloire passée de Korshémish, il édifia une forteresse sur la hauteur. Il ne restait plus à Tsotha-lanti qu'à bâtir la citadelle écarlate et à rouvrir l'accès aux souterrains. Quel que pût être le destin du grand vizir de Khossus, Tsotha sut s'en garder. Il ne tomba dans aucun gouffre, encore qu'il descendît une fois dans un puits qu'il avait découvert. Il en remonta avec dans le regard une étrange expression qui depuis ne l'a jamais quitté.

« J'ai moi-même vu ce puits, mais jamais je n'y descendrais, dussé-je y trouver la Vérité. Certes je suis un sorcier, et plus vieux qu'on ne le suppose, mais je suis humain. Pour ce qui est de Tsotha... on dit qu'une danseuse de Shadizar s'est endormie trop près des ruines antéhumaines du mont Dagoth et qu'elle s'est réveillée sous l'étreinte d'un démon noir ; de cette union impie serait né cet hybride maudit qui a nom Tsotha-lanti...

Conan poussa un cri aigu et recula vivement en tirant à lui son compagnon. Devant eux se dressait l'immense forme luisante de Satha, une haine immémoriale dans le regard. Conan banda ses muscles pour un assaut furieux et sans espoir, pour abattre sa pesante épée sur la gueule hideuse du monstre. Mais ce n'était pas lui que le serpent regardait. Par-dessus son épaule, il fixait l'homme que l'on nommait Pélias et qui souriait, bras croisés. Alors, dans les grands yeux jaunes, la haine se mua lentement en peur – l'unique fois où Conan vit pareille expression dans le regard d'un reptile. Et le grand serpent se retourna et disparut dans la nuit.

— Qu'a-t-il aperçu qui lui a fait peur ? demanda Conan en jetant un coup d'œil furtif à son compagnon.

— Ceux de sa sorte perçoivent ce qui échappe à l'œil mortel, fit laconiquement Pélias. Tu vois mon enveloppe physique ; lui a vu mon âme dénudée.

Un frisson glacé parcourut l'échine de Conan, et il se demanda si, après tout, Pélias était vraiment un homme ou un autre de ces démons des souterrains, portant masque d'humanité. Et il s'interrogea sur l'opportunité d'enfoncer son épée dans le dos du sorcier. Mais ils parvenaient à la grille dont les barreaux se découpaient à la lueur des torches de l'escalier. Le cadavre de Shukéli baignait dans une mare de sang.

Pélias éclata de rire, d'un rire qu'il n'était pas plaisant d'entendre.

— Par les hanches éburnéennes d'Ishtar, qui est donc notre portier ? Mais ce n'est rien de moins que le noble Shukéli en personne, qui pendit mes fils par les pieds et les écorcha en poussant des couinements de joie ! Est-ce que tu dors, Shukéli ? Pourquoi es-tu si immobile, avec ta grosse panse de pourceau costumé ?

— Il est mort, marmonna Conan, plus mal à l'aise que jamais.

— Mort ou vif, il va nous ouvrir la porte, s'esclaffa Pélias. (Il frappa dans ses mains et ordonna :) Lève-toi, Shukéli ! Monte des Enfers, relève-toi de cette mare de sang, et ouvre à tes maîtres ! Lève-toi, je te l'ordonne !

Un horrible grognement se répercuta sous les voûtes humides. Conan sentit ses cheveux se dresser et des sueurs froides sourdre de ses flancs. Car le cadavre de Shukéli était parcouru de frémissements, ses mains poupines s'animaient. Le rire de Pélias était aussi miséricordieux qu'un tranchoir de silex. La carcasse de l'eunuque se relevait pesamment en s'aidant des barreaux de la herse. Conan regardait, et son sang se glaça, la moelle de ses os se liquéfia ; les yeux de Shukéli étaient vitreux, et un chapelet de tripaille pendait de son ventre jusqu'au sol. Piétinant ses entrailles, l'eunuque alla tel un automate ouvrir la grille. Lorsque celui-ci avait commencé à bouger, Conan avait pensé qu'il était par un incroyable hasard toujours en

vie ; mais il était mort, mort depuis des heures.

Pélias franchit le seuil, et Conan se pressa à sa suite en passant le plus loin possible de la masse abjecte qui, dressée sur ses jambes chancelantes, maintenait la herse ouverte. Pélias n'y jeta pas un regard, et Conan le suivit, inondé de sueur, en proie au cauchemar et à la nausée. Il n'avait pas fait une demi-douzaine d'enjambées quand un bruit mat le fit se retourner. Le cadavre de Shukéli venait de s'effondrer au pied de la grille.

— Il a accompli son office, et l'Abîme le rappelle à lui, fit observer Pélias en manière de plaisanterie, affectant poliment de ne pas remarquer le violent haut-le-cœur qui secouait la puissante carrure de Conan.

Le sorcier gravit en premier le long escalier et franchit la porte de bronze. Conan affermit son épée dans son poing ; il s'attendait à une charge d'esclaves, mais un étrange silence régnait dans la citadelle. Ils suivirent le couloir de jais et atteignirent la galerie où les encensoirs diffusaient toujours leurs parfums capiteux. Ils n'avaient encore rencontré âme qui vive.

— Esclaves et soldats logent dans une autre partie de la citadelle, fit remarquer Pélias. Ce soir, leur maître étant loin, ils se seront sans doute enivrés de vin ou de jus de lotus.

Conan jeta un coup d'œil à travers une fenêtre cintrée au rebord doré qui donnait sur un large balcon, et il poussa un juron de surprise en découvrant le ciel piqueté d'étoiles. On l'avait jeté dans le souterrain peu après le coucher du soleil. Et voici qu'il était minuit passé. Il avait peine à admettre qu'il fût resté si longtemps sous terre.

Il prit tout à coup conscience de sa soif et de sa faim dévorantes. Pélias le mena jusqu'à une vaste pièce à la voûte dorée, au sol nappé de feuilles d'argent, et dont les murs bleu lapis étaient percés de nombreuses portes aux arabesques frettées.

Avec un soupir, le sorcier se laissa tomber sur un divan de soie.

— Ah, l'or et la soie ! souffla-t-il. Tsotha affecte d'être au-dessus des plaisirs sensuels, mais c'est un demi-démon. Moi, en dépit de mes pouvoirs occultes, je suis un homme. J'apprécie le confort et la bonne chère – c'est d'ailleurs par là qu'il m'a possédé. Il s'est assuré de moi alors que j'avais bu trop de vin. Le vin, ce poison délicieux... Par les mamelles ivoirines d'Ishtar, il suffit que j'en parle pour qu'aussitôt un cruchon de ce perfide népenthès m'apparaisse ! Ami, verse-m'en un verre, je te prie – non, attends ! J'oubliais que tu es roi. C'est moi qui vais faire le service.

— Au diable tout ça, grogna Conan en emplissant un verre de cristal.

Il le tendit à Pélias, puis, levant le cruchon, il but une longue gorgée avant de faire écho au soupir de satisfaction du sorcier.

— Le chien sait choisir son vin, fit le Cimmérien en s'essuyant les lèvres du dos de la main. Mais par Crom, Pélias, allons-nous rester assis à attendre que les soldats se réveillent pour nous trancher la gorge ?

— Sois sans crainte, se borna à répondre Pélias. Aimerais-tu voir comment s'en tire Strabonus ?

Le regard de Conan s'enflamma, et il serra la poignée de son épée jusqu'à faire bleuir ses articulations.

— Crom, si jamais je l'ai au bout de mon épée !...

Pélias alla prendre un globe luisant sur un guéridon d'ébène.

— La boule de cristal de Tsotha, annonça-t-il. Un jouet puéril, mais utile lorsque le temps manque pour avoir recours à une science plus élevée. Plonge ton regard dedans, Majesté.

Il déposa la boule opalescente devant Conan. Le roi plongea son regard dans des profondeurs brumeuses qui semblèrent se dilater. Il reconnut bientôt un paysage familier. De larges plaines s'étendaient jusqu'à une rivière sinueuse, au-delà de laquelle le terrain plat se bosselait rapidement en un dédale de collines. Sur la berge septentrionale se dressait une ville fortifiée, entourée de douves qui, à chaque extrémité, communiquaient avec le cours d'eau.

— Par Mitra ! bondit Conan. C'est Shamar ! Ces pourceaux sont en train de l'assiéger !

Les envahisseurs avaient franchi la rivière ; leurs bannières étaient plantées sur l'étroite plaine qui séparait la cité des collines. Les guerriers grouillaient au pied de la muraille, leurs cottes de mailles luisant faiblement sous la lune. Flèches et pierres pleuvaient sur eux du haut des remparts ; et ils battaient en retraite, pour revenir aussitôt à la charge.

Sous les yeux furieux de Conan, la scène changea. D'orgueilleux clochetons, des dômes étincelants se dressaient dans la brume, et il reconnut Tarantia, sa propre capitale, où tout n'était que confusion. Il vit des chevaliers en cuirasse, les hommes du Poitain, ses plus fidèles partisans, à qui il avait confié la défense de sa ville. Ils sortaient par la grande porte, hués et sifflés par la populace qui se pressait dans les rues. Il vit des pillards et des émeutiers, et des hommes d'armes dont le bouclier était frappé aux armes de Pélias ; ces derniers garnissaient le sommet des tours et des remparts ou bien paraient sur les places et les marchés. Et pour finir, il distingua comme dans un rêve la face sombre et triomphante du prince Arpello de Pellia. Puis la boule de cristal s'opacifia.

— Alors comme ça, rugit-il, mes sujets me lâchent dès que j'ai le dos tourné !

— Pas exactement, intervint Pélias. On leur a dit que tu étais mort. Aussi ont-ils pensé n'avoir plus personne pour les protéger de

l'envahisseur. C'est pourquoi, afin d'éviter les horreurs de l'anarchie, ils se sont tournés vers le noble le plus fort. Ils ont conservé le souvenir de rivalités sanglantes, et ne font pas confiance aux Poitainiens. Mais Arpello était là, et il est le prince le plus puissant du centre du royaume.

— Quand je rentrerai en Aquilonie, il ne sera rien de plus qu'un corps sans tête pourrissant sur le charnier des traîtres ! fit Conan entre ses dents.

— Oui, mais Strabonus atteindra peut-être ta capitale avant toi, lui rappela Pélias. Ou du moins ses cavaliers mettront ton royaume à feu et à sang.

— Tu as raison ! (Conan parcourait la pièce comme un lion en cage.) Avec le cheval le plus rapide, je n'atteindrais pas Shamar avant midi. Et là-bas, que pourrais-je faire d'autre que mourir avec ses défenseurs lorsqu'elle tombera, ce qui va lui arriver dans quelques jours tout au plus. Même en crevant plusieurs chevaux, Tarantia est à cinq jours de Shamar. Avant que j'aie eu le temps d'y arriver et de lever une armée, Strabonus sera déjà en train d'enfoncer les portes ; parce que lever une armée ne va pas être un jeu d'enfant. Tous mes foutus vassaux, à la nouvelle de ma mort, sont repartis pour leurs foutus fiefs. Et comme le peuple a chassé Trocero de Poitain, il ne reste plus personne pour empêcher Arpello de mettre ses mains griffues sur la couronne, et sur le trésor royal. En échange d'un simulacre de trône, il va livrer le pays à Strabonus ; et dès que celui-ci aura le dos tourné, il fomentera une révolte. Mais les nobles ne le soutiendront pas, et ce sera pour Strabonus le prétexte d'annexer ouvertement le royaume. Oh, Crom, Ymir, et Set ! S'il me poussait des ailes, que je puisse fondre comme la foudre sur Tarantia !

Pélias qui, assis, tapotait du bout des doigts le dessus de jade d'un guéridon, s'arrêta subitement et se leva en faisant signe à Conan de le suivre. Plongé dans ses sombres pensées, le roi s'exécuta ; Pélias sortit de la pièce et s'engagea dans un escalier de marbre rehaussé d'or qui menait au sommet de la plus haute tour de la citadelle. Il faisait nuit, et un fort vent soufflait sous les cieux parsemés d'étoiles, agitant la noire crinière de Conan. En contrebas, apparemment aussi lointaines que les astres, scintillaient les lumières de Khorshémish. Pélias avait une expression étrange, comme s'il était en communion avec la vastitude cosmique.

— De même qu'il existe des créatures terrestres ou marines, déclara-t-il tout à coup, il en est qui évoluent dans les airs, et d'autres encore qui, vivant à part et ignorées des hommes, habitent les confins extrêmes du ciel. Toutefois, pour celui qui sait les Formules et les Signes, qui possède la Connaissance, elles ne sont ni inaccessibles, ni malveillantes. Regarde, et ne crains rien.

Il leva les bras vers le ciel et émit un long appel qui d'abord s'enfla, puis parut s'amenuiser, mais qui, sans jamais s'interrompre, allait retentir dans l'éther. Dans le silence qui suivit, Conan perçut tout à coup un battement d'ailes qui semblait provenir des étoiles. Il fit un bond en arrière quand une immense créature vampiresque se posa près de lui. Il vit alors de grands yeux calmes qui le regardaient à la lueur des astres, et des ailes géantes d'une douzaine de mètres d'envergure. Et il constata que ce n'était ni un vampire ni un oiseau.

— Enfourche-le, dit alors Pélias. À l'aube, tu seras au-dessus de Tarantia.

— Par Crom ! balbutia Conan. Est-ce là un cauchemar dont je vais m'éveiller en mon palais de Tarantia ? Mais toi ? Je ne vais pas t'abandonner, seul, au milieu de tes ennemis.

— Ne t'inquiète pas pour moi, répondit Pélias. Lorsque paraîtra le jour, les habitants de Khorshémish sauront qu'ils ont un nouveau maître. Remets-t'en à ce que t'ont envoyé les dieux. Je te retrouverai dans la plaine près de Shamar.

Avec un sentiment mêlé, Conan se hissa sur l'échine monstrueuse et passa ses bras autour du grand cou arqué. Il était toujours convaincu de faire un fantastique cauchemar. Dans le grondement de ses ailes titanesques, la créature prit son envol, et le roi fut saisi de vertige en voyant les lumières de la ville rapetisser sous lui.

4.

Fer qui tue le Souverain
De l'Empire brise les reins.

(Proverbe aquilonien.)

Les rues de Tarantia grouillaient d'une populace hurlante qui brandissait le poing et des piques rouillées. Dans une heure le soleil allait se lever sur la seconde journée après la bataille de Shamu, et les événements s'étaient succédé à une incroyable vitesse. Par un canal connu du seul Tsotha-lanti, la nouvelle de la mort du roi avait atteint Tarantia dans les six heures qui avaient suivi la bataille. Cela avait déclenché le chaos. Les barons avaient abandonné la capitale pour aller défendre leurs châteaux contre les voisins malintentionnés. Le solide royaume qu'avait bâti Conan semblait au bord de l'écroulement, et marchands et roturiers tremblaient à la perspective d'un retour au régime féodal. Le peuple réclamait à grands cris un roi capable de le protéger tant de sa propre aristocratie que de l'ennemi extérieur. Le comte Trocero, à la tête de la ville, avait tenté de le rassurer, mais, dans l'état de terreur irraisonné où il se trouvait, le peuple s'était souvenu des anciennes guerres civiles et du siège de Tarantia que ce même Trocero avait fait quinze ans plus tôt. Il avait été crié de par les rues que le comte avait trahi le roi, qu'il projetait de mettre la ville en coupe réglée. Or, les mercenaires avaient pillé plusieurs quartiers, traînant hors des maisons des marchands épouvantés et leurs femmes hurlantes.

Trocero avait chargé les pillards, jonchant les rues de leurs cadavres ; il les avait repoussés dans leurs cantonnements, et avait arrêté les meneurs. Pourtant, cela n'avait pas empêché les gens de brailler que le comte avait déclenché la mutinerie à dessein.

Le prince Arpello s'était alors présenté devant un grand conseil en pleine effervescence, pour se déclarer disposé à prendre les rênes de la cité en attendant que l'on nommât un nouveau roi. Pendant que l'on débattait, ses agents s'étaient mêlés à la populace. Lorsqu'il avait entendu les vociférations de la foule massée sous les fenêtres du palais et qui exigeait l'avènement d'Arpello le Sauveur, le conseil s'était soumis.

Trocero s'était d'abord refusé à remettre son bâton de commandement, mais le peuple l'avait entouré, huant, sifflant, et

jetant même des pierres et des abats sur ses chevaliers. Ne voyant pas en l'occurrence l'intérêt d'une bataille rangée contre les partisans d'Arpello, Trocero jeta son sceptre à la face de son rival. Son dernier acte officiel fut de pendre les meneurs des mercenaires sur la grand-place, puis il sortit de la cité par la porte sud, chevauchant à la tête de ses quinze cents chevaliers de Poitain. Les lourds vantaux se refermèrent sur lui, et le masque de suavité d'Arpello put tomber pour révéler son sinistre visage de loup affamé.

Ce qu'il restait des mercenaires se terrant dans leurs baraques, la seule force encore active à Tarantia était les soldats d'Arpello. Celui-ci conduisit son cheval de bataille sur la grand-place, et se proclama roi d'Aquilonie, au milieu de la clameur de la foule bernée.

Publius, grand conseiller, qui eut l'audace de se dresser contre cette initiative, fut jeté en prison. Les marchands, qui avaient salué avec soulagement la proclamation d'un nouveau roi, déchantèrent lorsque le premier décret du monarque fut de créer un impôt écrasant à leur endroit. Six des plus prospères, envoyés en délégation pour protester, furent arrêtés et décapités sans autre forme de procès. Stupeur et abattement suivirent ces exécutions. Les marchands, ainsi qu'ils en ont l'habitude face à un pouvoir qu'ils ne peuvent contrôler par l'argent, se jetèrent à plat ventre pour lécher la botte de l'opresseur.

La plèbe ne fut guère affectée par le sort réservé aux marchands, mais commença à murmurer lorsqu'il apparut que la soldatesque titubante de Pellia, qui prétendait maintenir l'ordre, n'avait rien à envier aux bandits turaniens. Des plaintes pour extorsions, meurtres, viols commencèrent à affluer chez Arpello qui avait établi ses quartiers dans le palais de Publius, les conseillers, qui n'avaient plus rien à perdre, s'étant enfermés dans le palais royal. Il avait toutefois pris possession du palais de plaisance, et les femmes de Conan avaient été traînées jusqu'à ses quartiers. Le peuple avait vu passer ces jeunes beautés qui se débattaient sous la poigne de soudards bardés d'acier – des filles de Poitain au regard sombre, de longues Zamoriennes aux cheveux noirs, de blondes Brythuniennes, des filles de Zamora et d'Hyrkanie ; toutes pleuraient de honte et de rage, peu habituées qu'elles étaient à une pareille brutalité.

La nuit tomba sur une ville en plein désarroi. Avant minuit, la nouvelle se répandit dans les rues que les Kothiens, portés par leur victoire sur Conan, s'attaquaient maintenant à la ville de Shamar. Quelqu'un, dans le mystérieux service secret de Tsotha, avait dû parler. La peur ébranla la population comme un séisme, et l'on ne s'étonna même pas de la vitesse stupéfiante avec laquelle la nouvelle avait été transmise. Les habitants s'amassèrent sous les fenêtres d'Arpello pour exiger qu'il se mît en marche pour le sud-est, et fit

repasser la Tybor à l'ennemi. Il aurait pu subtilement leur faire remarquer que ses forces n'étaient pas suffisantes, et qu'il ne pouvait lever une armée avant que les barons n'aient reconnu ses prétentions au trône. Mais il était ivre de pouvoir, et il se borna à leur rire au nez.

Un jeune étudiant, Athémides, se jucha au sommet d'une colonne de la place du marché, et, en termes enflammés, accusa Arpello d'être la créature de Strabonus, puis brossa un tableau saisissant de ce que serait la vie sous la férule kothienne, avec Arpello pour satrape. Avant qu'il en ait terminé, la foule hurlait de rage et gémissait de peur. Arpello envoya ses soldats arrêter le jeune clerc, mais la foule entraîna et cacha celui-ci, tout en lapidant les soudards. Une volée de carreaux d'arbalètes, suivie d'une charge de cavalerie, y mit bon ordre. Mais Athémides parvint à sortir de la ville pour aller supplier Trocero de reprendre Tarantia et de voler au secours de Shamar.

Trocero levait le camp qu'il avait établi au pied des murs, et s'appropriait à partir pour le Poitain, aux confins sud-ouest du royaume. Aux suppliques enflammées du jeune homme, il répondit qu'il n'était suffisamment fort ni pour prendre Tarantia, ni pour affronter Strabonus. De plus, il craignait que ses voisins n'envahissent le Poitain, pendant qu'il combattait les Kothiens. Le roi mort, chacun se devait de protéger ses propres biens. Il partait pour le Poitain afin de le défendre du mieux qu'il le pourrait contre Arpello et ses alliés étrangers.

Tandis qu'Athémides conférait ainsi avec Trocero, les émeutiers continuaient de descendre dans les rues. Au pied de la grande tour qui flanquait le palais royal, la foule se pressait pour crier sa haine à Arpello. Celui-ci, debout sur les créneaux, se contentait de ricaner tandis que ses hommes se massaient dans les ouvertures, l'arc bandé, le doigt sur la détente de l'arbalète.

Le prince de Pellia était un homme robuste, de taille moyenne, au visage sinistre et sombre. C'était certes un intrigant, mais c'était aussi un guerrier. Sous sa tunique de soie aux basques gansées d'or, aux manches dentelées, luisait l'acier poli. Ses longs cheveux noirs étaient bouclés, parfumés et tirés en arrière par un bandeau de fils d'argent ; mais à sa hanche pendait une large épée dont la garde incrustée de pierreries portait la marque de maints combats.

— Imbéciles ! Hurlez tant que vous voulez ! Conan est mort, et Arpello est roi !

Et si toute l'Aquilonie se liguaient contre lui ? Il avait avec lui assez d'hommes pour défendre les solides murailles de la ville jusqu'à l'arrivée de Strabonus. D'ailleurs, le pays était divisé. Déjà, les barons faisaient des plans pour annexer les terres de leurs voisins. Arpello n'avait que le souci de la populace qui braillait à ses pieds. Strabonus

s'ouvriraient un chemin dans les lignes des vassaux désunis, de même qu'une galère fend l'écume. Et lui, Arpello, n'avait qu'à tenir la ville jusqu'à l'arrivée de son allié.

— Imbéciles ! Arpello est roi !

Le soleil montait au-dessus des tours orientales. De l'aube sanguinolente sortit un petit point qui eut bientôt les dimensions d'une chauve-souris, puis d'un aigle. Alors, tous ceux qui avaient les yeux levés poussèrent un cri de stupeur, car au-dessus des murs de Tarantia planait une forme n'appartenant qu'à des légendes à demi oubliées. D'entre les ailes titanesques, à l'instant où elles survolaient la tour, bondit une silhouette humaine. Puis, dans un battement d'ailes assourdissant la créature fabuleuse disparut. Mais sur les créneaux se dressait une silhouette sauvage, à demi nue et maculée de sang, une grande épée au poing. Alors, de la foule monta un rugissement qui fit vibrer les tours :

— Le roi ! C'est le roi !

Le visage d'Arpello se décomposa ; après un temps de flottement, il tira son épée et bondit en hurlant vers Conan. Avec un rugissement léonin, le Cimmérien esquiva la lame sifflante, puis, laissant tomber sa propre épée, il saisit le prince au col et à l'entrejambe, et le souleva au-dessus de sa tête.

— Va-t'en comploter en enfer ! rugit-il.

Et il précipita le prince de Pellia du haut des cinquante mètres de la tour. La foule s'écarta, et le corps s'écrasa sur les dalles de marbre dans un éclaboussement de sang et de cervelle. Dans son armure emboutie, il ressemblait à un scarabée écrasé.

Au sommet de la tour, les archers reculèrent, les nerfs ébranlés, et décampèrent. Ils furent interceptés par les conseillers qui jamais ne s'étaient soumis, et abattus promptement. Chevaliers et hommes d'armes de Pellia cherchèrent à se réfugier dans les rues où la foule se mit à les tailler en pièces. Les combats étaient houleux et désordonnés. Des heaumes à plumet, des casques d'acier poli oscillaient, comme flottant sur la marée humaine, puis, tout à coup, disparaissaient ; des épées s'abattaient sauvagement au milieu d'une forêt de piques. Et toute la cité retentissait de la clameur de la foule, des cris d'acclamation mêlés aux hurlements sanguinaires et aux gémissements d'agonie. Dominant l'affrontement, la silhouette nue du roi oscillait et se balançait au sommet de la tour qui paraissait chanceler. Il levait ses bras puissants et faisait entendre un rire formidable qui se moquait de toutes les populaces, de tous les princes, et même de lui-même.

5.

Un grand arc de bataille,
Que le soleil s'en aille !
La corde dans l'entaille,
L'empenne à l'oreille,
Et le roi de Koth pour cible de paille !

(Chant des archers bossoniens.)

Le soleil du milieu d'après-midi étincelait sur les eaux tranquilles de la Tybor qui baignaient la muraille sud de Shamar. Les défenseurs harassés savaient que bien peu d'entre eux verraient encore ce soleil se lever. Les bannières de l'ennemi parsemaient la plaine. Inférieurs en nombre, les habitants de la ville n'étaient pas parvenus à lui interdire le passage de la rivière. Des chalands, enchaînés les uns aux autres, formaient un pont par lequel les troupes de l'envahisseur s'étaient déversées sur cette rive. Strabonus n'avait pas osé investir l'Aquilonie en laissant Shamar, insoumise, sur ses arrières. Il avait envoyé sa cavalerie légère ravager l'arrière-pays, puis il avait dressé sur la plaine ses machines de siège. Il avait ancré une flottille, fournie par Amalrus, au milieu du cours d'eau, face au mur d'enceinte. Certaines de ces embarcations avaient coulé sous les pierres de la baliste de Shamar, qui enfonçaient les bordages et fracassaient les ponts ; mais, depuis la proue et la tête de mât de celle qui était à flot, des archers protégés par des mantelets criblaient de traits les défenseurs des remparts. Il s'agissait de Shémites, des guerriers nés avec un arc dans les mains et bien supérieurs aux archers aquiloniens.

Sur la terre ferme, des onagres faisaient pleuvoir sur la ville des blocs de roche, d'énormes pieux qui fracassaient les toits des maisons et écrasaient leurs habitants comme des cafards ; des béliers martelaient sans trêve les moellons de l'enceinte ; des sapeurs s'enfonçaient comme des taupes sous la terre pour atteindre les fondations des tours. Un barrage avait été construit en amont des douves, et, ainsi asséchées, on les avait comblées de terre, de rochers, de cadavres d'hommes et de chevaux. Au pied des murs, grouillaient les guerriers en cottes de mailles ; ils tentaient d'enfoncer les portes, dressaient des échelles, poussaient contre les échauguettes et les bretèches des hélépoles au sommet desquelles se pressaient des hommes armés de piques.

L'espoir avait abandonné la ville, où quinze cents hommes résistaient à quarante mille guerriers. Aucune nouvelle n'était arrivée du royaume dont elle était l'avant-poste. Conan était mort, ainsi que le leur braillaient les ennemis. Seuls les murs imposants et la bravoure désespérée des habitants avaient pu les tenir si longtemps en échec, mais cela ne durerait pas éternellement. Le mur occidental n'était plus qu'un amoncellement de gravats où se déroulaient de furieux corps à corps. Sous l'effet des travaux de sape, les autres parties de l'enceinte commençaient à se lézarder, et les fortes tours penchaient dangereusement.

Voici que les attaquants se regroupaient pour un assaut massif. Au milieu des appels d'olifant leurs rangs se formaient sur l'étendue de la plaine. Les hélépoles, recouvertes de cuir épais, s'avançaient avec fracas. Les gens de Shamar apercevaient les bannières d'Ophir et de Koth qui flottaient côte à côte au centre de l'ost, et ils distinguaient, parmi les chevaliers étincelants, la mince silhouette cuirassée d'or d'Amalrus, ainsi que la forme ramassée, en armure noire, de Strabonus. Et entre eux, se tenait un personnage dont la vue faisait blêmir les plus braves, une silhouette de vautour vêtue de voiles légers. Les piquiers s'ébranlèrent ; leurs rangs miroitaient comme les vagues d'une rivière d'acier en fusion. Puis les chevaliers, lance levée et guidon flottant, lancèrent leurs montures au petit galop. Sur les remparts, les hommes prirent une profonde inspiration, remirent leurs âmes à Mitra et empoignèrent leurs armes ébréchées et rougies.

Alors, tout à coup, une sonnerie de cor se fit entendre. Un martèlement de sabots couvrit le vacarme de l'armée qui s'approchait.

Au nord de la plaine sur laquelle évoluaient les attaquants, s'étagaient une succession de collines, comme les marches d'un escalier titanesque. Et voici que, bride abattue et piquant des deux, les cheveu-légers qui avaient pour mission de mettre à sac l'arrière-pays dévalaient les premiers mamelons. Bientôt, des crêtes aux défilés, le soleil révéla un mur d'acier ininterrompu, des cavaliers cuirassés au-dessus desquels flottait la bannière du grand lion d'Aquilonie.

Une clameur électrisée monta des remparts. Les guerriers abattirent avec une ardeur redoublée leurs épées ébréchées sur les boucliers cabossés. Et les habitants de la cité, mendiants en haillons et riches marchands, putains et grandes dames, tombèrent à genoux, le visage ruisselant de larmes, pour crier leur joie à Mitra.

Strabonus et Arbanus aboyèrent frénétiquement leurs ordres. Il s'agissait de faire faire demi-tour à leur armée pour affronter les nouveaux venus.

— Nous sommes toujours les plus nombreux, à moins qu'ils n'aient des renforts dans les collines, fit le roi de Koth. Les hommes des hélépoles vont empêcher toute sortie des assiégés. Vois, ce sont des

Poitainiens – nous aurions dû nous attendre à ce genre de folie de la part de Trocero.

Amalrus eut un cri d'effroi.

— J'aperçois Trocero et son capitaine Prospero – *mais qui donc chevauche entre eux ?*

— Ishtar nous garde ! glapit Strabonus en blêmissant. C'est le roi Conan !

— Tu es fou ! bondit Tsotha. Cela fait des jours que Conan se décompose dans le ventre de Satha !

Mais il se tut pour regarder, les yeux fous, l'armée qui descendait, rangs après rangs, dans la plaine. Impossible de se méprendre sur la silhouette géante en armure rehaussée d'or qui montait un grand étalon noir sous les plis tumultueux de l'immense étendard. Un cri de rage jaillit de la gorge de Tsotha. Pour la première fois de son existence, Strabonus voyait le sorcier complètement hors de lui, et ce spectacle le glaça d'effroi.

— C'est de la sorcellerie ! écumait Tsotha en s'arrachant la barbe. Comment aurait-il pu s'évader et atteindre son royaume à temps pour revenir si vite avec une armée ? Ce ne peut être que Pélias, Set lui ronge les entrailles ! Je sens sa main sur tout ça ! Que je sois maudit de ne pas l'avoir tué quand j'en avais le pouvoir !

Les deux rois étaient bouche bée à l'évocation d'un homme qu'ils croyaient mort depuis dix ans, et l'état de panique de ses chefs sapait le moral de l'armée. Tous maintenant reconnaissaient l'homme qui chevauchait l'étalon noir. Tsotha s'aperçut de l'angoisse qui gagnait ses hommes, et la fureur acheva de lui déformer les traits.

— À l'attaque ! hurla-t-il en agitant furieusement ses bras grêles. Nous sommes toujours les plus forts ! Taillez-moi ces chiens en pièces ! Ce soir, nous festoierons sur les ruines de Shamar ! Ô Set ! (Il leva les bras pour invoquer le dieu-serpent, et même Strabonus en fut glacé d'horreur.) Accorde-nous la victoire, et je jure de t'offrir cinq cents vierges de Shamar qui se tordront dans leur sang !

Cependant, l'armée de Conan avait pris pied sur la plaine. À la suite des chevaliers, apparut ce qui semblait être une seconde armée, montée sur de petits chevaux nerveux. Ces hommes posèrent pied à terre et formèrent leurs rangs ; il s'agissait d'archers bossoniens et de fantassins du Gunder dont les mèches blondes flottaient sous le casque d'acier.

C'était là l'armée disparate qu'avait assemblée Conan au cours des heures de folie qui avaient suivi son retour dans la capitale. Il était parvenu à protéger de la foule furieuse les soldats de Pellia qui se trouvaient sur l'enceinte extérieure de la ville ; puis il les avait ralliés sans peine. Il avait envoyé un cavalier rapide sur les traces de Trocero pour le faire revenir, avec ce noyau d'armée, il avait fait un crochet

par le sud pour trouver dans la campagne montures et recrues. Les vassaux de Tarantia et des environs étaient venus grossir ses forces, puis il s'était mis en route pour Shamar, enrôlant des hommes dans tous les villages et les fiefs qu'il traversait. Tout cela n'avait constitué qu'une armée modeste, mais forgée dans l'acier le plus pur.

Conan avait avec lui dix-neuf cents cavaliers en armure dont, principalement, les chevaliers de Poitain. Ce qu'il restait des mercenaires au service des barons loyaux formait le gros de l'infanterie, soit cinq mille archers et quatre mille piquiers. Cette armée avançait maintenant en bon ordre ; d'abord les archers, puis les piquiers, et enfin les cavaliers, qui allaient au pas.

En face, Arbanus acheva de former ses lignes, et l'armée de coalition s'ébranla comme un océan d'acier poli. Sur les remparts, les habitants de Shamar frémirent en voyant cette multitude formidable qui ternissait la splendeur de leurs sauveurs. Les archers shémites allaient en premier, suivis des fantassins kothiens, et enfin des chevaliers en cuirasse de Strabonus et d'Amalrus. Les intentions de celui-ci étaient évidentes : employer ses hommes de pied à balayer l'infanterie de Conan et à ouvrir le passage à la charge écrasante de sa cavalerie lourde.

Les Shémites se mirent à tirer d'une distance de cinq cents pas, et les flèches tombèrent comme grêle entre les armées, obscurcissant presque le soleil. Les archers occidentaux, aguerris par des millénaires de guerres contre les sauvages Pictes, continuèrent d'avancer, resserrant les rangs lorsque leurs camarades tombaient. Ils étaient en nombre inférieur, et l'arc shémita avait une plus longue portée ; mais dans le domaine de la précision du tir, les Bossoniens n'avaient rien à envier à leurs ennemis, et puis ils étaient plus braves et mieux cuirassés. Ils se mirent bientôt à tirer aussi, et les Shémites tombèrent par rangs entiers. Les guerriers à barbe bleue étaient plus vulnérables, sous leurs légères cottes de mailles, que les Bossoniens avec leurs lourds jaserans d'acier. Ils finirent par jeter leurs arcs et s'enfuirent, semant le désordre dans les lignes de piquiers qui les suivaient.

Privés de la protection des archers, ces hommes tombaient par centaines sous les traits bossoniens. Bientôt, les archers se laissèrent dépasser par les piquiers. Aucune infanterie n'était comparable à celle des féroces Gunderans dont la patrie, province la plus septentrionale d'Aquilonie, était à moins d'une journée de cheval, à travers les Marches bossoniennes, de la frontière de Cimmérie, et qui, dressée pour la guerre, formait la plus pure des nations de sang hyborien. La piétaille kothienne, déjà décimée par les flèches, fut taillée en pièces et reflua en désordre.

Voyant la déroute de son infanterie, Strabonus poussa un rugissement de rage, et donna l'ordre de la charge générale. Arbanus

lui fit remarquer que les Bossoniens se regroupaient en bon ordre devant les chevaliers aquiloniens, qui étaient restés immobiles durant l'engagement. Le général était partisan d'un repli temporaire qui attirerait les cavaliers ennemis loin de la protection de leurs archers. Mais le roi écumait de rage. Il contempla les lignes splendides et orgueilleuses de ses chevaliers, puis regarda d'un œil mauvais la poignée de cavaliers qui prétendaient leur tenir tête, et il ordonna une nouvelle fois à Arbanus de faire donner la charge.

Le général recommanda son âme à Ishtar et souffla dans son cor. Avec une formidable clameur, la forêt de lances s'abaissa, et la cavalerie lourde s'élança dans la plaine. Le sol vibrait sous le martèlement des sabots, et les miroitements d'or et d'acier aveuglaient les guetteurs des tours de Shamar.

Les escadrons atteignirent les rangs clairsemés des fantassins, balayant amis comme ennemis, puis ils essuyèrent la première volée de flèches des Bossoniens. Ils parcouraient la plaine, traversant une tempête qui jonchait leur passage de chevaliers chamarrés comme feuilles d'automne. Encore cent mètres, et ils faucheraient les Bossoniens comme blés ; mais les traits continuaient de leur pleuvoir dessus. Épaules contre épaules, bien campés sur leurs jambes, les archers décochaient leurs traits posément, comme un seul homme, en poussant à chaque fois un petit grognement féroce et gourmand.

La première ligne des chevaliers s'effondra avec ensemble ; ceux qui suivaient trébuchèrent sur les cadavres criblés de flèches et tombèrent à leur tour, avec ou sans leur monture. Arbanus était à terre, une flèche en travers de la gorge, le crâne fracassé par les sabots de son cheval agonisant. La confusion s'étendait à toute l'armée. Strabonus donnait un ordre, Amalrus en hurlait un autre, et en tous les guerriers montait la peur superstitieuse qu'avait suscitée l'apparition de Conan.

Alors, tandis que les superbes lignes se débandaient, une sonnerie de cor retentit, et les archers s'écartèrent pour céder le passage à la cavalerie aquilonienne qui s'élançait pour une charge terrible.

Les deux ostes se heurtèrent en un choc sismique qui ébranla jusqu'aux tours chancelantes de Shamar. Les escadrons débandés de l'envahisseur ne pouvaient tenir tête à ce coin d'acier hérissé de pointes qui leur fondait dessus comme la foudre. Les longues lances de la première vague taillèrent leurs rangs en pièces, puis arrivèrent les chevaliers de Poitain qui faisaient tourner leurs terribles épées à deux mains.

Le choc et le fracas de l'acier étaient ceux d'un million de marteaux sur autant d'enclumes. Sur les remparts, les habitants de Shamar étaient assourdis par le vacarme ; agrippés aux créneaux, ils

regardaient le maelström tourbillonner, les panaches tranchés monter dans les airs, et les étendards lacérés tomber à terre.

Amalrus tomba et mourut sous les sabots des chevaux, l'épaule tranchée par la grande épée à deux mains de Prospero. La masse confuse des envahisseurs avait absorbé les dix-neuf cents chevaliers de Conan, mais, autour de ce coin compact qui s'enfonçait de plus en plus profondément, les chevaliers de Koth et d'Ophir caracolaient et frappaient en vain. Ils ne parvenaient pas à entamer l'acier dont il était forgé.

Archers et piquiers, ayant éliminé l'infanterie ennemie dont les survivants étaient déjà loin, harcelaient les cavaliers, tirant leurs flèches à bout portant, tranchant du couteau les sangles de selles, ou portant des coups de leurs longues lances aux chevaliers.

À la pointe de ce coin d'acier, Conan poussait son formidable cri de guerre et faisait décrire à sa grande épée des courbes étincelantes et mortelles qui se riaient des heaumes et des cuirasses d'airain. Il venait de s'élancer à travers une vaste étendue d'ennemis caparaçonnés, et les chevaliers de Koth l'avaient suivi, le séparant de ses compatriotes. Tel le tonnerre, il progressa grâce à sa vigueur et sa vitesse, et il fut bientôt tout près d'un Strabonus livide, entouré de sa garde personnelle. La bataille était indécise, car avec ses forces supérieures en nombre, le roi de Koth avait encore la possibilité d'enlever sa victoire sur les genoux des dieux.

Mais lorsqu'il vit son ennemi à portée, il poussa un grand cri et abattit sa hache. Le coup fut défléchi dans une gerbe d'étincelles par le heaume de Conan qui frappa à son tour. La lame de cinq pieds enfonça le casque et le crâne de Strabonus ; son destrier se cabra en hennissant, et partit au grand galop. Le corps flasque du roi de Koth tressautait, renversé sur sa croupe. Une immense clameur monta de son armée qui se mit à céder rapidement du terrain. À grands coups d'épée, Trocero et ses gens se frayèrent un chemin jusqu'à Conan, et la grande bannière de Koth tomba.

Alors, dans le dos de l'envahisseur, retentit un grand vacarme. Les défenseurs de Shamar faisaient une impétueuse sortie ; ils venaient de massacrer les hommes massés devant les portes de leur ville, et ils se répandaient dans le camp de l'ennemi, abattant la valetaille, brûlant tentes et étendards, détruisant les machines de guerre. C'était le coup décisif. La splendide armée tourna bride pour s'égailler sous les coups des Aquiloniens ivres de sang.

Les fuyards tentaient d'atteindre la rivière, mais les hommes de la flottille, durement éprouvés par les projections des gens de Shamar, ramaient furieusement vers la rive sud, abandonnant leurs compatriotes à leur sort. Bon nombre de fuyards parvinrent cependant à emprunter le pont de chalands avant que les hommes de Shamar ne

tranchent les aussières et que les pontons ne soient emportés par le courant. Alors le combat devint une boucherie. Acculés à la rivière où ils se noyaient dans leurs armures, ou massacrés sur la berge, les envahisseurs périrent par milliers. Ils avaient promis qu'ils ne feraient pas de quartier : on leur répondait dans le même langage.

Du pied des collines jusqu'à la rive de la Tybor, la plaine était jonchée de cadavres. L'eau de la rivière était rougie de leur sang. Des dix-neuf cents chevaliers qui avaient suivi Conan, à peine cinq cents survécurent pour se glorifier de leurs cicatrices. Quant aux archers et piquiers, ils avaient payé un énorme tribut. Mais la magnifique et fière armée de Strabonus et Amalrus venait d'être anéantie, et ceux qui étaient parvenus à fuir étaient moins nombreux que ceux qui avaient péri.

Tandis que se poursuivait le massacre le long de la rivière, l'acte final d'un drame sinistre se jouait dans la prairie, sur l'autre rive. Parmi ceux qui avaient réussi à traverser le pont avant qu'il ne fût détruit, se trouvait Tsotha, monté sur un étalon aux yeux fous auquel aucun cheval normal n'eût pu se mesurer. Renversant, piétinant amis comme ennemis, il avait pris pied sur la rive gauche, puis, jetant un coup d'œil en arrière, s'était aperçu qu'une sombre silhouette sur un cheval noir le poursuivait.

Les aussières tranchées, le pont commençait à se démanteler mais Conan s'élança, faisant sauter sa monture entre les barques, comme un homme bondirait d'un bloc de glace à un autre. Tsotha jura entre ses dents quand il vit le grand cheval parvenir sur la terre ferme. Il lança sa monture au grand galop dans la prairie déserte, et à sa suite venait le roi, chevauchant en silence, et brandissant sa grande épée qui projetait sur son passage des gouttelettes vermeilles.

Ainsi galopèrent le chasseur et la proie, mais le grand étalon noir ne gagnait pas un pouce de terrain bien qu'il donnât toute sa puissance. Ils galopèrent à travers la lumière ténue et les ombres improbables du couchant jusqu'à ce que la rumeur du carnage ne fût plus audible. Alors dans le ciel apparut un point minuscule qui fut bientôt de la taille d'un aigle immense. Le rapace fondit sur la tête du cheval de Tsotha qui se cabra et projeta son maître à terre.

Le vieux sorcier se releva et fit face à son poursuivant. Son regard était celui d'un serpent insane, sa face un masque de fureur inhumaine. Dans chaque main, il avait quelque chose qui miroitait, et Conan comprit qu'il tenait là la mort.

Le roi descendit de cheval et marcha sur son ennemi, l'épée levée.

— Nous nous retrouvons, sorcier ! fit-il avec un sourire farouche.

— N'approche pas ! glapit Tsotha comme un chacal aux abois. Je peux séparer d'un coup ta chair de tes os ! Tu ne peux pas me vaincre.

Si tu me taillais en pièces, ma chair, mes os se reconstitueraient pour te poursuivre jusqu'à la mort ! Je vois bien la main de Pélías en tout cela, mais je vous défie tous deux ! Car je suis Tsotha, fils de...

Mais Conan venait de s'élancer. La main de Tsotha recula, puis revint vivement, comme pour lancer quelque chose. Le roi se baissa. Le projectile frôla son heaume et explosa loin derrière lui, vitrifiant le sable de la prairie avec une lueur aveuglante. Avant que Tsotha ait pu jeter le globe qu'il avait dans la main gauche, l'épée de Conan trancha net son maigre cou. La tête du sorcier sauta de ses épaules dans un grand jet de sang, et il se mit à tituber et à se recroqueviller comme un ivrogne. Pourtant, son regard haineux ne perdait rien de son intensité, ses lèvres se tordaient horriblement, et ses mains tâtonnaient alentour comme si elles cherchaient la tête coupée. Alors, dans un vif bruissement d'ailes, quelque chose arriva du ciel, l'aigle qui avait attaqué le cheval. De ses serres puissantes, il saisit la tête sanglante et l'emporta dans les airs. La stupeur de Conan redoubla quand il entendit un rire humain jaillir du gosier de l'oiseau. C'était la voix de Pélías le sorcier.

Alors une chose épouvantable eut lieu. Le corps sans tête se redressa et partit en courant, bras tendus en avant, dans la direction qu'avait prise l'aigle. Pétrifié, Conan regarda la monstrueuse silhouette se fondre au loin dans le crépuscule qui violait la plaine.

« Crom ! marmonna-t-il en haussant ses puissantes épaules. Si je pouvais enfermer tous ces sorciers dans une jarre ! Pélías a certes fait alliance avec moi, mais je ne serai pas triste de ne plus jamais le revoir. Ce qu'il me faut à moi, c'est une épée droite et un ennemi normal où l'enfoncer. Par le grand dam ! Que ne donnerais-je pas pour un cruchon de vin ! »

FIN DU TOME 7